
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.
1859

# FROISSART.

---

## ÉTUDE LITTÉRAIRE

SUR

LE XIV$^{me}$ SIÈCLE.

Bruxelles. Impr. de Delevingne et Callewaert.

# FROISSART.

## ÉTUDE LITTÉRAIRE

SUR

LE XIV$^{me}$ SIÈCLE,

PAR

M. KERVYN DE LETTENHOVE.

TOME PREMIER.

PARIS.
A. DURAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DES GRÈS-SORBONNE, 7.

Décembre 1857.


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF OXFORD
1929

# PRÉFACE.

Lorsque, pendant plusieurs années, on a eu sans cesse les chroniques de Froissart sous les yeux, on ne se borne pas à admirer la variété de ses récits; on arrive aussi peu à peu à s'attacher au chroniqueur lui-même qui n'est pas toujours bien informé, mais qui du moins rapporte les événements comme les lui présente sa mémoire, comme les fait revivre son imagination. Froissart est un ami franc, sincère, naïf, qui *s'accointe* avec vous, aussi *courtoisement, aussi amiablement* qu'avec les hommes de son temps Vous l'avez appelé à vous pour vous instruire; il vous charme, il vous réjouit, il vous amuse. Vous vouliez en faire le compagnon de vos études; il devient celui de vos loisirs, et une fois que l'on aborde avec lui le tableau des aventures et des emprises d'armes qui se succèdent toujours les unes

aux autres, on y prend un plaisir aussi vif que si ce livre n'était pas un recueil de faits historiques, mais un roman de chevalerie.

Depuis longtemps, en lisant et en relisant Froissart, j'avais noté au hasard tout ce qui touchait de plus près à ses sentiments, à ses sympathies, à ses travaux, à ses relations, à ses voyages, en un mot tout ce qui permettait le mieux de juger ses ouvrages et sa vie. Des recherches intéressantes se liaient à cette étude : tout en feuilletant les brillantes narrations de Froissart, je leur comparais d'autres récits, d'autres documents, et j'arrivais à mieux connaître le caractère de ses contemporains les plus fameux ou les mœurs générales de son époque. D'autre part, je voyais commencer avec lui la grande école historique qui, sans compter les Monstrelet et les Molinet, fut représentée sur les bords de l'Escaut et de la Lys par les Georges Chastelain et les Philippe de Commines.

Froissart, comme il se plaît à le rappeler lui-même, appartenait au Hainaut, la plus littéraire et la plus chevaleresque de nos anciennes provinces; et le Hainaut n'oubliera jamais qu'à l'époque où ses barons s'illustraient par leurs exploits et leurs prouesses, il vit naître aussi le chroniqueur qui les raconta avec un éclat et une vivacité qu'on n'égalera jamais. La génération qui avait placé la couronne impériale sur le front de Baudouin de Constantino-

ple était à peine descendue au tombeau, quand aux André de Jurbise et aux Renier de Trith succédèrent les Jean de Beaumont et les Gauthier de Mauny. Les traditions des lettres se perpétuaient comme celles de l'honneur des armes. Après Henri de Valenciennes vient Jean Froissart né à Valenciennes. Chaque guerre a ses héros; chaque épopée, son poëte; chaque victoire, son historien.

Cependant il est d'autres pays qui s'associent avec un enthousiasme presque égal à la renommée littéraire de Froissart. La France et l'Angleterre invoquent, l'une les traités qui ont réuni à son territoire la ville où il reçut le jour, l'autre, la protection d'Edouard III à laquelle il dut peut-être de devenir poëte et chroniqueur; et c'est sans doute un noble hommage rendu à Froissart que cet empressement des diverses nations dont il a célébré les gloires à veiller sur la sienne, comme si elle ne leur était point étrangère.

Une frontière qui divise des populations que distinguent la même prospérité, la même activité, les mêmes progrès dans l'agriculture et dans les arts industriels, s'étend aujourd'hui entre Valenciennes et Chimay. Le Hainaut a perdu le berceau de Froissart pour ne conserver que son tombeau, mais sa mémoire n'en a pas souffert. Si Chimay lui a élevé une statue, Valenciennes lui a érigé aussi un admirable monument, et pour que rien ne manquât à

l'éclat de son inauguration, l'Académie Française a inscrit dans ses concours l'éloge de Froissart en le plaçant à côté de celui de Tite-Live.

C'est ainsi que je me trouvai amené à soumettre au plus célèbre tribunal littéraire de l'Europe, des notes recueillies une à une quand d'autres travaux me faisaient un devoir d'examiner la plupart des sources inédites du XIV^e^ siècle. Bien qu'elles se rapportassent presque exclusivement à la vie du chroniqueur, et laissassent de côté le travail de critique littéraire qui devait les compléter, elles trouvèrent dans le nom de Froissart, *ce bon et doux maistre,* l'appui dont elles avaient besoin, et les juges de ce concours solennel les couronnèrent, sans en dissimuler les lacunes, comme offrant (ce sont les termes dont ils se servaient) une étude remarquable d'histoire et de biographie.

« L'Académie, disait son illustre secrétaire per-
« pétuel, avait proposé une étude sur les *Chroni-*
« *ques* de Froissart, sur la vie, le génie, l'art de ce
« peintre si vrai, de cet Hérodote du moyen âge,
« admirable pour le détail des mœurs, et, comme le
« dit encore Fénelon, pour ce je ne sais quoi de
« *court, de naïf, de hardi, de vif et de passionné,*
« que l'auteur même de *Télémaque* enviait à notre
« ancienne langue.

« Sur ce sujet instructif et piquant, un travail a
« été distingué par l'Académie ; c'est le mémoire

« inscrit sous le n° 1 et portant pour devise : *Or,*
« *peut estre que ce livre n'est mie ordonné si juste-*
« *ment que telle chose le requiert.* La condition de
« Froissart, sa vie errante et sa poésie de trouba-
« dour sont là décrites avec soin et sagacité. Toutes
« les recherches de curiosité érudite se succèdent,
« dans un esprit aussi juste que pénétrant. Mais la
« question de goût et de style, l'art, ou, si vous
« voulez, l'inspiration du narrateur, l'excellent goût
« français de ce natif de Valenciennes, qui vécut
« plus en Belgique et en Angleterre qu'en France,
« tout ce côté finement littéraire du sujet n'a pas
« assez occupé le savant biographe. L'Académie ne
« veut pas cependant prolonger une épreuve dont
« le succès différé ne serait peut-être pas plus com-
« plet. Elle décerne sur le Prix une médaille de
« quinze cents francs à M. KERVYN DE LETTENHOVE,
« au docte écrivain belge, à l'homme de savoir et
« d'esprit qui, tout en célébrant Froissart presque
« avec l'orgueil d'un compatriote, et en éclairant sa
« vie et son temps de mille précieuses lumières, n'a
« pas eu souci de nous montrer assez à quel point
« ce conteur provincial, cet écrivain de frontière, est
« demeuré par sa prose vive et charmante un des
« modèles non surpassés, une des sources origi-
« nales de notre langue [1]. »

[1] Études sur la littérature contemporaine par M. Villemain, 1857, p. 223.

On sait qu'en matière d'indulgence un grand talent oblige : M. Villemain l'a prouvé une fois de plus ; mais ce trop bienveillant témoignage accordé uniquement à la persévérance dans le travail, m'imposait d'autres recherches et d'autres efforts. Je me suis remis à l'étude, j'ai revu les manuscrits, je suis rentré dans les archives : mes notes se sont multipliées, et le résultat de ces investigations a été la découverte de deux grands poëmes de Froissart dont rien n'indiquait l'existence.

Ce livre est donc un livre tout nouveau. Pas une page du mémoire adressé à l'Académie Française n'a été conservée, et j'ai cru devoir, en étendant les limites de mon travail, y comprendre un assez grand nombre d'observations qui ne se rapportent pas uniquement à Froissart, mais aussi à ses contemporains. Peut-être y trouvera-t-on quelques textes inédits, peut-être permettront-ils de mieux apprécier la littérature du XIVe siècle qui s'efforça, avec un zèle qu'on ne saurait assez louer, de maintenir ou de relever les dernières traditions de l'honneur chevaleresque si nobles et si belles, au moment même où elles étaient près de s'éteindre.

J'ai cru que cet hommage rendu à la mémoire de Froissart exigeait quelque chose de plus. Avant de terminer cette courte préface, j'ai fait un pèlerinage à Lestines afin de visiter les lieux qu'il habita. J'ai voulu les voir par une froide journée de la fin de

novembre, comme il nous les décrivait, il y a aujourd'hui quatre cent quatre-vingt-quatre ans, dans son poëme du ***Buisson de Jonèce***.

C'était, nous dit-il,

> La trentième nuit de novembre,
> L'an mil trois cens treize et soixante,
> Que nul gai oizeillon ne chante,
> Car lors est plainement yvers.

Je n'ai plus retrouvé la chambre où il prolongeait ses veilles, la main posée sur ses manuscrits, en attendant quelque vision de Vénus ou de Philosophie. D'abord, la maison de Froissart étant devenue trop délabrée, on la reconstruisit à peu près jusqu'au niveau du sol; plus tard, les révolutions arrivèrent; cette fois on la trouva trop grande, trop belle : on la confisqua, et deux familles se la partagent aujourd'hui. Il en est de même du vaste enclos qui l'entourait, et quelques vieux pommiers rejetés dans les champs hors d'une étroite enceinte bâtie récemment semblent restés là pour rappeler que le verger de Froissart, source d'images qui lui étaient si chères, a subi le même sort que sa demeure. D'épaisses assises de pierres sur lesquelles la brique est venue reposer ses lignes régulières et mesquines, une petite porte aujourd'hui fermée, un puits large et profond, les débris d'un vieil escalier, voilà tout ce qui semble appartenir au presbytère du XIVe siècle;

mais tout à côté, un bâtiment qui s'écroule retrace mieux cette époque reculée : c'est la *grange de la dîme* où jadis les habitants de Lestines venaient déposer aux pieds de leur curé la gerbe recueillie sur le champ où Dieu l'avait dorée de son soleil.

Lestines-au-Mont réunie à Lestines-au-Val, malgré tout ce que le temps en a détruit selon les traditions locales, est bien encore une *grant ville*, comme disait Froissart. Non loin du presbytère, s'élève l'église que l'on aperçoit, en venant de Binche, à une grande distance, car elle est placée sur la voie romaine qui se dirige vers Bavay. Un jour, sous les premiers successeurs de Clovis, quelque guerrier franc qui avait peut-être combattu à Tolbiac, éleva, au milieu de la voie romaine, sur une hauteur qui dominait le pays d'alentour, un oratoire qu'il dédia à saint Remy, le pieux évêque qui avait converti le dominateur de la Gaule, et depuis ce jour, les chars des princes comme les haches des soldats se détournèrent avec respect devant cet autel et devant cette croix. Telle fut l'origine de l'église de Lestines.

Deux siècles plus tard, les chefs d'une autre dynastie franque, les premiers Carlovingiens, se construisirent sur une colline opposée une villa ou un palais. C'est là que les évêques d'Austrasie rédigeront le tableau des superstitions des barbares ; c'est là que saint Boniface portera la parole avant de couronner par le

martyre ses longs efforts pour évangéliser la Frise et l'Allemagne (1).

Entre ces deux collines roule sur un lit de rochers un ruisseau qu'alimentent à chaque pas des sources abondantes (2), et les maisons qui se groupent sur ses bords, remplissent pendant plus d'une demi-lieue une riante et paisible vallée. Celles qu'occupaient les taverniers étaient sans doute sur la place qui s'étend du presbytère à l'église. Après les vêpres ou le sermon, le bon curé les trouvait sur son passage et s'y arrêtait pour se reposer un peu des fatigues du prône ou de ses travaux historiques.

Si l'on monte à la tour de l'église, ou même si l'on se contente de se placer à l'extrémité du jardin de l'ancien presbytère, un vaste horizon se déroule de toutes parts. Des plateaux élevés, naguère parsemés de bois, aujourd'hui convertis en champs

(1) Non loin de cette colline, mais plus près du ruisseau se trouvait le château de Moreau de Lestines : peut-être avait-on employé à le construire une partie des débris de la villa carlovingienne.

(2) Froissart nous apprend aussi, dans ce même poëme du *Buisson de Jonèce,* qu'il voyait *moult volentiers :*

> Roses et églentiers,
> Flourettes et verds arbrisseaus,
> Graviers, fontènes et ruisseaus.

Le ruisseau, grossi par les mêmes fontaines, coule toujours sur les mêmes graviers : il n'a perdu que ses roses et ses fleurettes.

fertiles, s'étendent au loin, jusqu'à ce que leurs dernières lignes se confondent avec le ciel. Leurs contours vagues et vaporeux voilent ou laissent deviner à peine à l'ouest les tours de Mons. Vers le nord se trouvait autrefois le château de Binche, qui au XVIe siècle eut aussi ses *reviaulx* et ses *esbattements ;* plus loin était Mariemont, non moins célèbre à la même époque par ses fêtes, aujourd'hui également détruit ou ruiné ; plus près de nous, nous saluons encore les murailles blanches de l'abbaye de Bonne-Espérance où Philippe d'Harveng écrivait que la science était la première leçon et le premier devoir des princes, et si nous portons nos regards vers le rideau d'arbres qui se prolonge au sud-est, nous y découvrons les plans avancés de ces bois de la Fagne, si connus de Froissart, qui à Beaumont abritaient le toit de ses pères et qui à Chimay devaient ombrager sa tombe.

Tel est le paysage qui entoure Lestines-au-Mont ; telle est la résidence que le premier chroniqueur du moyen âge s'était choisie sur un sol historique tout rempli de ruines et de souvenirs, et qui plaçait le poëte au milieu d'un peuple doux et joyeux, porté encore aujourd'hui, comme au XIVe siècle, aux jeux, aux danses et aux chansons. Malheureusement rien ne rappelle plus le séjour de Froissart à Lestines ; pas la moindre trace de ses pas sur les pierres couvertes de mousse ; pas la moindre inscription, ni

dans l'église qui a été aussi à demi reconstruite, ni dans la chapelle qu'on éleva de son temps pour rappeler l'issue miraculeuse du duel judiciaire d'un pauvre vieillard paralytique de Lestines contre un juif aussi robuste qu'impie. On m'avait appris à Binche que l'on conservait à Lestines un coffre plein de parchemins et de vieux papiers. Peut-être, me disais-je, sera-ce celui dont Froissart parle dans le *Buisson de Jonèce*. Grâce à l'hospitalité que j'ai reçue au presbytère moderne de Lestines, hospitalité moins brillante peut-être qu'au XIVe siècle, mais plus simple et plus sévère, il m'a été donné d'ouvrir la triple serrure plus qu'à demi rouillée de ce coffre qu'on gardait autrefois avec grand soin. Il renfermait d'anciens titres de propriété, de nombreux tableaux de redevances et de dîmes; mais il ne fallait pas songer à y retrouver ces notes écrites le soir ou le matin, dont Froissart formait plus tard ses chroniques. Le monument est devant nous : cela suffit et rien ne doit encourager nos recherches indiscrètes pour découvrir et peser l'une après l'autre les pierres taillées à la hâte dont une main habile le composa.

Quand je sortis de Lestines pour me diriger vers Bray qui avait autrefois le même mayeur, le vent soufflait avec violence et entraînait les rameaux dépouillés et brisés des grands arbres; plus de laboureurs dans les champs, plus de troupeaux dans les prairies. Déjà la nuit descendait des Ardennes,

mêlant à ses brumes d'épais nuages chargés de grêle ou de neige, et je répétais en m'éloignant ces vers de Froissart :

Lors est plainement yvers ;
Si sont les nuis longes et grans.

Mais aucune lumière ne venait dissiper ces ombres. Des visions descendues du ciel ont cessé d'éclairer ces lieux où empereurs, chevaliers, chroniqueurs et ménestrels ont passé tour à tour. On n'y voit plus Vénus qui d'un regard chassait les frimas de novembre et ramenait le printemps avec l'air serein et attempré, et les herbelettes étendant leur tapis touffu dans les prés, dans les jardins, dans les bois.

Rentrés estoit en sa caverne
Yvers, qui est large taverne
De pluie, de vent et de froit.

Cependant il devait rester quelque chose de plus de la vision de Philosophie, de cette vision moins riante mais bien autrement précieuse pour nous, où elle exhortait le poëte à devenir chroniqueur, afin que tous ceux qui cherchent à s'instruire, *lui en pussent gré savoir*.

Près de cinq siècles se sont écoulés, et qui ne *sait gré* à Froissart d'avoir consacré ses loisirs dans sa *grant ville* de Lestines à composer *sa haulte histoire* « pour tous nobles cœurs encourager et eulx » montrer exemple en matière d'honneur? »

30 novembre 1857.

## PREMIÈRE PARTIE.

---

# VIE DE FROISSART.

# CHAPITRE PREMIER.

## ENFANCE ET JEUNESSE DE FROISSART.

I. Beaumont.—Baudouin d'Avesnes.—Ses chroniques. – Jean de Beaumont.— Autres chroniques.— *Vallis scientiæ.*

A l'ouest des Ardennes et assez près de la Sambre, le *latissimum flumen Sabis* de César, le voyageur découvre de loin une petite ville qui doit à sa position riante le nom de Beaumont. Plus importante autrefois qu'aujourd'hui, elle était protégée au XIVe siècle par un vaste château qu'avait fait construire la comtesse Richilde de Hainaut.

Lorsque le mariage de la comtesse Marguerite de Flandre avec Bouchard d'Avesnes devint l'objet d'un long et honteux démêlé entre ses enfants, issus de deux pères ennemis, Beaumont fit partie de l'apanage de son second fils, qui se nommait Baudouin comme son aïeul. Il s'y fixa et s'attacha tellement à ce séjour, qu'au moment où il abandonna tous ses domaines à sa fille Béatrice, ce fut le seul qu'il voulût se réserver.

Baudouin d'Avesnes était le plus pacifique, le plus doux, le plus savant des fils de Bouchard, qui lui-même n'était pas étranger aux lettres. La nature, qui lui avait refusé la force du corps, l'avait dédommagé en lui prodiguant les dons de l'esprit, et le *livre du lignage de Coucy et de Dreux,* rédigé dans les premières années du XIV[e] siècle, nous apprend que, bien que *petit et menu,* il était cité comme « li ungs des plus sages chevaliers qui fust en son « temps. » Ne pouvant rien ajouter par ses exploits à la gloire de ses ancêtres, il crut que par ses recherches et ses études il pourrait du moins la répandre davantage, et s'attacha au soin de justifier une si haute fortune.

Depuis qu'une sentence solennelle des légats pontificaux avait proclamé la légitimité de leur naissance, les sires d'Avesnes ne rougissaient plus de leur alliance clandestine, sinon sacrilége, avec la maison des comtes de Hainaut ; ils en avaient placé les armes dans leur écu et s'égalaient fièrement à ces princes dont ils n'étaient naguère que les plus puissants vassaux. Les descendants des intrépides chevaliers qui, sur les murs d'Arsur et à la

bataille d'Antipatride, excitèrent l'admiration des infidèles, n'étaient-ils pas dignes de recueillir une part de l'héritage de ce successeur de Robert de Jérusalem, devenu dans une autre croisade empereur de Constantinople ?

Baudouin d'Avesnes avait pour femme Félicité de Coucy ; il avait fait épouser à son fils Agnès de Lusignan, à sa fille Henri de Luxembourg, et il semble qu'il se soit surtout proposé pour tâche de montrer dans les annales du passé d'autres noms non moins illustres unis au sien. Ayant sous les yeux les histoires que le comte Baudouin IX avait fait rédiger avant son départ pour la croisade, il les poursuivit et les compléta. Il avait, rapporté-t-on dans les *lignages de Coucy*, un grand livre de chroniques, « lequel parloit de toutes les anciennes « lignées, tant des roys comme des barons de France, et le « fist accroistre selon ce que les lignages estoient depuis « crus et multipliés (¹). » Tel est le recueil, de nouveau remanié après lui, que l'on continuera à nommer en souvenir de la grande part qu'il y a prise : *les livres de messire Baudouin d'Avesnes*.

Dans ce même château de Beaumont, Baudouin

(¹) Les savants auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* signalent deux manuscrits de Paris qui se terminent en 1277 et n'offrent aucun témoignage hostile à Bouchard, comme conformes au texte original des livres de Baudouin d'Avesnes que l'on conservait chez les capucins d'Arras, selon ce que rapporte Sanderus.

d'Avesnes donnait l'hospitalité à Thibaud de Bar, qui composait des vers. L'histoire et la poésie protégeaient également, au milieu des guerres les plus sanglantes, cet asile de la paix et des doux loisirs.

Dix ans après la mort de Baudouin d'Avesnes, une contestation s'élève sur la transmission de la seigneurie de Beaumont, et quel est l'arbitre chargé de la terminer? Jean de Joinville, fils de l'historien de saint Louis.

Le comte de Hainaut, Jean II, posséda un moment la seigneurie de Beaumont, mais elle passa bientôt, avec celles de Valenciennes et de Condé, à l'un de ses fils, Jean de Hainaut, plus connu depuis sous le titre de sire de Beaumont. Sans répéter tout ce qu'écrivirent pour honorer son courage les chroniqueurs de son époque, il faut rappeler que Jean de Beaumont fut choisi en 1315, par Henri de Luxembourg, pour vicaire de l'empire en Italie; qu'en 1326 il plaça la couronne d'Angleterre sur le front d'Édouard III, et qu'en 1346 il montra le même courage en luttant contre les périls dont était menacé le trône de Philippe de Valois.

Le sire de Beaumont eut pour historien Jean le Bel, chanoine de Liége, qui menait une vie joyeuse au milieu des chasses et des banquets, et qui, savant dans l'art de composer des chansons et des virelais, n'était pas moins fameux par les coups redoutables de son épée. « Si fut « pryet et comandeit, dit Jean d'Outremeuse, de par « noble prinche monsingnour Johans de Bealmont à « messire Johans li Beal, canoyne de Liége, qu'ilh vol-

« sist escrire la pure vériteit de tout le fait entièrement,
« al manire de chroniques... et fut corregiet par
« monsingnour Johans de Bealmont, et puis mis en
« fourme. Et en furent fais dois libres dont Johans li
« Beal presentat l'ung aldit monsingnour Johans de
« Bealmont. »

Ainsi, c'est aux mêmes lieux qu'à un siècle de distance deux princes de la même maison écrivent ou corrigent des chroniques, et la narration revue par Jean de Hainaut repose tout à côté des livres de Baudouin d'Avesnes.

L'abbaye de Lobbes, si fière de son glorieux surnom de *Vallis scientiæ*, était peu éloignée de Beaumont. Cette ville méritait au même titre la mémoire de la postérité.

**II. Mahieu Froissart, juré de Beaumont — Il paraît avoir été marchand et s'être fixé à Valenciennes. — Le père de Jean Froissart fut-il peintre? — Le nom de Froissart fort répandu au moyen âge.**

Dans une charte datée du lundi après l'Ascension de l'année 1300, charte qui concerne le sire de Beaumont, on remarque parmi les jurés de cette ville Mahieu Froissars [1]. C'est, on ne peut en douter, le père ou plutôt

[1] Mahius Froissars. (Archives de Lille.)

l'aïeul du chroniqueur dont nous étudierons la vie et les écrits, et son nom paraît ici pour la première fois, à l'ombre de celui de Jean de Hainaut, qui protégeait les lettres et à qui les lettres payèrent deux fois généreusement la dette de la reconnaissance.

On peut supposer que ce juré de la ville et du franc château de Beaumont, comme on disait au XIVᵉ siècle, jouissait d'une honorable aisance. Il est même probable qu'il appartenait à une famille de marchands assez riches, car lorsque le comte de Hainaut s'empara, en 1309, de la ville de Thuin, située à trois lieues de Beaumont, il ne paya que trente-cinq livres au châtelain de Beaumont qui l'avait aidé à la conquérir, tandis qu'il faisait remettre une somme bien plus considérable, comme indemnité pour les pertes qu'il avait subies, à un marchand nommé Évrard Froissart.

Quelles furent les circonstances qui appelèrent la famille de Froissart à Valenciennes? Il est à peu près impossible de s'arrêter à des faits précis, mais les conjectures abondent.

Valenciennes et Beaumont appartenaient au même seigneur, et les relations de ces deux villes étaient aussi étroites que fréquentes. Baudouin d'Avesnes avait un hôtel à Valenciennes : il y fonda un béguinage où il fut inhumé, et c'était en mémoire de Baudouin d'Avesnes que son petit-fils, l'empereur Henri VII, avait voulu que l'hôtel où il était né lui-même, et qui avait été converti par ses ordres en un monastère de sœurs de l'ordre de

Saint-Dominique, continuât à s'appeler *la Maison de Beaumont* (1).

La ville de Valenciennes était d'ailleurs le siége d'un commerce plus important : inscrite depuis longtemps dans la hanse de Londres, elle voyait ses richesses se développer rapidement, grâce à cette activité éclairée, à cette heureuse aptitude à tous les succès de l'industrie et des arts qui distingue encore aujourd'hui ses habitants, et sa population était devenue tellement considérable qu'en 1340 le duc de Normandie, à la tête d'une armée destinée à arrêter l'invasion d'Édouard III, jugea, nous raconte Froissart, « qu'il n'avoit mie assez de gens pour « assiéger une si grande ville que Valenciennes est. » C'était surtout à ses priviléges qu'elle devait sa prospérité : ils étaient si renommés que l'on vit au xve siècle le roi Louis XI chercher à attirer les marchands dans la ville de Paris dépeuplée par la peste, en leur offrant les franchises qui leur étaient accordées à Valenciennes. De là naissait chez les habitants de Beaumont une tendance fort aisée à expliquer, à aller s'établir à Valenciennes, et tandis que les historiens attestent que cette ville s'accrut pendant tout le cours du xive siècle, on voit, par une charte du 4 septembre 1383, que Beaumont avait perdu tout ce qu'avait gagné sa rivale.

Le père de Froissart, fils d'un juré de Beaumont, fut

(1) C'était aussi la ville de Beaumont qui devait pourvoir à l'entretien de la lampe donnée par Jeanne de Valois, abbesse de Fontenelle, à la maison de Saint-Lazare à Valenciennes.

sans doute l'un de ceux qui se fixèrent à Valenciennes, soit qu'il s'y adonnât aux spéculations industrielles, soit qu'il voulût profiter de l'exemption de toute redevance qui y était assurée aux personnes attachées au sire de Beaumont [1].

On a dit qu'il était peintre d'armoiries, et plutôt que de supposer qu'il décora des écus de Hainaut, d'Avesnes et de Luxembourg les galeries de la célèbre Salle le Comte fondée par Baudouin le Bâtisseur, on pourrait admettre qu'il travailla à ces généalogies qui occupaient les descendants de Bouchard d'Avesnes : on sait combien les manuscrits de cette époque devaient aux enlumineurs, et Jean Froissart aurait ainsi conçu, dès son enfance, ce goût si vif pour les manuscrits *peints et historiés* qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie. Rien n'est toutefois plus vague que l'affirmation des biographes qui attribuent au père de Jean Froissart le prénom de Thomas et la profession de peintre, en s'appuyant trop légèrement sur quelques vers d'une pastourelle :

> Adonques vi un bregier grant
> Qui s'appelloit Ogier Louvière,
> Qui salli tantost en estant,
> Et mist main à une aloière,

(1) *Histoire de Valenciennes*, par Henri d'Outreman. La faveur accordée aux habitants de Beaumont qui se fixaient à Valenciennes fut parfois une source de contestations. C'est ainsi qu'en 1291 le chapitre de Notre-Dame de la Salle repousse un clerc de Beaumont nommé Colard. (Archives de Lille.)

En disant : « Seignour, par saint Père !
« Je puis parler de tels cas,
« Car mon père, seigneur Thomas,
« En fu ouvriers toute sa vie,
« Et tant servi chevalerie
« Qu'y aprist à blasonner. »

Valenciennes possédait, il est vrai, une (
tres dont les plus célèbres furent Jean et Co
ciennes, peintres et tailleurs d'images, qui f
à Bruges, l'un pour orner l'hôtel de ville
préparer les somptueux intermèdes des fête
de Charles le Hardi avec Marguerite d'Yorl
parle lui-même dans sa chronique d'un pe
naut, nommé André Beau-Neveu, « qui av
« de toujours ouvrer de taille et de peint
« ce maître Andrieu n'avoit pour lors le p
« terres, ni de qui tant de bons ouvrages
« en France et au royaume d'Engleterre
dant rien ne permet de croire qu'il ait voul
père dans cette pastourelle et se cacher lui-
nom d'Ogier, puisque, peu de vers plus h

(1) *Chron.* IV, 14. Comme peintre, Beau-Nev
sieurs histoires un psautier très-richement enl
Berry. Comme sculpteur, il est chargé en 1364
de faire des tombes. Au château de Mehun-sur-Y
depuis Charles VII), Beau-Neveu dirigeait à la fo
« de taille et de peinture. »

directement en scène en racontant qu'il a vu aux bords du Gave :

> Maint bergier et mainte bergière.

Il est encore bien plus difficile de reconnaître le souvenir de la profession paternelle dans ce passage du *Buisson de Jonèce :*

> Il me souvient moult bien, par m'âme !
> Qu'après la façon de ma dame
> Je fis pourtraire voirement
> Une image notoirement
> Par un peintre sage et vaillant.

Cette image était peinte « sur parchemin, en couleur « bonne et riche. » Mais, quel qu'en fût le mérite, le poëte remarque ailleurs qu'il n'est pas de peintres normands ou français dont le pinceau puisse reproduire l'éclat et la fraîcheur du printemps. Il plaçait donc la peinture bien au-dessous de la poésie.

Nous trouverons bientôt d'autres preuves qu'il faut laisser au père de Froissart sa profession industrielle.

Le nom de Froissart, dont l'étymologie est empruntée aux travaux de l'agriculture, était fort répandu au moyen âge, aussi bien au midi que vers le nord de la France. On voit, par des lettres du roi Jean du 26 octobre 1360, que le vicomte Froissart ne fut pas compris dans le traité de Bretigny. Si nous ne nous trompons, il s'appelait Jacques et est le même que le chevalier nommé parmi les exécu-

teurs testamentaires de Philippe de Navarre, qui signa plus tard quelques chartes du comte de Foix ([1]). Philibert Froissart est cité dans un document de 1375; enfin, on trouve le nom de Froissart donné comme prénom. Froissart Mulier était un jeune écuyer du Hainaut « qui à « l'assaut vaillamment se portoit. ([2]) » Ce nom de Froissart, protégé par l'histoire et par la poésie, était d'un heureux augure pour la famille qui l'associait au sien : Loyset Mulier devint le ménestrel du duc de Bourgogne Philippe le Hardi ([3]).

## III. Naissance de Froissart. — Ses jeux. — Ses études. — Souvenirs. — Premières inspirations.

Froissart nous apprend qu'il naquit à Valenciennes

([1]) Martène, *Thes. anecd*, I, col. 1458; testament de Philippe de Navarre, aux archives de Lille; Lacurne de Sainte-Palaye.

([2]) Froissart, *Chron.* (édit. de M. Buchon, 1835), II, 131. Pour ne pas multiplier les renvois, nous prévenons le lecteur que tous les passages guillemetés, dont la source n'est pas indiquée dans une note, appartiennent à Froissart.

([3]) *Mémoires de Bourgogne.* p. 138. Froissart cite un moine de Saint-Amand qui portait son nom, et M. Arthur Dinaux a découvert un Pierre Froissart, religieux au Mont-Saint-Éloy, au xiv[e] siècle. Je mentionnerai plus loin dame Froissarde, pourveresse des béguines de Lille. — Aux renseignements donnés par M. Dinaux sur Jean Froissard, docteur ès-lois et conseiller de Philippe II, il faut ajouter que ce Jean Froissard, fils d'Ana-

vers la fin de l'année 1337 [1]; sa constitution physique était délicate et faible [2], mais l'énergie active de son esprit la domina au point que plus tard il put supporter les fatigues des plus grands voyages. Dès son enfance la plus tendre, il aimait, comme un jeune Romain d'Horace, l'arène poudreuse, le soleil brûlant, les longues et folles courses à travers les prés et les champs. Vif et joyeux, il entraînait avec lui d'autres enfants de son âge qu'il associait aux mêmes ébats, et il a pris lui-même soin de nous dire qu'il ne jouait ni aux dés, ni aux échecs, ni aux tables, mais qu'il se plaisait fort à d'autres jeux qu'il énumère, tels que le kewe leu leu, le trottot merlot, la brimbetelle, les papelottes, le havot, les pierrettes, l'ostés-moi de Colinet, le larron Enguerrand, le roi qui ne ment, la pince merine. Qu'on ne se figure pas toutefois que ces jeux étaient tout à fait vulgaires. Il en était qui pouvaient passer pour assez nobles, et Froissart remarque ailleurs

tole Froissard, président d'Orange, et de Madelaine de Goux, était de Dôle, où sa famille avait, dans l'église des Cordeliers, une chapelle ornée de ses armes : d'azur au cerf passant d'or. Cf. DUNOD, *Mémoires sur le comté de Bourgogne,* III, pp. 259, 656, 664.

(1) Ceci résulte d'un grand nombre de passages de ses chroniques et de ses poésies. On lit, il est vrai, dans les textes imprimés qu'en 1390 il avait cinquante-sept ans, mais cette phrase ne se trouve pas dans plusieurs manuscrits.

(2) Jà eusse le corps foible et tendre,
Se voloit mon coer partout estre.

*Espinette amoureuse,* édition de M. Buchon, p. 193.

que la pince merine, qu'on jouait au clair de lune, était un jeu tout nouveau, tel que sans nul doute :

> Enfans de roy et de royne
> Le poroient par honnour faire.

Parfois il s'amusait à lancer sur un océan de vingt gouttes d'eau un vaisseau qui n'était qu'une coquille ; parfois encore, il se précipitait à travers l'herbe et les fleurs, impatient de saisir quelque papillon aux vives couleurs qui se dérobait sans cesse à sa poursuite, élégante et décevante image des illusions que l'homme voit briller et flotter devant lui sans jamais les atteindre. On aperçoit déjà le poëte, quand il recueille avec soin, comme les bergers de Virgile, une paille oubliée sur le sillon pour s'en faire un chalumeau ; on devine encore mieux l'historien de la chevalerie dans l'enfant qui, prenant un bâton pour s'en faire un cheval qu'il nomme Grisel, et abaissant sur les tresses flottantes de ses cheveux son humble chaperon comme un heaume empanaché [1], s'élance vers ses compagnons et les provoque au combat. L'ardeur de la jeunesse animait ces luttes, et, quand il rentrait dans la maison paternelle les vêtements déchirés, il s'égalait aux vainqueurs des joutes les plus brillantes.

Cependant un moment arriva où ses parents jugèrent

(1) Et souvent aussi, fait avons
Hyaumes de nos chaperons.
*Espinette amoureuse*, p. 190.



qu'il fallait faire succéder à ces jeux trop bruyants de calmes et sérieuses études.

On me fist latin aprendre,

rapporte-t-il, et il se plaint du joug rude et pesant qui vint tout-à-coup enchaîner sa liberté. En vain s'efforçait-on de dompter cette activité toujours inassouvie, toujours impatiente, en lui imposant quelque leçon à graver dans sa mémoire; en vain s'efforçait-on de reléguer vers l'étude des monuments des sociétés éteintes cette imagination forte et vive qui devait s'inspirer si heureusement des choses de son temps. Froissart, aussi bien que Milton, subit les menaces et quelque chose de plus que les menaces d'un maître sévère, *duri minas magistri* (1), car il nous dit lui-même :

Se je varioie au rendre
Mes leçons, j'estoie batus;

mais, à Valenciennes comme à Cambridge, la sévérité d'un maître aveugle ou inepte ne put rien contre ce sentiment profond et plus puissant que tous les châtiments, qui n'est que le témoignage que le génie se rend à lui-même.

C'est Froissart qui nous apprend que dès son enfance il obéissait à une voix intérieure qui lui annonçait qu'il était né pour

Loer Dieu et servir le monde,

et cette voix trouvait un écho dans tout ce qui l'envi-

(1) MILTON, *Elegia prima ad Carolum Deodatum.*

ronnait, du vallon à la colline, du monastère sanctifié par la prière jusqu'au château où retentissait le cri de guerre. Partout autour de lui, aux chants du berceau, aux jeux de l'enfance, se mêlait la grande voix de l'histoire ou le doux enseignement de la poésie.

Si pendant l'été on le conduisait au sein de sa famille à Beaumont, avec quelle joie, avec quelle émotion ne s'égarait-il pas dans cette vieille forêt des Ardennes, toute pleine « de hauts bois, de diverses et estranges vallées, de « roches et de montagnes, » où Shakspeare place encore au XVI[e] siècle la retraite des rois qui se font bergers! Et quels rois, quels princes, quels héros n'habitèrent pas ces immenses ombrages? C'est Pepin, c'est Charlemagne, c'est Roland ou Olivier, c'est Ogier, Renaud ou même le larron Maugis :

> En la forest d'Ardane morut certainement;
> Encor i est Baiart, se l'istoire ne ment,
> Et encor li oit-on, à feste Saint-Jehan
> Par toutes les années, hennir moult clèrement (1).

Sur les rives de l'Escaut, autour de Valenciennes, c'étaient des souvenirs non moins héroïques, quoique moins fabuleux. Tous les châteaux avaient leurs trophées, tous les créneaux leur bannière illustrée dans les batailles. Ici c'étaient Oisy, Werchin, Robersart, Noyelles,

(1) Roman de Renaud de Montauban.

Vertaing dont les seigneurs étaient cités comme les preux de ce temps; ailleurs, c'étaient des noms célèbres à une autre époque. Là, Sebourg et Arquennes, qui ont leur place dans les romans de chevalerie; là, le château de Trith, que l'intrépide Renier avait quitté la croix sur l'épaule pour recevoir, comme sa part de conquête dans l'empire d'Orient, le royaume d'Alexandre. Plus loin, c'était le bois de Glançon, où l'on montrait encore le rustique abri qu'un ermite avait abandonné pour réclamer une couronne, et tout à côté, Hasnon et Fontenelle, où deux comtesses de Hainaut avaient au contraire renoncé aux pompes du monde pour chercher dans le sein de Dieu la paix, c'est-à-dire l'oubli de la grandeur et de la gloire.

Que de souvenirs encore dans la patrie même de Froissart, vieille forteresse féodale longtemps disputée entre les héritiers de Charlemagne et les successeurs de Hugues Capet! Le roman de Perceforest l'appelle le château de Valentin; mais elle doit encore plus à l'histoire, car elle entendit la parole austère et grave de saint Bernard, et ce fut dans ses murailles que naquit l'illustre empereur qui fit revivre à la fois ses vertus et son enthousiasme, Baudouin de Constantinople.

Un jour, Froissart enfant fut conduit sur la place publique de Valenciennes, où le capitaine de Gand Jacques d'Artevelde parla avec une admirable éloquence du haut d'une tribune qui y avait été élevée, ayant pour auditeurs le duc de Brabant, le comte de Hainaut, un grand

nombre d'autres seigneurs et tous les bourgeois « qui le « purent ouïr [1]. »

Un autre jour, il assista à la fête du puy d'amour de Valenciennes, où un chapel d'argent devenait la récompense du plus élégant serventois. Les applaudissements ne manquaient ni aux vers de Jean Baillehaut [2], ni à ceux de ses rivaux toujours empressés

A chanter et avoir cuer joli.

Nous croyons avoir signalé les premières inspirations de Froissart chroniqueur et poëte.

[1] Ce récit manque, il est important de l'observer, dans la chronique de Jean le Bel, à laquelle Froissart a emprunté l'histoire de toute cette époque.

[2] Une charte de la comtesse Marguerite de Flandre du mois d'août 1274 mentionne Jean Baillehaut et sa femme Maroie, qui tenaient d'elle à bail les rentes de Valenciennes.

# CHAPITRE II.

## AMOURS, POÉSIES ET PREMIERS VOYAGES.

### I. Nouvelles inspirations.— Le péage d'amour. – Apparition de Mercure et de Vénus. – La marchandise.

Bientôt un autre sentiment, qui n'était plus celui de l'admiration des grands noms et des grandes ruines, se fit jour dans le cœur de Froissart. Il était fort jeune encore quand, comblé des bienfaits de dame Nature, il dut, comme il le dit lui-même, à Amour ces douces leçons qui, sans étouffer la raison, éveillent, développent et ornent l'imagination :

> ... Moult me trouva foible et tendre
> Amours, quant si hault me fist tendre
> Comme en amer.

Froissart a retracé, dans l'*Espinette amoureuse,* le tableau de ses premières années, et ces vers, dictés par les plus doux souvenirs, ont conservé pour nous tout leur charme et toute leur fraîcheur :

> Pluiseur enfant de jone éage
> Désirent forment le péage
> D'amour payer ; mès s'il savoient
> Ou si la cognissance avoient

Quel chose leur fault pour payer,
Ne s'i vodroient assayer.

. . . . . . . . . . . .

En mon jouvent, tous tels estoie
Que trop volontiers m'esbatoie.
Très que n'avoie que douse ans,
Estoie forment goulousans
De véoir danses et caroles,
D'oïr ménestrels et paroles
Qui s'apertiennent à déduit,
Et de ma nature introduit
Que d'amer par amour tous ceauls
Qui ament et chiens et oiseauls.

. . . . . . . . . . . .

Et quand on me mist à l'escole,
Il y avoit des pucellettes
Qui de mon temps èrent jonettes,
Et me sambloit, au voir enquerre,
Grant proesce à leur grasce acquerre.

. . . . . . . . . . . .

On ne m'en doit mie blasmer,
S'à ce ert ma nature encline;
Car en plusieurs lieus on décline
Que toute joie et toute honnours
Viennent et d'armes et d'amours.

Sous l'empire de ces tendres émotions, que les historiens peuvent ne pas connaître, mais qui n'ont jamais manqué aux poëtes, on le voyait chaque jour offrir aux jeunes filles qui avaient frappé ses regards, soit quelques fruits de son verger, soit quelque simple couronne de fleurs. Les illusions de cette passion naïve, éprouvée

pour la première fois, étaient pour lui une source féconde d'inspirations nouvelles. Le chant des oiseaux cachés sous la feuillée, le parfum des fleurs mollement inclinées sous les larmes de l'aurore, le bruissement des zéphyrs, qui portent à la terre les mystérieux murmures d'un autre horizon, tout parlait à son âme un langage qu'elle devinait sans le comprendre. Il lui semblait voir le ciel s'éclairer d'une lumière plus chaude et plus vive, et, comme il le dit lui-même :

> En ceste douce nourriture
> Me nourri Amours et Nature.

Les journées s'écoulaient en doux propos, et le silence même empruntait un attrait de plus aux charmes de la rêverie :

> Je passoie à si grant joie
> Celi temps, se Diex me resjoie !
> Que tout me venoit à plaisir,
> Et le parler et le taisir.

L'hiver, en suspendant les danses et les joyeuses veillées, offrait au jeune homme d'autres plaisirs, ceux qu'il trouvait dans la lecture des romans, où l'amour et la chevalerie confondaient leurs enseignements ; mais c'était surtout quand le printemps revenait que les fictions dont son imagination s'était bercée retrouvaient, aux premiers rayons du soleil, tout leur éclat et leurs plus riantes couleurs. Un jour il crut voir Mercure et Vénus descendre des nuées où Zéphyrus avait dissipé, par l'ordre

d'Aurora, les ténèbres d'Hespérus, et le récit de ce songe, inférieur, comme œuvre poétique, aux vers que nous avons cités, présente pour la biographie des premières années de Froissart les données les plus précieuses.

Froissart rapporte, dans le *Buisson de Jonèce,* que la lune préside aux quatre premières années de l'enfance, et que les dix années suivantes sont placées sous l'influence de Mercure, qui « la langue li abilite ; »

Puis vient Vénus qui le reprent
Et li fait cognoistre le monde
Et sentir que c'est de délis,

. . . . . . . . . . .

Et le fait gai, joli et cointe,
Et de tous esbanois l'acointe (1).

Froissart avait donc quatorze ans lorsque Vénus, amenée par Mercure, vint lui annoncer qu'il aimerait une dame « belle, jone et gente, » telle que Pâris l'eût préférée à Hélène, et que jusqu'à Constantinople empereurs, ducs et comtes lui eussent vainement cherché une rivale. Cependant cet amour ne devait pas remplir toute sa carrière ; mais Vénus lui avait promis qu'il conserverait tant qu'il vivrait :

Coer gai, joli et amoureus.

C'est ainsi qu'il faut entendre ce que la déesse ajoute quelques vers plus loin :

(1) *Buisson de Jonèce,* p. 381. D'après le code de la chevalerie, c'était à quatorze ans que le page devenait écuyer.

...Dix ans tous entiers
Seras mon droit servans rentiers,
Et en après, sans penser visce,
Tout ton vivant en mon servisce.

Résumons par quelques dates ces indications biographiques. Froissart, né en 1337, avait eu, à l'âge de quatorze ans, c'est-à-dire en 1351, la vision poétique qu'il raconte. Pendant dix ans il aurait été tout à l'amour; mais ces dix années étant écoulées, il serait resté au service de Vénus, *sans penser visce*. Or, ces dix ans nous conduiront à l'année 1361, époque où il deviendra l'un des clercs de la reine d'Angleterre.

Mais il s'agissait bien, en 1351, de vision poétique et de prophétie dictée par une déesse : la famille du juré de Beaumont croyait fort peu à Zéphyrus, à Hespérus et à Aurora; elle ne songeait qu'à imposer au jeune Jean Froissart une profession plus utile et plus lucrative que le service de Vénus, et, bien que Lacurne de Sainte-Palaye ait cherché à établir qu'on entendait alors par marchandise ce qu'aujourd'hui nous nommons, en un langage plus grave et plus respectueux, la diplomatie, les vers mêmes de Froissart restreignent ce mot à l'acception la plus simple, en l'appliquant à une époque fort antérieure aux négociations qu'on aurait pu lui confier :

Me mesfis, dont moult me repens...
Car mieux vault science qu'argens.

. . . . . . . . . . . . . . . .

Si me mis en la marchandise

Où je suis aussi bien de taille
Que d'entrer ens une bataille
Où je me trouveroie envis.

Il ajoute :

En jonèce me vint cils flueves,

et il cite l'exemple des Romains qui, avant de faire embrasser quelque profession à leurs fils, étudiaient leur caractère et consultaient leurs goûts.

La ville de Valenciennes, qui depuis longtemps possédait un atelier fort actif de monnayage où se fabriquaient les mailles valenciennoises, avait aussi un change important. En 1323, le comte de Hainaut avait permis à plusieurs Lombards de s'y fixer. L'un d'eux appartenait à cette famille des Garet, plus connus sous le nom de Louchard, les plus célèbres usuriers du XIVe siècle. Tandis qu'ils se faisaient élever des statues dans les églises de Flandre et plaçaient en France les fleurs de lis royales sur leur sceau, ils affermaient les *carbonnières* du Hainaut [1].

Froissart, qui reproche aux marchands et aux courtiers de s'emparer du tiers de tout ce que les seigneurs ont de chevance, appelle dans sa chronique les Lombards de malicieuses gens, et il y cite souvent les changeurs de Valenciennes. Il y a de plus dans ses poésies quelques allusions qui permettraient de supposer qu'il apprit par

[1] *Charte du mois d'août 1274* (archives de Lille).

sa propre expérience tout ce qu'il raconte de leur avarice :

> Change est paradis à l'argent :
> Car il a là tous ses déduits,
> Ses bons jours et ses bonnes nuits.

Cependant il n'était donné à personne d'arrêter chez Froissart ce penchant irrésistible qui l'entraînait, loin du comptoir industriel, à célébrer les dieux et les héros que la Grèce appelait aussi des dieux. Froissart était déjà poëte, et peu s'en fallait qu'il ne fût aussi historien. Les lettres, qu'il appelle *li mestiers gens,* le réclamaient tout entier, et il sentait plus vivement que jamais s'élever dans son sein cette voix intérieure qui lui révélait son génie et son avenir.

**II. La damoiselle et le roman de Cléomadès. — Ballades. — Le rosier fleuri. —Froissart s'éloigne *pour mieux valoir.* — *Doulx congié.***

Froissart resta à ses inspirations, c'est-à-dire à ses vers et à ses amours. Mais à qui offrir ses amours ? Qui chanter dans ses vers ? Il se le demandait, quand il aperçut un jour une damoiselle qui lisait un de ces livres qu'il ne se lassait jamais de feuilleter, soit le jour, soit la nuit. S'étant approché d'elle sans bruit pour ne pas la troubler, il l'appela par son nom en lui disant :

> Ce rommant, comment
> L'appelés-vous, ma belle et douce ?

La damoiselle s'interrompit et posa la main sur son

livre : son regard se porta vers le jeune homme, et celui-ci remarqua alors seulement les mains les plus blanches, les traits les plus gracieux, des yeux bleus et des cheveux blonds qui rappelaient Vénus elle-même, Vénus qui lui avait promis une beauté plus éblouissante que cette Hélène que les vieillards de Troie jugeaient digne d'être le prix de la lutte de l'Europe et de l'Asie.

La damoiselle continua sa lecture,

> Et quant elle ot lit une espasse
> Elle me requist, par sa grasce,
> Que je vosisse un petit lire.
> Adont lisi tant seulement
> Des feuilles, ne sçai deus ou trois,
> Elle l'entendoit bien entrois
> Que je lisoie, Diex li mire !
> Adont laissames-nous le lire.

N'y a-t-il pas ici un écho des beaux vers de Dante, moins le baiser qui perdit Francesca de Rimini ?

> Noi leggevamo un giorno per diletto
> Di Lancilotto come amor lo strinse :
> Soli eravamo e senza alcun sospetto.
> Per più fiate gli occhi ci sospinse
> Quella lettura e scolorocci 'l viso :
> . . . . . . . . . . . .
> Quel giorno più non vi leggemmo avante.

Le roman que lisait la damoiselle était celui de *Cléomadès*. Froissart lui prêta celui du *Baillieu d'amours*, que nous ne possédons plus. Il y joignit une ballade qu'il avait composée lui-même, mais que la damoiselle refusa,

peut-être parce qu'elle était trop tendre. A peine put-il lui faire accepter une rose, et ce souvenir lui était si cher qu'il allait composer ses virelais près du rosier où elle avait été cueillie.

Un jour qu'il dansait avec elle, il voulut lui découvrir les sentiments secrets de son cœur :

Une fois presins à danser...
Je la tenoie par le doi,
Car elle me menoit devant,
Mès tout bellement en sievant,
Entrues que le doi li tenoie,
Tout quoiement li estraindoie,
Et ce si grant bien me faisoit !

Il allait tout avouer, tout déclarer, mais la damoiselle l'interrompit :

Est-ce à bon sens que me voudriés
Amer ? Et à ce cop se lève
Et dist : Dansons : pas ne me grève
Li esbattemens de la danse.

Belle, gracieuse, élégante, elle prodiguait autour d'elle son doux parler et son doux sourire : Froissart eût voulu être le seul à qui elle parlât, à qui elle sourît, parce qu'il se croyait seul digne d'admirer son esprit et sa beauté.

Une seconde ballade n'avait pas été mieux reçue que la première, et Froissart, après avoir appelé d'abord la mort à son secours, se résigna, comme tous les poëtes, à faire d'autres vers sur son malheur. Mais ni ses prières, ni son désespoir, ne lui réussirent. La dame était noble

et riche ([1]), Froissart pauvre et obscur. Il fallut qu'il

([1]) Lacurne de Sainte-Palaye lui donne le prénom d'Anne, qu'il écrit *Ane :* mais j'aime mieux supposer qu'elle portait le prénom de Jeanne, que Froissart a pu écrire Jane, et je proposerai de lire ainsi ces quatre vers de l'*Espinette amoureuse :*

> Jl qui assener y saura,
> Assez bon sentiment aura,
> Non pour quant les lettres sont dites
> En quatre lignes moult petites.

Les lettres initiales de ces quatre vers formeraient le nom de Jane. Le seul changement à y introduire, *Jl qui,* est tout à fait dans le style de Froissart. C'est ainsi qu'il dit en parlant de Jean d'Aubrecicourt et d'Olivier de Clisson : *Il qui estoit moult honorable* (*Chron.* I, 13) ; *il qui estoit nu et despourvu* (IV, 28) Je crois qu'il y a une allusion aux noms de *Jean* et de *Jeanne* dans ces vers :

> On pora
> Trover, qui bien querre y vora,
> Le nom de ma dame et de mi.

Et dans ceux-ci :

> Là trouverés, n'en doubtés mie,
> Pour cognoistre amant et amie.

En effet, on trouve le nom de *Jane* dans *Jean*. Jane est l'orthographe anglaise du nom de Jeanne, et j'en rencontre un autre exemple dans ce vers du même poëme :

> Estre pèlerine à Saint-Jame.

Saint-Jame est ici pour Saint-Jacques de Compostelle. Je découvre aussi le nom de Jane, écrit cette fois comme il le dit lui-même, avec cinq lettres, c'est-à-dire *Joane,* dans celui de *Polixena,* cité dans une de ses ballades, et il est à remarquer que le portrait que le poëte trace à deux reprises de l'objet de son amour est absolument le même.

quittât Valenciennes *pour mieulx valoir et pour quérir honneur par travail* [1].

Cependant, lorsque le moment de son départ fut arrivé, la damoiselle lui accorda un dernier entretien où elle laissa s'échapper un aveu inutilement sollicité jusqu'à ce jour :

Ce fut en avril XVI jours [2],
A l'issir d'une forteresse,
Devers ma dame par amours
Et lui disoie mes clamours,
Regardant sa belle jonesse,
Son gent corps, sa riant simplesse,
Son très-doulx maintien, sa haultesse,
Son humble parler, ses doulçours,
Qui me donnent plus de léesse,
Que seigneurir sur la richesse
De toutes les mondaînes cours.
Elle estoit bien acompaignie
Et avoit en sa compaignie
Une dame très-gracieuse :
Si me mirent par courtoisie
Entre elles deulx, à chière lie.
La place estoit moult déliteuse,

(1) *Court de May; Espinette amoureuse*, p. 263.

(2) Il ajoute que c'était un samedi. Or, ce samedi 16 avril doit être la veille du dimanche des Rameaux 1355 (v. st.). Cette date est importante, puisque Froissart dit ailleurs qu'il quitta alors Valenciennes, et elle se trouve confirmée par le prologue de ses chroniques où il rapporte qu'il s'est enquis, depuis 1356, du fait des guerres et des aventures.

Parée de fleurs, toute herbeuse.
Le rossignol, de voix joyeuse,
Y chantoit dedens la feuillie
Par fine plaisance amoureuse,
Tant que sa voix armonieuse
Garissoit de mérancolie (1).

La damoiselle, les yeux baignés de quelques larmes, disait au poète :

Quand de vous loingtaine seray
Et que véer ne vous pourray,
. . . . . . . . . . . . .
J'envoierai Doulce Pensée
. . . . . . . . . . . . .
Qui vous dira, et dira vray,
Comment par vraye amour celée,
Je n'aray joyeuse journée
Jusqu'à tant que vous reverray.

Mais cette voix ne pouvait le consoler : il subissait je ne sais quel pressentiment que cette promesse serait vaine, et il dit lui-même :

Morne, pensif...
De ma dame me departi.

La damoiselle avait donné à Froissart un miroir de verre, de même que Froissart avait donné à plus d'une

(1) *Court de May.*

bachelette un anneau de verre. Ce symbole si fragile pouvait-il annoncer une foi constante et durable? Il avait du moins le don merveilleux d'offrir l'image aimée dont il reproduisait naguère les traits délicats et gracieux.

III. Départ de Froissart pour l'Angleterre. — Froissart y reçoit un bon accueil de la reine. — Vision de Doulce Pensée. — Regrets. — Retour à Valenciennes.

Froissart avait environ dix-huit ans, mais déjà il avait pu faire connaître son talent précoce pour la poésie, et nous ne nous étonnerions pas que le petit-fils du juré de Beaumont eût obtenu des lettres de recommandation de Jean de Hainaut et du roi de Bohême, qu'il put voir au château de Beaumont. Il nomme dans ses chroniques le roi de Bohême « le plus noble et le plus gentil roy en « largesse qui regnast en ce temps, » et cite à peu près dans les mêmes termes « le gentil chevalier messire Jean « de Hainaut. » Une nièce de Jean de Hainaut était reine d'Angleterre; une fille de Jean de Bohême avait été la première femme du roi de France [1].

Quoi qu'il en soit, Froissart se dirigea d'abord vers l'Angleterre et s'embarqua dans un port où se trouvaient

[1] Jean de Beaumont était fils de Jean d'Avesnes, comte de Hainaut, et de Philippe de Luxembourg, qui avait donné son nom à la reine d'Angleterre, sa petite-fille.

un grand nombre d'*avolés* (tel était le nom que l'on donnait aux *leliaerts* bannis de Flandre); la mer était houleuse, et tout en essuyant pour la première fois une tempête, il eut le temps d'écrire un virelai de plus. Peut-être dira-t-on que le moment était assez mal choisi. Penser à un rondeau quand les matelots crient et que de toutes parts l'eau pénètre dans le navire! Mais Froissart voit le péril d'un œil tranquille. Il se confie en Dieu et s'inquiète peu du reste. La main qu'il eût pu mettre aux cordages était occupée à tracer des vers, et son esprit était trop absorbé par l'amour et la poésie pour être distrait même par la fureur des vents et des flots.

Enfin on aborda, et Froissart se présenta à la cour d'Angleterre, où il reçut un accueil favorable de la reine et des barons [1].

Il dit lui-même :

> Avec les seigneurs et les dames
> M'esbatoie très-volentiers.

Ailleurs il ajoute à propos d'un virelai qu'il offrit à Philippe de Hainaut :

> Lorsque j'ai fait le virelay,
> A ma dame baillié je l'ai
> Qui me tenoit en ce pays,
> Dont je n'estoie pas hays.

[1] Nous trouvons une mention de ce premier voyage de Froissart dans le premier livre de sa chronique (I, 2, 18) : « Et y eut

Cependant lorsque l'année, achevant son cours, ramena ce beau jour de mai où il avait reçu le *doulx congié* de sa dame, il invoqua Doulce Pensée qui, se rendant à sa prière, lui mit devant les yeux un portrait charmant et fidèle:

Aussy y mist Amours la main.

Pourquoi ce portrait? Le miroir s'était-il brisé? Un nuage était-il venu en voiler l'éclat? Rien n'eût été plus conforme aux règles de la magie poétique du moyen âge. Mais, si ce portrait était entièrement fidèle, n'y lisait-on pas aussi dans ces yeux où il n'y avait plus de larmes, sur ces lèvres qui prodiguaient de nouveau leur doux sourire, les traces trop réelles de l'inconstance et de l'oubli?

Dès ce moment, le jeune poëte ne goûta plus ni loisirs, ni repos; son inquiétude et ses regrets se mêlaient à tous ses vers.

Moult m'est tart que je revoie
La très-douce, simple et quoie
Que j'aim loyalment.

. . . . . . . . .

Lonc temps a que ne la vi,
Ne que parler n'en oï :
J'en vis en tristour.

. . . . . . . . .

Amours, dites-li ensi

comme je fus *adonc* informé, douze nefs péries et desvoyées et les autres retournèrent à Bervich. » Ceci se passait en 1356, époque que Froissart désigne ailleurs comme celle où il aborda ses recherches historiques.

Qu'oncques amans ne souffri
Si forte labour
Que j'ai souffert pour li ci
Et souffrerai autressi
Jusqu'à mon retour.
Or sont grief plour et grief cri,
Regret, anoi et soussi
En moi, nuit et jour,
Car sus l'espoir de merci
De li au partir parti
Et par bonne amour;
Dont s'à li parler pooie,
Au mains je li moustreroie
Ce que mon coer sent,
Mès bien voi, tant qu'en présent,
Nuls ne m'i renvoie.

La reine d'Angleterre comprit fort bien que Froissart lui demandait de pouvoir retourner à Valenciennes. Elle y consentit, mais ce ne fut qu'après lui avoir fait promettre qu'il reviendrait à sa cour.

Elle voit bien par la sentensce
Que mon coer aillours tire et pense.
Assez bien m'en examina
Et de moi tant adevina
Que fort estoie enamourés.
Or dist-elle : « Vous en irés.
« Si aurés temprèment nouvelles
« De vo dame qui seront belles.
« D'or en avant congié vous donne :
« Mès je le voeil, et si l'ordonne,
« Qu'encore vous revenés vers nous. »

Et je qui estoie en genous
Li dis : « Madame, où je serai
« Vostre commandement ferai. »

Froissart nous apprend que la reine lui donna à son départ des chevaux, des joyaux et de l'argent. Quel prix n'ajoutait-elle donc pas à son retour en Angleterre, puisqu'elle se montrait si généreuse envers un jeune poëte qui n'avait pas vingt ans?

### IV. Réconciliation. — Le noyer. — Les violettes. — Rupture.

Nous retrouvons bientôt Froissart à Valenciennes, interrogeant avec anxiété une dame *très-gracieuse* qui connaissait le secret de ses amours. Il se calma un peu quand il apprit que la damoiselle avait quelquefois prononcé son nom pendant son absence. Cependant le rang élevé qu'elle occupait ne lui permettait pas de lui adresser ouvertement ses hommages. Pauvre poëte! il fut réduit à passer une nuit caché près d'une fenêtre d'où il voyait la damoiselle *en esbat et en déduit avec aultres*.

D'un bel corset estoit parée :
Lors dansoit.

Et le jeune homme répétait tout bas :

Hé mi! com m'agrée
Sa manière et sa contenance!

Il fut plus heureux un jour qu'il se trouvait chez la

dame qui le protégeait et qui était à la fois la parente et l'amie de la damoiselle. Il parlait d'elle et y prenait tant de plaisir qu'il ne pouvait cesser cet entretien, lorsque tout-à-coup, dans cette belle chambre ornée de tapis et de courtines, il vit paraître celle qu'il aimait si tendrement. Elle rougit, et le jeune homme, non moins ému, ne put trouver une parole. Son cœur le pressait de tout dire, mais son regard, ébloui de tant de beauté, lui imposait le silence, tant son admiration était vive et profonde.

Ung grant temps éuisse esté là
Sans parler, mès elle parla,
Soie merci ! moult doucement,
Et si me demanda comment
J'avoie fait en ce voyage;
Et je li di : « Madame, s'ai-je
« Pour vous éu maint souvenir ? »
— « Pour moi ? voire ? Et dont poet venir ? »
— « De ce, dame, que tant vous aim
« Qu'il n'est heure, ne soir, ne main,
« Que je ne pense à vous toudis. »

Heureux moments où naissaient mille rêves que Froissart confiait à l'avenir et que l'avenir devait démentir; heures trop rapidement passées, puisque celles qui les suivirent leur ressemblèrent si peu. Pourquoi faut-il qu'en ce monde les plaisirs et les douleurs se succèdent toujours? La bonne dame qui encourageait Froissart dans sa passion mourut, et la damoiselle s'écria :

Hé mi ! or sont bien desrompues
Nos amours et en deuil chéues !

Mais ce ne fut qu'un nuage : un doux rayon de bonheur vint bientôt le dissiper, car la damoiselle, redevenue aimable et gaie, rappela à Froissart que sans loyauté il n'y a pas de véritable amour, et lui permit de s'asseoir près d'elle à l'ombre d'un noyer.

Par le bon gré de li
Je m'assis, dont moult m'abelli.
. . . . . . . . . . . . . .
Et se ne li osoie dire
La doulour et le grant martire
Que j'avoie lors à sentir.
. . . . . . . . Car à ceste heure
Ma dame qui Jhésus honneure
Me regardoit, ce m'estoit vis,
Si liement que tout ravis
Estoie en soi seul regardant.

Le silence ne fut rompu que lorsque le jeune poëte osa réciter une ballade. Il retrouvait, en s'exprimant ainsi, ce langage harmonieux et facile qui n'avait jamais fait défaut à ses illusions ni à ses espérances :

Car tels mots et autres aussi
N'atouchoient nul soussi :
Ains estoient plein d'esbanois,
De chiens, d'oiseaux, de prés, d'erbois,
D'amourettes, tant que sans compte,
Fesimes-nous adont grant compte
En grant joie et en grant revel.
Il nous estoit tout de nouvel :

Le temps, les foeilles, les flourettes,
Et otant bien les amourettes.
Moult me plaisoit ce qu'en avoie,
Et quant elle se mist à voie,
Li congiés y fu si bel pris
Qu'encôr je ce lieu aime et pris :
Toujours l'aimerai par raison.

Avant de s'éloigner, la damoiselle avait cueilli cinq violettes. Elle en garda deux et en donna trois, et de même que Froissart avait eu autrefois son rosier chéri, il célébra depuis ce jour dans ses vers la fleur qu'il avait reçue. Il y trouvait un heureux augure pour son amour. Ne sont-ce pas les violettes qui annoncent la fin de l'hiver et le retour des beaux jours? Les jeunes gens et les jeunes filles les cherchent avec empressement, les découvrent avec joie dans les vergers et dans les jardins,

Et quand la saison renouvelle
Du printemps, jolie et nouvelle,
Les mettent en segnefiance
D'esbatement et de plaisance.

Froissart, toujours reconnaissant, consacra un autre poëme à l'aubépine fleurie qui l'avait vu implorer la douce merci de sa *dame souveraine* :

Dame. en nom d'Amour...
Un petit voeillés alégier
Les mauls qui ne me sont légier
Et me retenés vo servant

Loyal, secré, à vous servant...
Et ma dame respondi lors :
Volés-vous dont qu'il soit ensi?
— Oil! — Et je le voeil aussi.

Ceci se passait par une charmante matinée de mai.

Diex! que le temps estoit jolis!
Li airs clers et quois et seris!
Et cil rosegnol haut chantoient
Qui forment nous resjoïssoient.

Mais la calomnie et l'envie disputèrent au jeune poëte ce bonheur dont il était si digne. Male-bouche éleva la voix, l'accusant peut-être de s'être laissé toucher par les charmes des filles d'Albion, aussi blanches que les cygnes qui chantent, dit Milton, dans les brouillards de la Tamise, et la dame lui annonça elle-même qu'il devait renoncer à son amour. L'apercevait-il de loin, il n'osait lever les yeux, de peur que sa passion ne se réveillât trop vivement. S'approchait-il des lieux où avaient été échangées ces douces promesses si promptement oubliées, c'était vers la nuit, sans témoin, avec l'espoir d'entendre s'échapper de ses lèvres quelque timide regret. Mais voici qu'elle sort de son hôtel. Froissart s'avance et s'écrie :

Lés moi venés ci, douce amie!
Et elle si com par courrous
Dist : Point d'amie ci pour vous...
Que fist-elle? vous saurez quoi :

Par devant moy repassa-elle ;
Mès en passant me prist la belle
Par mon toupet, si très-destrois
Que des cheveus ot plus de trois.

Plus d'un amant reçu de cette manière eût murmuré et traité la dame de cruelle et d'inhumaine. Mais notre poëte, bien résolu à la trouver toujours et en tout *belle, bonne* et *douce,* se résigna à dire :

A moi ne se fust esbattue
S'elle ne m'amast.

Dans tous ses poëmes il la chante et l'excuse, en rejetant sur les envieux ses torts et son infidélité :

Jonèce la conduisoit,
Et Cuidier la seigneurisoit
Pour sa beaulté qui fu requise
Des plus puissans...
Et alors Constance vuida
De son cueur [1]...

Quant à Froissart, il confirma par son exemple cette règle de loyauté qu'il considérait comme le premier devoir de l'amour malheureux :

Onques plus nulle n'en amai,
Ne n'aimerai, quoi qu'il aviegne,
N'est heure qu'il ne m'en souviegne.
Vous avés esté primerainne,
Aussi serés la darrainne.

[1] *Court de May.*

Ce serment, il le garda toujours, et quand, longtemps après, il composa le *Buisson de Jonèce,* il traçait le portrait de sa dame comme si elle se fût trouvée jeune et belle près de lui, resté jeune comme elle et encore tout entier à l'amour, et il ajoutait :

> Il me semble qu'encor je voie
> Son douls regard.

**V. Voyage à Avignon et à Narbonne. — Le château de Joinville. — La cour pontificale. — Le duc de Normandie. — Détresse de la France.**

Froissart avait quitté Valenciennes, et l'on ne nous a rien conservé de précis sur cette absence. Cependant quelques vers, où il rappelle qu'avant 1361 il fut en plusieurs cours et qu'il reçut pendant son enfance les bienfaits de Charles V, d'autres vers où il dit qu'il visita Avignon et vit à Narbonne le vicomte issu de l'illustre maison de Lara (1), ne permettent guère de douter qu'il se soit dirigé vers les rives du Rhône et de la Seine. Deux passages de ses chroniques nous apprennent aussi qu'il se trouvait à Avignon pendant le pontificat d'Innocent VI. D'une part il raconte que les événements survenus pendant quatre années avaient confirmé le recueil de pro-

(1) J'ai esté à Nerbonne,
Chercié la France et Avignon...
Le visconte de Nerbonne...
*Espinette amoureuse.*

phéties composé en 1356 par frère Jean de la Roche-Taillade; d'autre part, il place à l'année 1360 la notice qu'il consacre à ce prédécesseur de Savonarole. Cette date semble être celle de ce second voyage de Froissart. Trahi par sa dame et résolu à renoncer désormais à tout autre amour, il était peut-être guidé par l'espoir d'obtenir quelque bénéfice.

Il y avait dans l'abbaye de Saint-Amand, où Jordan Fantosme écrivit au XIII^e siècle l'histoire des guerres de Henri II, un religieux nommé Froissart, qui à coup sûr était un peu de la famille de notre chroniqueur, car il était si peu étranger aux hautes emprises et aux faits d'armes, qu'un jour qu'on attaquait son cloître il triompha seul de dix-huit ennemis (1). Cet exploit lui fit grand honneur, et lui assura sans doute quelque influence parmi les moines. N'aurait-il pas obtenu pour son jeune parent l'autorisation d'accompagner l'abbé de son monastère, qui fit confirmer vers cette époque son élection par le pape, afin qu'il pût saisir lui-même cette occasion pour réclamer quelque faveur de la cour pontificale? Rien n'était plus conforme aux usages du temps, car les historiens rapportent qu'il y eut sous le pontificat de Clément VI telle année où il reçut cent mille requêtes.

(1) *Chron.* I, 1, 137. Froissart s'apitoie sur les belles cloches de Saint-Amand, « moult bonnes et mélodieuses, » qui furent brisées ce jour-là. N'y a-t-il pas dans ce regret la trace d'un souvenir personnel transmis par Damp Froissart au chroniqueur?

Nous pourrions même supposer, si Froissart, à cette époque, avait été moins jeune, que le but de son voyage à Narbonne ([1]) aurait été de solliciter un canonicat qu'il devait attendre encore bien longtemps. « Les canonne-« ries de Narbonne, moult grandes et moult nobles, » étaient d'ailleurs bien plus recherchées que celles de Chimay, puisque, comme Froissart a soin de nous l'apprendre, « elles valent par an cinq mille florins. »

Il ne faut pas oublier que la France, depuis l'Escaut jusqu'au Rhône, était de tous les pays de l'Europe celui où il y avait le plus de bénéfices ([2]). Le séjour des papes à Avignon avait pu contribuer à en augmenter le nombre. Aussi de toutes les parties de la France les solliciteurs affluaient sans cesse au palais des Dons. Sans doute, il en venait de Valenciennes aussi bien que des autres villes, peut-être même plus que d'ailleurs, car il existe un itinéraire indiquant jour par jour les stations où l'on s'arrêtait entre l'Escaut et le Rhône ([3]). Nous en dirons quelques mots, car ce fut vraisemblablement celui que suivit Froissart.

([1]) *Chron.* I, 2, 129, et III, 27. Je trouve aussi un souvenir du voyage de Froissart à Narbonne dans ces phrases du chapitre 20 du même livre : « Le bourg de Narbonne... Pour ce « temps... Je fus adonc informé... »

([2]) *Via de Valenchenis eundo versus Avenionem.* (Manuscrit 8702 de la Bibliothèque de Bourgogne.)

([3]) Froissart l'appelle « la fontaine de chrestienté pour les no-« bles églises et les hautes prélacions qui y sont. *Chron.* II, 48.

On comptait trente et une lieues de Valenciennes à Reims, et l'on s'y reposait pour visiter la célèbre abbaye où l'on conservait la sainte ampoule. En quittant Reims, on couchait le premier jour à Châlons, le second à Vitry, le troisième à Saint-Dizier; quand le quatrième s'achevait, on s'arrêtait au château de Joinville. Comment les pèlerins n'eussent-ils pas reçu l'hospitalité dans le beau donjon que n'osait pas trop regarder en s'éloignant, de peur de perdre courage, ce bon sire de Joinville qui fut aussi pèlerin? Le sénéchal de Champagne était à peine mort depuis quarante ans, et Froissart s'agenouilla sans doute au pied de l'autel qu'avait élevé à saint Louis son ami, son compagnon d'armes et son historien. Hélas! cet autel, orné des palmes de la gloire et de celles du martyre rapportées d'outre-mer, devait bientôt être profané par des mains françaises. Les Tard Venus, cette arrière garde des Grandes Compagnies, qui se plaignaient de ne pas s'être mis assez tôt au sac et au pillage, s'emparèrent de Joinville et s'y établirent : « Si prirent le fort chastel de « Joinville et très-grand avoir dedans, que on y avoit « assemblé de tout le pays d'environ, sur la fiance du « fort lieu, et le départirent entre eux tant comme il put « durer. Et quand ils eurent assez pillé, ils passèrent outre; « mais ils vendirent ainçois le chastel de Joinville à « ceux du pays et en eurent vingt mille francs (1). »

Il y a seize lieues de Joinville à Langres, à peu près la

(1) *Chron.* I, 2, 147.

même distance de Langres à Dijon. On s'arrêtait un jour à Beaune, lieu renommé par ses vins que l'on recherchait en Hainaut, un autre jour à l'abbaye de Tournus. Puis on traversait successivement Mâcon, Lyon, Vienne, Valence, avant d'admirer le pont Saint-Esprit, auquel on avait travaillé pendant un grand nombre d'années, et qui avait été récemment achevé. Dix-huit lieues plus loin on découvrait les clochers et les palais de la cité pontificale d'Avignon.

Si Froissart ne sollicita pas un bénéfice, il se peut qu'il ait porté à Avignon et à Narbonne quelque message de l'évêque de Cambray. Ce prélat avait des relations fréquentes avec la cour pontificale, et de plus il se trouva chargé à plusieurs reprises, par le roi Jean, de négocier avec les seigneurs du midi, dont le vicomte de Narbonne était un des plus puissants. Un autre message aurait conduit Froissart à Paris, où le gouvernement du royaume était confié au duc de Normandie.

Ce prince, qui fut depuis le sage roi Charles V, aimait beaucoup les lettres, et on ne peut oublier que ce fut pour lui que Pétrarque composa, après la bataille de Poitiers, son célèbre traité *De remediis utriusque fortunæ;* il semble avoir fort bien accueilli Froissart, puisque celui-ci nous dit dans le *Buisson de Jonèce :*

> Charle, le noble roy de France,
> Grans biens me fist en mon enfance.

C'est ainsi que pendant ce séjour à Paris, Froissart aurait pu écouter le récit des chevaliers français qui

avaient assisté à la malheureuse journée où le roi Jean, aussi bien que François Ier, ne sauva que l'honneur [1].

La situation de la France était fort triste. Dans toutes les provinces les terres étaient en friche, les maisons abandonnées; le pays offrait l'aspect d'une désolation générale et la misère était extrême. A Paris, les murailles portaient la trace de l'incendie que les bourgeois avaient allumé eux-mêmes dans leurs faubourgs à l'approche de l'armée d'Édouard III, et quand on pénétrait dans leur enceinte, on ne trouvait dans ces carrefours, qu'animaient jadis les clameurs des étudiants, que le deuil et le silence. L'herbe croissait dans les rues : mais elle ne cachait pas encore au Val des Écoliers le sang de Marcel versé aux mêmes lieux où il avait fait répandre celui des maréchaux de Champagne et de Normandie, comme si l'expiation était inséparable du crime, et Froissart put recueillir les détails de la mort du prévôt des marchands de la bouche même de Jean Maillart. Mais Maillart, s'il délivra Paris de Marcel, fit moins que lui pour délivrer la France des Anglais, car il fut l'un des plénipotentiaires français lors de la conclusion du honteux traité de Bretigny.

Tout explique comment Froissart profita du rétablissement de la paix entre la France et l'Angleterre pour s'éloigner de la capitale, où la peste venait de se déclarer. Il avait, il est vrai, à traverser les marches de la

(1) *Chron.* I, 2, 42. Il dit ailleurs en parlant d'un fait arrivé en 1360 : «Si entendis et ouïs recorder adonc...» *Chron.* I, 2, 134.

Picardie, occupées à cette époque par les chefs de ces bandes d'hommes d'armes qui, selon Pétrarque, osèrent rançonner le roi Jean à son retour de Londres ; mais il en était de plus honorables à qui Froissart put demander un sauf-conduit, et même quelques récits de leurs nombreuses escarmouches, car il paraît avoir été fort bien informé de tout ce qui advint dans les combats auxquels assistèrent les sires d'Antoing et d'Aubrecicourt et le chanoine de Robersart.

Froissart nous apprend qu'il retourna en Angleterre en 1361. Il remplissait la promesse qu'il avait faite à madame Philippe de Hainaut.

Le 4 février 1361, Édouard III fit délivrer des lettres de sauf-conduit à quatre ménestrels du duc d'Orléans et à trois ménestrels du duc de Berry qui se rendaient de France en Angleterre : Froissart les accompagnait peut-être.

# CHAPITRE III.

## SÉJOUR EN ANGLETERRE. — PREMIÈRES ENQUÊTES.

**I. Éclat de la cour d'Angleterre.— Affection de la reine pour les Hennuyers.— Froissart lui offrit-il une chronique? — Dittiés amoureux.— *La Court de May*.— Fêtes de Berkhamstead.— Les dames d'honneur de la reine Philippe.**

Lorsque Froissart salua pour la seconde fois les rives de la Tamise, il avait déjà, comme il le dit dans un de ses poëmes, vu *maintes cours*, mais il n'en était aucune qui fût aussi brillante que celle d'Angleterre. Aussi a-t-il soin de rappeler qu'il y trouva « tout honneur, amour, lar-« gesse et courtoisie. »

La reine Philippe avait appris de bonne heure à aimer la musique et les lais des ménestrels [1], et l'on nous a conservé les vers que l'un d'eux consacra à son départ pour

[1] On trouve dans le recueil de Rymer une charte d'Édouard III, *pro giternario reginæ, Andrea Destrer de Bruges*, mais on est assez étonné d'y voir ce musicien occupé d'un commerce de bœufs entre l'Angleterre et la Flandre (7 juin 1363).

l'Angleterre sous ce titre : « Li regret de Guillaume le « comte de Haynnau, père à la reine d'Engleterre. » A ce goût naturel pour les délassements littéraires, elle joignait une vive affection pour les habitants du Hainaut, et Froissart a pris plaisir, tantôt à la nommer : « La noble et « bonne roine Philippe d'Angleterre, qui tant aima les « Hainuiers, car elle en fut de nation ; » tantôt à faire remarquer « qu'elle avoit toujours si naturellement aimé « ceulx et celles de la nation de Hainaut, le pays dont « elle fut née. »

Il ne paraît point que la reine d'Angleterre ait su mauvais gré à Froissart de ne pas avoir accompli plus tôt sa promesse. Les guerres qui s'étaient succédé, les périls de la navigation entre les côtes de France et d'Angleterre, excusaient assez ce retard, et l'on ne songea dans cette cour élégante et toute littéraire qu'à se réjouir de sa venue. Le roi lui donna en un seul jour cent florins, et la reine, pour l'attacher définitivement à son service, le nomma l'un de ses *clercs*. Ces fonctions, étrangères à tout ministère ecclésiastique, répondaient à celles de secrétaire qu'Alain Chartier remplissait à la cour de Charles VII.

Froissart, âgé en 1361 de vingt-quatre ans, portait-il avec lui en Angleterre une première rédaction de ses chroniques remontant tout au plus à la bataille de Poitiers et s'arrêtant à la paix de Bretigny, c'est-à-dire renfermant un tableau de l'apogée de la puissance anglaise, qui devait flatter également l'épouse d'Édouard III et la mère du

Prince Noir (¹)? Le livre compilé qu'il offrit à la reine était-il au contraire, comme l'ont cru quelques critiques, une chronique d'Angleterre extraite d'ouvrages plus anciens? L'une et l'autre de ces hypothèses sont renversées par le témoignage formel de Froissart : « Ce nonobstant « mon jeune âge, si empris-je assez hardiment, moi issu « de l'école, à rimer et à dicter les guerres dessus dites et « pour porter le livre en Angleterre tout compilé, si « comme je le fis, et le présentai adonc à très-haute et très-

(¹) On a même voulu retrouver la chronique offerte à la reine Philippe dans une copie du milieu du xvᵉ siècle conservée à Valenciennes. Mais il suffit d'une lecture un peu attentive pour que cette erreur soit manifeste. En effet, on raconte non seulement dans le manuscrit de Valenciennes le mariage du duc de Clarence, qui est de 1368, et la fin du prince de Galles et d'Édouard III (1376, 1377), mais il y est fait aussi mention des voyages d'enquête de Froissart et de la mort de Jean le Bel, arrivée vers 1370. C'est évidemment un fragment d'une des premières rédactions de Lestines. On lit à la fin : « Et-cy fine Froissart son premier « livre.» Une autre main a ajouté le mot : darrain (dernier).—Au British Museum, il n'est pas de manuscrit qui remonte si haut, mais il en est dont l'origine est fort respectable. Le manuscrit Arundel, 67, a appartenu à Henri V; le manuscrit Reg. 18 E, à Édouard IV; le manuscrit Reg. 18 E, à son favori lord Hastings. Le manuscrit Harléien, 4379, 4380, mérite aussi d'être mentionné, car il a été copié pour Philippe de Commines, dont l'écusson chargé de trois coquilles se retrouve sur plusieurs feuillets. J'ignore quel est le manuscrit du British Museum que M. Dacier cite comme portant les armes de la maison de Say. Jean de Say était l'un des héros des chroniques. Voyez livre III, 123.

« noble dame madame Philippe de Hainaut, roine d'An-
« gleterre, qui liement et doucement le reçut de moi et
« m'en fit grand profit. » Le mot *rimer* indique assez qu'il ne s'agit que de poésies; celui de *dicter*, qui y est joint, ne signifie pas autre chose, témoin le passage de sa chronique où, à propos du roman de Méliador, il parle de l'imagination qu'il avait à dicter. Qu'on n'oublie pas qu'un ménestrel attaché à Robert d'Artois avait raconté dans le *Vœu du Héron* le honteux appel d'un petit-fils de Louis IX, exilé de France, à l'ambition des Anglais jadis repoussés par le saint roi à Taillebourg, et que ce poëme retraçait en quelque sorte l'origine et le commencement de la guerre [1]; qu'on n'oublie pas qu'un autre poëme, dù à un ménestrel de Jean de Hainaut, reproduisait les émouvantes péripéties de la bataille de Crécy [2], et l'on

[1] Robert d'Artois avait un ménestrel nommé Lurin, qui est cité dans son procès. — Robert d'Artois, qui excita Édouard III à réclamer la couronne de France, avait été chargé par Charles le Bel de le conduire de Boulogne à Paris quand il s'enfuit en France avec sa mère. Privé de tous ses biens par droit de confiscation, il avait recueilli lui-même dans sa jeunesse une partie des biens confisqués sur Enguerrand de Marigny. Je ne sais si tout ceci a été remarqué par les historiens. — La trahison de Robert d'Artois dut paraître d'autant plus odieuse que son bisaïeul, son aïeul et son père étaient morts en combattant pour la France, le premier à Mansourah, le second à Courtray, le troisième à Furnes.

[2] Il s'appelait Colin. Une famille de ce nom habitait la petite ville d'Enghien, qui lui doit une chronique.

comprendra aisément que Froissart, qui avait lu ces vers soit à Beaumont, soit à Londres, ait cherché à les imiter, en *rimant* et en *dictant* aussi les grandes et notables aventures de ces guerres, et nous croyons que, dans son désir de rester impartial et sincère, il dépeignit, avec autant d'enthousiasme que le ménestrel de Jean de Beaumont, le glorieux trépas du roi de Bohême [1]. Si quelque doute pouvait subsister, nous rappellerions que tous les manuscrits de Froissart mentionnent ses enquêtes postérieures à son second voyage en Angleterre [2].

Que faisait donc en 1361 ce jeune homme de vingt-quatre ans dont les gracieux virelais avaient plu si vivement à la reine alors qu'il sortait à peine de l'enfance? Il lui offrait de nouveaux vers et chantait ses malheurs en amour, de même que naguère il célébrait ses illusions et ses espérances.

Nous avons trouvé parmi des manuscrits inexplorés de la Bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles, la première

[1] Froissart nous apprend dans ses chroniques (I, 1, 295) qu'Édouard III l'admira et le pleura. — Un assez long passage de la *Prison amoureuse* sur la bataille de Crécy peut fort bien avoir appartenu au travail dont nous nous occupons.

[2] « Voir est que je, qui ai empris ce livre à ordonner, ai « fréquenté plusieurs nobles et grands seigneurs, tant en « France, comme en Engleterre, en Escosse, en Bretagne et en « autres pays. » Il est à remarquer que ces lignes se trouvent dans le prologue où il parle du livre qu'il présenta « tout com-« pilé » à la reine d'Angleterre.

ballade offerte en 1361 par Froissart à la reine d'Angleterre. C'est un dittier amoureux intitulé la *Court de May*. Il y désigne sa noble protectrice en quelques vers où nous reconnaissons aussitôt la dame qui, à son premier voyage, le *tenoit en son pays et de lui adevina que fort estoit amoureux*, car après avoir requis Amour :

> Qu'il m'aprengne à dire si bien
> Que ce soit exemple de bien,

il ajoute :

> Et que celle m'en sache gré
> Qui de mon cueur sait le secré ;
> Car s'il lui plaist, je ne plain peine,
> Ne traveil où mon cuer se peine.

La *Court de May*, tableau gracieux d'un séjour où la poésie préside à des fêtes non interrompues et aux plus doux plaisirs, ne présentait-elle pas à chaque page une allusion délicate à la cour d'Angleterre?

C'est ici qu'il faut reproduire ce passage des chroniques :

« Si m'a Dieu donné tant de grâces que je ai esté de « l'hostel du roi Édouard et de la noble roine sa femme, « madame Philippe de Haynaut, à laquelle en ma jeunesse « je fus clerc, et la servois de beaux dittiés et traités « amoureus. »

A cette même cour deux autres princesses distinguaient Froissart et se plaisaient à encourager ses essais.

L'une était Isabelle d'Angleterre, qui tenait de sa mère ses goûts littéraires et les partageait plus vivement depuis qu'elle avait épousé le descendant de ces sires de Coucy qui aimèrent les lettres presque autant que la gloire. L'autre, Blanche de Lancastre, avait pour aïeul ce duc de Lancastre qui rechercha la main d'Alix de Joinville; sa sœur aînée avait épousé le comte de Hainaut : autre lien qui la rendait plus chère au poëte de Valenciennes. Il ne tarda pas à la pleurer :

Quant m'en souvient,
Certes souspirer me convient,
Tant sui plains de mérancolie!
Elle morut jone et jolie,
Environ de vingt et deux ans,
Gaie, lie, frische, esbatans,
Douce, simple, d'humble semblance.

Grâce à la protection dont l'honorent des noms si illustres, le jeune clerc de Valenciennes est admis, recherché, distingué dans la cour la plus brillante de l'Europe. « Pour l'amour de la noble et vaillante dame à qui « j'estois, dit Froissart, tous grands seigneurs, rois, « ducs, comtes, barons et chevaliers, de quelque nation « qu'ils fussent, me amoient et voyoient volentiers, » et lorsque Froissart s'exprime ainsi, il veut désigner nonseulement les seigneurs anglais, mais aussi tous les nobles de France qui à Londres « tenoient ostagerie pour la ré- « demption du roi Jean de France. » Ceux qu'il paraît

avoir alors le plus connus étaient le duc de Bourbon, Enguerrand de Coucy et surtout Gui de Blois, dont la mère était la fille unique de Jean de Beaumont.

Froissart s'était rendu, au mois de septembre 1362 [1], au château de Berkhamstead, où il était allé prendre congé du prince de Galles, qui se préparait à entrer en possession de son apanage d'Aquitaine. Là aussi se trouvait un vieux chevalier, nommé Barthélemy de Burghersh, qui racontait les merveilleuses prophéties du roman de Brut sur les rois et les reines d'Angleterre aux damoiselles venues du Hainaut avec la reine Philippe [2]. Mêlées aux damoiselles de la chambre nées en Angleterre, parmi lesquelles brillait au premier rang Alice Perrers [3], elles étaient non moins *gentes et frisques,* mais il y en avait aussi parmi elles qui fermaient l'oreille aux enseignements de la *Court de May*, et qui se montraient fausses, sans bon nom,

Si qu'en maints lieux en court nouvele.

Telle fut Marie de Saint-Hilaire, dont la beauté charma

[1] L'édition de M. Buchon porte : « Le premier an que je vins en Angleterre et au service du noble roi Édouard et de la noble reine Philippe; » il faut lire comme dans l'édition de Denis Sauvage : « Le premier an que je vins en Angleterre au service, etc. »

[2] Lesquelles estoient de Hainaut. *Chron.* IV, 68, 82.

[3] Édouard III l'appelle dans une charte : *Dilecta nobis Alicia Perrers, nuper una domicellarum cameræ carissimæ consortis nostræ Philippæ.*

le duc de Lancastre ([1]), telle fut Catherine de Roet, qui sut fixer son inconstance alors que déjà elle n'était plus jeune, et qui devint l'aïeule de la dynastie des Tudor ([2]). Là aussi se trouvait peut-être la fille d'un des amis de Barthélemy de Burghersh, qui avait quitté la Hesbaye pour aller chercher fortune en Angleterre. Issu d'une famille attachée depuis longtemps à la maison d'Avesnes, Renaud de Boulan (tel était son nom) était venu en 1359 offrir ses services à Édouard III, et bien qu'il fût l'un des chevaliers qui lui exposèrent « moult humblement leur povreté « et nécessité, » il consentit à le servir sans autre salaire que l'honneur « pour tout aventurer ([3]). » Non-seulement il se signala dans les guerres, mais il assura aussi à sa postérité une fortune brillante. Un de ses petits-fils acheta dans le comté de Kent le beau manoir de Hever, qui avait appartenu à cette famille de Cobham où le duc de Glocester était venu, infidèle à la noble Jacqueline de

( ) Elle paraît avoir été la fille de Jean, dit Vilain de Saint-Hilaire, et de Mahaut de Wasnes. Gilles de Saint-Hilaire est cité dans une charte de 1353. Une fille du duc de Lancastre et de Marie de Saint-Hilaire épousa le maréchal de l'armée anglaise en Espagne, que Froissart appelle messire Thomas Moriaux.

([2]) Froissart (IV, 50) dit qu'elle était fille de Paon de Roet Je crois qu'il faut lire Huon de Roet. Huon de Roet est cité dans une charte passée à Valenciennes le dimanche de mi-carême 1322 (v. st., archives de Mons) Une sœur de Catherine de Roet fut l'objet de l'amour de Chaucer.

([3]) Voyez Froissart, *Chron.* I, 2, 107-113.

Bavière, chercher la compagne de ses désordres. C'est dans ce château, sous l'empire de ces traditions, que sera élevée Anne de Boulen, qui elle aussi, comme Alice Perrers ou Catherine de Roet, n'écoutera que l'ambitieux désir de poser sur son front le bandeau royal... Barthélemy de Burghersh avait oublié tout cela dans ses prophéties. Évidemment, quelques pages manquaient au roman de Brut.

**II. Enquêtes. — Voyage en Écosse. — Le roi David Bruce. Les Douglas et le château de Dalkeith.— Les Stuarts.— Le *Débat du Cheval et du Lévrier*. — La sauvage Écosse.— Alnwick et les Percy. — Carlisle et la légende d'Artus.**

Lorsque, dans la *Court de May,* Amour dit à Froissart :

> . . . Je qui suy large donneur
> Te donray ung temps qui venra
> Le don qui sur tous te vaulra...
> . . . . . . . . . . . .
> Tu mettras par livre ou par rolle
> Ce que tu m'os cy commander,
> Pour mes biens plus recommander,
> Et pour les bons faire meilleurs,

il est impossible de ne pas reconnaître une allusion aux travaux historiques où les exploits des chevaliers aventureux et amoureux sont rapportés « pour que les bons y « puissent prendre exemple. »

La bonne reine d'Angleterre, qui avait naguère découvert le secret de l'amour de Froissart, avait reconnu sans doute plus aisément dans ses goûts et dans les qualités de son esprit cette vive et pénétrante curiosité qui le portait sans cesse à rechercher la compagnie des barons et des chevaliers.

Un siècle et demi s'était écoulé depuis que le premier empereur franc de Constantinople avait fait rédiger ce qu'on appela les *Histoires de Baudouin,* lorsque son arrière-petite-fille chargea un jeune clerc de Hainaut d'entreprendre *à ses coustages* ces voyages d'*enqueste* qui devaient lui permettre de composer les chroniques de son temps.

Froissart n'avait que vingt-six ans quand la plus noble princesse de l'Europe lui confia cette grande mission de conserver à la mémoire de la postérité les nombreux événements qui s'accomplissaient tous les jours, et rien ne donne une plus haute idée de l'estime dont il était entouré que l'accueil qu'il reçut non-seulement parmi les plus nobles chevaliers d'Angleterre, mais jusque dans des pays où le bruit des armes avait constamment étouffé les douces inspirations des lettres.

Froissart regretta peut-être la vie élégante et facile de Westminster lorsque, quittant Berwick, « cité durement « forte et bien fermée et environnée d'un brasdemer, » il traversa les hautes forêts de Jedworth qu'occupaient les Anglais, « et qui sont inhabitables pour ceux qui ne con« naissent le pays.» Bientôt après il salua l'abbaye de Mel-

rose, « qui départ les deux royaumes d'Escosse et d'En-
« gleterre. »

A cette époque, le roi David d'Écosse était récemment sorti de sa captivité, et sa rançon n'était pas complétement payée. L'année précédente, il s'était rendu à Londres et avait pu y voir Froissart. Il faut ajouter qu'en accueillant à sa cour le jeune clerc que lui recommandait la reine d'Angleterre, le fils de Robert Bruce rendait hommage au courage de cette princesse, qui avait décidé la victoire de Nevil-Cross en parcourant les rangs des hommes d'armes et en les exhortant à bien garder l'honneur de son seigneur le roi et du royaume d'Angleterre.

Le roi David n'avait pas d'enfants, et Édouard III qui, peu d'années auparavant, ne songeait qu'à dévaster le pays au point que l'on fût réduit à dire : Ici fut l'Écosse, recourait à d'autres moyens pour y établir son influence, car il pressait David Bruce de l'adopter pour successeur, lui promettant de rendre la pierre de Scone à l'Écosse et de s'y faire couronner. Ceci se négociait en 1363. Froissart fut-il chargé de quelque message? Invita-t-il, au nom du roi d'Angleterre, David Bruce et Guillaume de Douglas à se rendre à Westminster pour traiter de l'union des deux royaumes? Les actes publiés par Rymer, où tant de clercs sont nommés, ne citent jamais Froissart, et Froissart lui-même se borne à se louer de l'accueil que lui fit le roi David. « Il eut, dit-il, à sa cour la connois-
« sance de la greigneur partie des barons et chevaliers
« d'Escosse. »

Mais ce fut surtout chez les Douglas, ces intrépides champions de l'indépendance écossaise, que Froissart fut reçu avec un empressement dont il conserva toujours le souvenir. Guillaume de Douglas avait été aussi fait prisonnier à la bataille de Nevil-Cross. Neveu et héritier de ce brave Jacques de Douglas qui porta le cœur du roi son maître jusqu'au milieu des Sarrasins, il était le fils d'Archibald de Douglas, mort à la bataille d'Halidon-Hill. Son fils devait périr sous les coups de Henri Hotspur et de ses compagnons. L'un de ses petits-fils, qui fut un moment duc de Touraine, succombera les armes à la main à la bataille de Verneuil, dans d'autres campagnes et sous une autre bannière. Enfin son arrière-petit-fils, plus malheureux que ses ancêtres, morts au moins en combattant les Anglais, était réservé au poignard de Jacques II, qui le frappa par trahison au château de Stirling : telles étaient, à cette époque de guerres et de discordes, les destinées des familles les plus illustres, qu'à chaque degré c'était avec du sang qu'était écrite leur généalogie. « On a de « mes ancestres peu trouvé, disait Jacques de Douglas « expirant à Otterbourne, qui soient morts en chambre, « ni sus lit. »

De tous les seigneurs écossais, il n'en était point de plus puissants ni de plus intrépides que les Douglas. On admirait leur haute stature, leur force athlétique ; on racontait, dit Froissart, que l'un d'eux, du nom d'Archibald, avait une épée longue de deux aunes que ses com-

pagnons pouvaient à peine lever de terre, avec laquelle il terrassait tous ses ennemis ; mais leur courage et l'audace de leurs desseins étaient encore bien au-dessus de la vigueur de leurs bras. Les ballades populaires avaient propagé ce vieux dicton, que jamais, dans aucune famille, on ne trouva un si grand nombre de héros, et la renommée attachée à leur nom s'était répandue dans toute l'Europe, à tel point que Bouciquault défia publiquement les Anglais qui avaient fait périr un chevalier de leur maison.

Guillaume de Douglas avait épousé la sœur de ce comte de March dont la femme avait héroïquement défendu contre les Anglais le château de Dunbar. Non moins intrépide, et joignant au courage une beauté remarquable, elle se signala dans ces mêmes guerres par un trait tout chevaleresque que Froissart nous a raconté, peut-être après l'avoir recueilli de sa bouche. C'était en 1355, Guillaume de Douglas s'était éloigné pour réunir ses hommes d'armes contre les Anglais, et elle se trouvait seule au château de Dalkeith, quand elle apprit que le roi d'Angleterre était vivement irrité de la résistance qu'il rencontrait et de l'orgueil d'un bourgeois d'Édimbourg qui avait demandé au roi David de le faire maire de Londres quand il aurait conquis l'Angleterre. Déjà l'on avait donné l'ordre de brûler la capitale de l'Écosse. La comtesse de Douglas était « moult noble et frisque ; » elle savait qu'Édouard « véoit volentiers toutes frisques « dames, » et, sans hésiter, elle se rendit à son camp pour

le prier de lui accorder une grâce. Grand fut l'étonnement du roi d'Angleterre quand elle ajouta qu'elle le requérait pour l'amour d'elle de ne pas livrer aux flammes la ville d'Édimbourg. « Certes, dame, répondit le roy, plus « grand chose ferois-je pour l'amour de vous, et je le « vous accorde liement. » Et la comtesse de Douglas, ayant remercié le roi et les barons, s'en revint à Dalkeith.

Froissart remarque aussi qu'il vit à Dalkeith le fils du comte de Douglas, qui était alors « un bel damoisel. » Il devait plus tard raconter sa mort à cette *dure* bataille d'Otterbourne, où on l'entendit s'écrier en expirant : « Il « est écrit qu'un Douglas sera victorieux après sa mort! » Le chroniqueur ajoute tristement : « De ce comte de « Douglas, n'y a plus : Dieu lui pardoint! » Mais il restait beaucoup d'autres membres de cette illustre famille, et Froissart lui-même se souvenait d'avoir rencontré jusqu'à cinq frères du nom de Douglas, à l'hôtel du roi d'Écosse.

Parmi les seigneurs écossais alliés de près aux Douglas se trouvait un neveu du roi David, qui « avoit jusques à « onze beaux fils, tous bons hommes d'armes (1). » Il suc-

(1) C'était, dit ailleurs Froissart, « un grand bon homme à « uns rouges yeux rebraciés; ils sembloient fourrés de sendail, « et n'estoit pas aux armes trop vaillant homme. » *Chron.* II, 235. Robert Stuart ressemblait donc au sire de Jumont, « dont « les yeux sembloient estre fourrés de corail vermeil. » *Chron.* IV, 50.

céda au roi d'Écosse, bien qu'il fût seulement « en devant « séneschal, » et la dynastie de Bruce fit place à une autre dynastie qui ne fut connue que par le titre de cet office héréditaire : c'est celle des Stuarts.

Froissart avait passé quinze jours au château de Dalkeith. Le même accueil l'attendait chez les comtes de Fife, de Marr, de March et de Surlant. Monté sur son bon cheval, qu'il avait nommé Griseaus en souvenir des jeux de son enfance, suivi de son lévrier en laisse, il s'amusait à rimer quelque dialogue entre les deux compagnons de ses aventures un peu jaloux l'un de l'autre [1], et le temps lui semblait moins long quand il chevauchait à travers les *borders* où tout rappelait encore les dévastations des dernières guerres : heureux s'il pouvait atteindre, vers l'heure du dîner,

Une ville à un grant clochier.

Mais les villes étaient rares, et les plus grandes n'étaient pas fort considérables. La cité d'Édimbourg, sauvée par les prières de la comtesse de Douglas, était, il est vrai, « Paris en Escosse, comment que elle ne soit point « France. » Mais ce n'était pas une ville que l'on pût comparer à Valenciennes ou à Tournay, car elle ne renfermait

[1] Voyez le *Débat du Cheval et du Lévrier :*

Froissars d'Escoce revenoit
Sus un cheval qui gris estoit, etc.

pas quatre cents maisons. Ce fut surtout le château qui fixa l'attention de Froissart. « Le chastel d'Haindebourg, « dit-il, sied sur une haute roche par quoy on voit tout « le pays d'environ, et est la montagne si roide que à « peine y peut un homme monter sans reposer deux ou « trois fois. »

Au nord d'Édimbourg se trouvaient les Highlands. Froissart place à Aberdeen l'entrée du pays montagneux, qu'il appelle la *sauvage Écosse,* par opposition à la partie méridionale du pays, qui porte dans ses écrits le nom de *douce Écosse.* Il aime à rappeler qu'il visita ces régions alors peu connues. Les mœurs des populations, dont l'âpreté répondait à la nature des lieux qu'elles habitaient, le frappèrent vivement, mais il n'eut qu'à se louer de leur hospitalité. Ces landes, qui s'étendaient au bord des flots soulevés par les tempêtes, étaient celles où les sorcières de Forres saluèrent Macbeth et Banquo ; ces châteaux maintenant en ruines, qui semblaient suspendus comme l'aire des aigles au-dessus des torrents, étaient ceux dont les poétiques légendes ont été renouvelées de nos jours par les naïves inspirations du romancier d'Abbotsford, qui nommait Froissart *son maître.*

C'est dans les chroniques de Froissart que l'on retrouve, épars et mutilés, les souvenirs personnels de ce premier voyage d'enquête, soit qu'il vante l'audace des Ramsay, des Grahame, des Campbell, soit qu'il décrive les redoutables châteaux de Stirling et de Roxburgh, ou la célèbre abbaye de Melrose, que Guillaume de Douglas avait

comblée de ses bienfaits, parce que là reposait le cœur de Robert Bruce, vraie relique d'honneur confiée au dévouement des siens et si bien gardée par leur fidélité.

Six mois s'étaient écoulés quand Froissart rentra « au « pays de Northumberland, qui jadis fut royaume, pays « sauvage plein de déserts et de grandes montagnes et « durement pauvre de toutes choses fors que de bestes, « où court parmi une rivière pleine de cailloux et de « grosses pierres que on nomme la Tyne [1] ; » il fut sans doute accueilli avec le même empressement à Alnwick, « très-bel chastel » où grandissait au milieu du bruit des armes le vaillant adversaire qui devait combattre les Douglas, ce Henri Percy qu'immortalisa depuis Shakspeare, sous son glorieux surnom de Hotspur qui dépeignait si bien son ardente et infatigable audace [2].

De là, il gagna, en suivant la vieille muraille d'Adrien et de Sévère, les comtés de Cumberland et de Westmoreland, qu'il appelle la Nor-Galle. Il crut retrouver à Carlisle, qu'il nomme Carlion ou Cardueil, le Carléon du cycle de la Table Ronde. Son erreur multipliait autour de lui les images les plus chères au poëte nourri de la lecture des romans de chevalerie. S'il avait salué aux bords de la Tyne l'abbaye blanche, « qu'on appeloit du « temps du roi Artus la lande blanche ;» s'il avait retrouvé jusqu'à Édimbourg, tout à côté du palais d'Holyrood, les

[1] *Chron.* I, 1, 33 et 130.
[2] *Chron.* IV, 70.

mêmes souvenirs, avec quel enthousiasme ne visita-t-il pas cette cité de Carlion, « où le roi Artus séjournoit plus « volentiers que ailleurs, pour les beaux bois qui y sont « environ et pour ce que les grandes merveilles d'armes y « avenoient. » Quelle autorité ne s'attachait pas à ces récits au moment où les rois rivaux de France et d'Angleterre leur rendait un public hommage, l'un « en devisant la « compagnie grande et noble de l'Étoile sur la manière de « la Table Ronde, qui fut jadis au temps du roi Artus, » l'autre « en fondant l'ordre de la Jarretière dans le châ- « teau de Windsor, où fut premièrement commencée et « estorée la noble Table Ronde. »

Au sud des montagnes du Westmoreland et des collines de l'Yorkshire, d'autres souvenirs non moins anciens, non moins fabuleux, s'attachaient à une rivière qui conservait le nom de la fille d'une blonde princesse de Germanie enlevée par les pirates vers les bouches de l'Elbe ou du Rhin. Elle avait, disait-on, reçu la vie dans une grotte au bord des ondes fraîches et limpides où elle trouva la mort par l'ordre d'une rivale implacable. Les poëtes l'invoquent encore sous le flot argenté où elle se plaît à couronner son front chaste et pur de lys qui ne sauraient en égaler la blancheur ni l'éclat (¹); c'est la

(¹) Under the glassy, cool, translucent wave,
In twisted braids of lilies knitting
The loose train of thy amber-dropping hair.
MILTON.

Savern, nymphe célébrée par Milton, qui, déjà lorsque Froissart en suivit les rives, devait aux vieux bardes gallois le charme de ces poétiques légendes.

Nous quittons bientôt le domaine des traditions populaires et des fictions douteuses. Pour rentrer à Londres, il faut traverser Oxford avec son université fondée par Grimbald, moine de Saint-Bertin, que Froissart appelle « l'escole d'Asque-Suffort. »

**III. Retour du roi Jean à Londres. — Froissart est de son *hostel*. — Mort du roi de France. — Froissart assiste à l'entrevue d'Édouard III et du comte de Flandre.**

Le roi d'Écosse avait pu raconter à Froissart qu'il avait eu pour compagnon de captivité au château d'Hertford le roi de France, trahi comme lui par le sort des armes, et le spectacle de cette haute infortune l'avait si vivement ému qu'on avait vu à sa prière son héritier présomptif, Robert Stuart, défendre qu'on donnât désormais à son fils, appelé Jean, un nom qui semblait n'annoncer que les revers et le malheur.

Cependant le second monarque de la maison de Valois n'avait pas pris en trop grande rigueur les coups de la fortune, car chaque jour, dit Froissart, il allait « voler, « chasser, déduire et prendre tous ses esbattements. » Traité à Londres en roi par les Anglais qui ne le reconnaissaient pas volontiers pour roi en France, il s'y trou-

vait mieux qu'à Paris, et lorsqu'il retourna, à la fin de l'année 1363, ce ne fut pas comme un autre Régulus pour être le martyr de la foi promise, c'était une simple visite de courtoisie qu'il voulait faire à son bon frère et ami, le puissant roi d'Angleterre qui depuis vingt-cinq ans était le fléau de la France, et l'on conserve aux archives de la Tour de Londres le sauf-conduit qui indique le but de son voyage (1)

Tandis que la France, appauvrie par la guerre, épuisait inutilement ses dernières ressources pour payer la rançon royale, Jean, entouré de deux cents chevaliers, étalait un luxe splendide. Il rencontra à Douvres des nobles anglais de l'hôtel d'Édouard III qui l'assurèrent que le roi leur sire se réjouissait fort de sa venue, « et le « roi de France les en crut légèrement. »

Froissart se trouvait le dimanche 25 février, à une heure de relevée, à Eltham, « où le roi d'Angleterre et la roine « et grand foison de seigneurs, de dames et damoiselles

(1) « Suscepimus fratrem nostrum veniendo cum ducentis equi- « tibus, ibidem morando et exinde ad partes Franciæ redeundo, in « salvum et securum conductum nostrum» (10 décembre 1363). — Si l'on pouvait croire Brantôme, le roi Jean serait revenu à Londres pour revoir la comtesse de Salisbury. La belle Alix de Salisbury avait plus de cinquante ans. C'est à peu près l'âge que les historiens, moins complaisants que les poëtes, donnent à Diane de Poitiers au moment où elle brillait sans rivale à Anet et à Fontainebleau; à Bérénice, lorsque Titus voulut quitter pour elle l'empire du monde; à Hélène, quand Ménélas la disputait à Pâris.

« estoient, toutes appareillées pour le recevoir, » et il ajoute que son retour fut signalé par « de grands esbat-« temens, » où le sire de Coucy s'efforça de bien danser et de bien chanter au grand plaisir des Français et des Anglais ([1]).

Le roi de France se rendit d'Eltham à Londres à l'hôtel de Savoie, accueilli partout sur son passage « en grand' « révérance et grand foison de ménestrandies. » L'hiver se passa « liement et amoureusement en grands reveaux « et récréations, en disners et en soupers et en autres ma-« nières. » Le roi Jean aimait les lettres. Pendant sa pre mière captivité en Angleterre, il se plaisait à lire les romans du Loherenc Garin et du Tournoiement d'Ante-crist, et faisait composer par son chapelain Gace de le Bingne le poëme des Déduits, « pour que son fils fust « mieulx enseigné en mœurs et en vertus. » Il avait un *roi des ménestereulx,* mais cela ne lui suffisait point, et il voulait que la postérité lui reconnût sinon la gloire des armes, au moins celle d'avoir protégé quelque grand poëte. A défaut de Pétrarque, qui résista à ses instances, il s'applaudit, sans doute, de rencontrer Frois-sart à Londres. Aussi Froissart, faisant allusion aux pré-sents qu'il reçut de lui, rappelle-t-il qu'il fut de son hôtel,

([1]) Ces talents n'étaient pas étrangers aux qualités requises chez un chevalier : « Jean d'Arondel, dit Froissart, estoit un « gentil homme, jeune et frisque, bien joutant, bien dansant et « bien chantant. » *Chron.* IV, 12.

et telle est l'origine de la ballade qui commence par ce vers :

Entre Eltem et Westmoustier.

Trois mois se passèrent, et le roi Jean mourut à l'hôtel de Savoie, « ce dont le roy d'Engleterre fut moult courroucé »

Froissart n'avait pas quitté la cour d'Angleterre, et la reine, satisfaite des résultats de son premier voyage d'enquête, s'applaudissait chaque jour de plus en plus de l'avoir choisi pour son clerc. Elle lui confiait elle-même ses propres souvenirs, ceux de sa jeunesse, alors qu'à la vue du jeune Édouard arrivant à Valenciennes avec sa mère en pleurs, elle se sentit portée « plus que « nulles de ses sœurs à lui tenir compaignie. » De son côté, le prince fugitif « s'inclinoit de regard et d'amour « sur elle plus que sur les autres (¹). » Que ces doux récits allaient bien à l'imagination de Froissart chroniqueur et poëte ! Que ce mot amour lui semblait gracieux quand il descendait des lèvres de la plus noble des reines, compagne fidèle et dévouée du monarque le plus courageux et le plus illustre de son temps ! charmant et naïf épisode que quelque peintre du Hainaut, compatriote de la reine Philippe et de Froissart, et rival d'André Beau-Neveu, devrait se faire honneur de retracer sur la toile.

Mais les études historiques de Froissart embrassent bien

(¹) « Ainsi l'ai-je depuis ouï recorder à la bonne dame qui fut « roine d'Engleterre. » *Chron.* I, 1, 15.

des questions plus graves et plus sérieuses. C'est ainsi qu'il nous apprend qu'au mois d'octobre 1364 il accompagna à Douvres le roi Édouard III, qui y eut une entrevue avec le comte de Flandre, Louis de Male. Il s'agissait du mariage de l'un des princes anglais avec l'héritière des comtés de Flandre et d'Artois, qu'on pressait Charles V d'épouser et qui porta si haut par son union avec Philippe le Hardi la puissance des ducs de Bourgogne. On offrait à Louis de Male, toujours prodigue et avide, cent mille francs. Il les accepta, et ce fut en sa présence que les députés des communes flamandes signèrent à Douvres le traité du 19 octobre 1364. « Si furent le roi d'Engleterre et le « comte de Flandre environ trois jours en festes et en « esbattements ; et quand ils eurent assez revelé et joué et « fait ce pour quoy ils estoient là assemblés, le comte de « Flandre prit congé au roi d'Engleterre. »

Pendant ces négociations, un poursuivant d'armes arrivait à Douvres avec des lettres du comte de Montfort, qui annonçait la victoire d'Auray. Telle fut la joie du roi d'Angleterre qu'il le combla de présents et le créa son héraut en lui donnant le nom de Windsor. Mais, dès qu'il eut quitté le roi, un jeune clerc de vingt-sept ans, s'approchant de lui, l'interrogea de nouveau sur les détails de la guerre de Bretagne, et ne le quitta qu'après avoir ajouté un chapitre de plus à ses *enquestes* (1).

(1) « Par lequel héraut je fus informé... » *Chron.* I, 2, 197.

## CHAPITRE IV.

### VOYAGES EN FRANCE ET EN ITALIE.

I. Froissart s'embarque à Sandwich. — Vie errante des ménestrels. — Le Brabant. — Melun. — La Bretagne. — Bordeaux. — Le prince de Galles. — Retour en Angleterre.

Le moment était arrivé où Froissart devait poursuivre ses enquêtes par delà la mer. A la paix de Bretigny avait succédé un traité avec le roi de Navarre, et Bertrand du Guesclin, réunissant toutes les bandes indisciplinées qui dévastaient la France, se plaçait à leur tête pour les conduire en Castille au secours de Henri de Transtamare.

Ce fut vers les fêtes de Pâques 1366 que Froissart s'embarqua au port de Sandwich. Dans ce même port, on remarquait à l'ancre un beau navire que le roi d'Angleterre avait donné au roi de Chypre, après l'avoir fait construire pour lui-même quand il avait formé le projet de conduire une croisade à Jérusalem; mais les guerres l'avaient empêché de l'exécuter : « Je suis dores en avant

« trop vieux, disait-il, si en lairay convenir à mes enfants. » On croit déjà entendre le mot de son arrière-petit-fils. Henri V, qui, près de mourir, interrompt son chapelain au verset *ut ædificentur muri Jerusalem*, disant « que par « son âme il avoit proposé de reconquérir Jérusalem si « Dieu lui eust laissé la vie. »

Le 15 avril 1366, Froissart était arrivé à Bruxelles, au palais de Coudenberg, près du duc Wenceslas de Bohême et de la duchesse Jeanne de Brabant. Là s'assemblaient en grand nombre les ménestrels et les hérauts des princes les plus illustres de l'Europe, ceux du roi de Danemark comme ceux des rois de Navarre et d'Aragon, ceux du duc de Lancastre comme ceux des ducs de Bavière et de Brunswick. Les choses n'étaient guère changées depuis le temps où Baudouin de Condé se peint lui-même revêtu d'une robe riche et bien fourrée et s'arrêtant là où l'on prodigue aux ménestrels bonne chère et bon vin. On recevait volontiers les bons ménestrels, qui étaient si rares, on ne se lassait jamais de les écouter, et ceux-ci à leur tour s'introduisaient en disant : « Je sais de belles paroles et de beaux dits. »

Froissart portait peut-être avec lui des lettres de recommandation du duc de Bourbon dont l'oncle, Jacques de Bourbon, avait été autrefois le tuteur de Wenceslas, et nous ne doutons point qu'il n'ait trouvé à Bruxelles un excellent accueil ; mais le receveur des finances, qui pensait que son maître eût pu mieux employer son argent qu'à encourager les ménestrels et les clercs, inscrit dans

son compte cette phrase où l'on sent percer son mécontentement et son dédain : « *Uni Fritsardo, dictori, qui est* « *cum regina Angliæ, dicto die, VI mottones* [1]. »

Peu de jours après, Froissart se rendit à Melun. Ici, les traces de son voyage s'effacent. Réduit à des conjectures, nous serions disposé à penser qu'il se trouvait près du sire de Melun lorsque celui-ci reçut comme grand chambellan de France l'hommage de Jean de Montfort. Grâce à ces circonstances favorables, il aurait exécuté alors ce voyage de Bretagne dont il parle en termes précis sans en déterminer la date.

Le duc de Bretagne avait épousé une fille d'Édouard III. Il jouissait tranquillement des droits que le traité de Guérande lui avait reconnus, mais que de longues et cruelles guerres avaient précédé cette paix ! Les champs de bataille de Cocherel et d'Auray voyaient blanchir les ossements des vainqueurs et des vaincus. L'herbe ne croissait plus sur la lande de Mivoie où avait eu lieu le combat des Trente, et Hennebon retentissait encore du cri héroïque de Jeanne de Montfort quand, du haut de la tour où elle avait veillé toute la nuit, elle salua la flotte anglaise, dont un vent favorable enflait les voiles.

Froissart cite les enquêtes qu'il fit dans le pays [2] et assure qu'il interrogea les chevaliers des deux partis. S'il avait appris les circonstances de la bataille d'Auray

[1] Documents cités par M. Pinchart.

[2] J'en ay enquis au pays mesmement. *Chron*. I, 1, 147.

par le héraut Windsor, il connut celles de la bataille de Cocherel par un chevalier français, « le jeune sire Antoine « de Beaujeu, qui là leva bannière et y fut moult bon « chevalier. » Rien n'allait mieux à Froissart que les récits d'Antoine de Beaujeu. Il était « grant galois, » c'est-à-dire aimable et joyeux; s'il exposait volontiers sa vie pour l'honneur, c'est qu'il faisait peu de cas du reste, et il disait en riant à Froissart :

> Autant vaudroit au jugement
> Estront de chien que marc d'argent.

De la Bretagne, Froissart put continuer son voyage en passant par Nantes et par la Rochelle, car vers la fin de décembre nous le trouvons à Bordeaux, où naquit peu de jours après, au milieu de l'éclat de la puissance et de la gloire, un petit-fils d'Édouard III, dont la destinée devait être bien différente de celle de son père et de son aïeul.

Froissart offrit-il à cette occasion quelques vers au prince de Galles? De son côté le prince de Galles fit-il quelques présents au poëte? Partageait-il les goûts de sa mère? Nous l'ignorons. Un auteur assez peu digne de foi assure, il est vrai, qu'il écrivit un traité des *droits d'armes* (1); mais il est probable qu'il a confondu le prince

(1) C'est Antoine de la Salle qui le dit dans la *Consolation de madame du Fresne*. En retrouverait-on quelque chose dans la vaste compilation de Christine de Pisan qui porte le même titre?

Noir et son frère le duc de Glocester, qui assez longtemps après (vers 1390) fit rédiger l'*ordonnance d'Engleterre pour le gage de bataille.* Le prince de Galles oublia quelque peu les droits d'armes lors du sac de Limoges. On ne permit pas au duc de Glocester de recourir au gage de bataille quand, accusé de trahison, il fut décapité par l'ordre de son neveu au château de Calais.

Froissart se borne à nous apprendre « que l'estat du « prince à Bordeaux estoit adonc si grand et si estoffé « que nul autre de prince ni de seigneur ne s'acomparoit « au sien, ni de tenir grand foison de chevaliers, « d'escuyers, de dames et de damoiselles, et de faire « grands frais. » Il l'accompagna à Dax et s'y trouvait au moment où y arriva le duc de Lancastre. Il espérait suivre les fils d'Édouard III en Espagne et traverser avec eux ce pas de Roncevaux, presque constamment rempli « de « neige et de froidure, » qui rappelait à sa mémoire le dernier exploit et la dernière heure de Roland, quand il reçut une mission qui le ramena en Angleterre. Mais il y resta peu de temps : une occasion favorable s'offrait à lui pour revoir sa famille et son pays.

Le 8 juillet 1367 le roi d'Angleterre avait fait adresser à Gui de Blois les lettres suivantes :

« Le roi, à nostre très-cher cousin Guy de Blois, sei- « gneur de Beaumont en Hanau, salut :

« Considérant par foundement la long demoere que fait « avez pardevers nous en hostage, et que depuis vostre « entrer en hostage vous n'avez esté eslargis pour visiter

7.

« vos partyes et amys, ce qui vous a apparu dure chose ,

« De quoi nous en avons molt grande compassion et « vous donons licence et congié de partir hors de nostre « roialme por visiter vos partyes, à confort de vous et « de tous vos amys. »

Il n'est pas douteux pour nous que Froissart n'ait accompagné Gui de Blois en Hainaut ; mais le brave chevalier, lassé de sa longue oisiveté, alla chercher des aventures en Prusse, et notre chroniqueur, qui se trouvait le 19 septembre 1367 au palais de Bruxelles, ne tarda point à retourner à Londres.

**II. Froissart accompagne le duc de Clarence.— Fêtes à Paris, à Chambéry et à Milan. — Le roi Pierre de Chypre. — Rome.— Mort de la reine d'Angleterre.**

Lorsque Froissart revint en Angleterre, on venait de conclure le mariage du duc de Clarence, Lionel d'Anvers comme on l'appelait, parce qu'il était né dans cette ville lors des grandes expéditions d'Édouard III. La princesse dont on lui offrait la main était Yolande de Milan, fille de Galéas Visconti ; elle lui apportait en dot quatre villes du Piémont, et de plus cent mille florins de Florence (1).

Galéas Visconti était le prince le plus avide et le plus riche de son temps. Il achetait à l'encan le sang le plus

(1) C'était le produit d'exactions de tout genre. « Galéas et Ber« nabo, dit Froissart (IV, 50), achetoient leurs femmes de l'avoir « deleur peuple ». Ceci n'était pas moins vrai pour leurs gendres.

noble de l'Europe, dit Villani, et, profitant des guerres qui avaient à peu près ruiné les monarchies rivales de France et d'Angleterre, il faisait épouser tour à tour à son fils la fille du roi de France, à sa fille le fils du roi d'Angleterre.

De vastes préparatifs avaient été faits pour le voyage du duc de Clarence : cinquante-deux navires transportèrent de Douvres à Calais sa suite, qui ne comprenait pas moins de quatre cent cinquante-sept personnes et de douze cent quatre-vingts chevaux. Pour que rien ne manquât à cette pompe presque royale, deux poëtes l'accompagnèrent ; l'un était Jean Froissart, l'autre Geoffroi Chaucer, dont le roi venait d'élever la pension annuelle à vingt marcs d'argent [1].

Le duc de Clarence arriva à Paris le dimanche 16 avril 1368. Les ducs de Berry et de Bourgogne, qui étaient allés au devant de lui jusqu'à Saint-Denis, le conduisirent immédiatement au palais du Louvre, où se trouvait le roi et où l'on avait préparé pour lui « une chambre moult « bien parée et aournée. » Le lendemain il dîna chez la reine à l'hôtel Saint-Paul, « et après le disner, l'on dan- « cia et joua et y fist-l'en très-grant feste [2]. » Le mardi il y eut dîner et souper à l'hôtel d'Artois, le mercredi dîner et souper au Louvre. Le roi se montra si généreux qu'il distribua en présents au duc de Clarence et à ceux qui

[1] Rex... Pro bono servitio quod dilectus valletus noster. Galfridus Chaucer, nobis impendit. Rymer, III, 2, p. 136.

[2] *Chroniques de Saint-Denis*, VI, p. 251.

l'accompagnaient plus de vingt mille florins. Quelle fut la part de Froissart? Les comptes de cette époque nous l'apprendraient peut-être.

Lorsque le duc de Clarence quitta Paris le 20 avril, Jean de Melun, grand chambellan de France, le conduisit jusqu'à Sens. D'autres chevaliers l'escortèrent jusqu'aux frontières du royaume.

De nouvelles fêtes attendaient le duc de Clarence chez le comte de Savoie, beau-frère du duc de Milan, qui paraît avoir négocié le mariage de sa nièce aussi bien que celui de son neveu. On passa deux jours à Chambéry « en très-« grand revel de danses, de carolles et de tous esbate-« ments,» et Froissart en profita pour offrir ses vers à Amé le Verd, ainsi qu'à la comtesse de Savoie, fille du duc de Bourbon.

Mais rien n'égala l'éclat des fêtes de Milan. Le mariage fut célébré au milieu d'un concours extraordinaire de peuple à l'entrée de l'église de Sainte-Marie Majeure, et jamais on ne vit de banquet plus splendide que celui qui eut lieu dans la cour du palais. Trente fois on changea tous les mets destinés aux convives, et ils eussent suffi, dit-on, pour apaiser la faim de dix mille personnes; trente fois on leur distribua des présents toujours variés et toujours précieux; tantôt des vêtements de soie et de drap d'or, de brillantes armures, des coupes d'argent, des bijoux enchâssés dans l'or ou dans la pourpre, tantôt des faucons, des chiens ou des coursiers tout caparaçonnés.

A la première table, réservée aux princes et aux seigneurs les plus illustres, siégeait un poëte couronné au Capitole, François Pétrarque, alors entouré de tout l'éclat de sa gloire. Pétrarque, Froissart et Chaucer pouvaient se saluer du nom de frères, comme ces divins génies qui, dans l'épopée de Dante, tressaillent en se reconnaissant les uns les autres.

Avant de quitter Milan, Froissart reçut du comte de Savoie une bonne *cotte-hardie* de vingt florins d'or; mais il ne paraît pas avoir sollicité les bienfaits des Visconti. Ces princes, avares et débauchés, protégeaient cependant avec zèle les lettres et les arts. L'infâme Bernabo lui-même, selon le témoignage du prieur de Salons, « ama fort les hommes estudians et leur fist escripre « pluiseurs beaulx livres. » Sous ces fleurs on sentait trop la couleuvre de Milan, et le duc de Clarence regretta d'avoir été séduit par ces beaux écus tous un peu souillés de sang ou de poison, car trois mois après « il morut « assez merveilleusement, » dit Froissart, et l'un de ses compagnons, Édouard le Despenser, crut devoir défier son beau-père Galéas comme l'auteur du crime. Lorsque Froissart juge si sévèrement Valentine Visconti, devenue duchesse d'Orléans, on voit qu'il se souvient de Galéas et de Bernabo.

Froissart voyageait en Italie, comme il nous l'apprend dans le *Dit du Florin* :

En arroi de souffisant homme.

Il avait sa haquenée pour lui, ses roncins pour porter son bagage. Il s'arrêtait là où il voulait, et réglait à son gré ses heures de fatigue et ses heures de repos.

Nous ignorons si, en traversant l'Éridan, ce roi des fleuves, il s'écria comme Pétrarque : « Je te salue, terre « chère à Dieu et aux hommes, plus belle, plus fertile « que toutes les autres, arsenal de Mars, sanctuaire de « Thémis, séjour des Muses. » Nous savons seulement qu'il se proposait de visiter Rome, où Urbain V venait de rétablir le siége pontifical, et c'est en comparant avec soin quelques noms et quelques dates qu'il nous a laissés, que nous parviendrons à répandre un peu de lumière sur son voyage.

Les projets si menaçants de l'empereur Charles IV contre les Visconti semblaient dissipés quand Froissart, quittant les plaines de la Lombardie et laissant à sa droite vers la mer les coteaux de la Ligurie couverts de cèdres et de palmiers et tout parfumés d'aromates, s'avança vers les rives de l'Arno. Ne s'arrêta-t-il pas à Florence pour saluer le berceau de Dante, dont Chaucer et Christine de Pisan citent les vers? Les lettres y étaient toujours honorées, mais elles ne dominaient plus à la même hauteur l'horizon des discordes de l'Italie. Boccace avait succédé à Dante, et Pétrarque, refusant la chaire que les Florentins lui offraient, semblait se souvenir que leur cité avait trop souvent été ingrate pour les siens :

Parvi Florentia mater amoris.

Cependant des obstacles s'opposent à ce que Froissart poursuive son voyage. Charles IV se trouve à Viterbe avec les débris de son armée et l'on craint de voir se renouveler la guerre. Notre poëte se dirige vers Bologne, fameuse par son surnom de mère des études, mais bien déchue de son antique splendeur. A peine reconnaissait-on de loin cette ville à la hauteur de ses tours et de ses clochers; mais dès qu'on pénétrait dans ses murailles, tout peignait la tristesse et la misère : plus de chansons joyeuses, plus de jeunes filles qui dansaient dans les rues. La science elle-même s'était exilée en même temps que les plaisirs.

Ce fut à Bologne que Froissart rencontra le roi Pierre de Chypre, qui revenait avec son fils de la Toscane. Il avait déjà pu voir, soit à Londres, soit à Bruxelles, ce prince qu'on signalait comme le dernier champion de la chrétienté en Orient. Le souvenir de ses audacieuses conquêtes de Satalie et d'Alexandrie, le souvenir non moins digne d'admiration de la persévérance avec laquelle il ne cessait de réclamer l'appui des rois de l'Occident, étaient présents à l'esprit de Froissart, et il se loue beaucoup de l'accueil que lui fit un prince si plein, comme il le dit, d'honneur et d'amour. Eustache de Conflans, qui l'accompagnait, raconta à Froissart les exploits de son maître, et lui découvrit sans doute aussi les desseins qu'il nourrissait pour l'affranchissement de l'Orient [1].

[1] C'est aussi à Eustache de Conflans que Guillaume de Machault dut le récit des malheurs du roi Pierre de Chypre.

Froissart suivit le roi de Chypre à Ferrare, où il reçut de lui, par l'intermédiaire d'un chevalier flamand, Tiercelet de la Barre, quarante bons ducats. Il ne le quitta peut-être qu'à Venise, où le bon prince s'embarqua le 28 septembre 1368.

Enfin, le 13 février 1369 une paix définitive est conclue entre l'empereur Charles IV et Galéas Visconti. Rien ne s'oppose plus à ce que Froissart aille baiser le seuil des apôtres, *limina apostolorum*.

Cette Rome visitée par Froissart en 1369, Pétrarque nous l'a révélée dans ses pages les plus éloquentes quand il nous décrit la ville éternelle, les cheveux épars, les vêtements déchirés, s'adressant en suppliante à ses fils et montrant aux uns le chemin de la gloire, aux autres celui du ciel. Elle dit aux premiers : « Je ne suis plus « Rome, j'ai été Rome. L'excès de mon ancienne gloire « fait aujourd'hui l'excès de ma désolation : ombre « presque évanouie d'une grandeur éteinte. Ces palais « impériaux, ces toits non moins fameux sous lesquels « vécurent les Fabius et les Scipion, ces voies triom- « phales jadis trop étroites pour le passage des captifs, « ces arcs chargés des trophées des peuples vaincus, « tout n'est plus que ruines, et ce sont les descendants « des tribuns et des consuls qui, dans leur honteuse « avarice, brisent le marbre des portiques et des statues « élevées à la gloire de leurs aïeux : mais jusque dans ma « misère je conserve je ne sais quel caractère de gran- « deur et de majesté qui impose le respect et l'admira-

« tion. Bien que Rome soit tombée, il n'est pas au monde
« de nom plus grand que celui de Rome. » Aux seconds
elle tient ce langage : « C'est en liant mes destinées à
« celles de la croix que je suis devenue véritablement la
« ville éternelle. Deux mille ans, il est vrai, ont laissé sur
« mon front leur trace ineffaçable ; mais j'ai déjà tra-
« versé, sous l'humble abri de la croix, deux fois plus de
« siècles que sous l'aigle orgueilleuse de Romulus. Mes
« pierres portent les traces du pied des apôtres ; elles
« ont été cimentées par le sang des martyrs, et jusque
« dans mon sein, je recèle ces catacombes en quelque
« sorte bâties avec leurs ossements. Que les païens van-
« tent leur Capitole et le temple de Jupiter qui le couron-
« nait : le Capitole existe encore, mais l'autel n'est plus
« celui des dieux de l'Olympe, c'est l'autel du ciel,
« *ara cœli.* »

Malheureusement la longue absence des papes a laissé la Rome chrétienne tomber à peu près aussi bas que la Rome païenne et confondre des souvenirs si différents dans les mêmes ruines. Soixante-dix ans se sont écoulés depuis que la grande voix de Boniface VIII appela trois cent mille pèlerins à se prosterner dans ses quatre cent quatorze basiliques. Presque toutes étaient abandonnées aux injures de l'air ; la basilique de Latran, mère de toutes les églises, n'avait plus de toit ; les pierres qui s'écroulaient de ses murailles jonchaient le sol, et l'on n'y entendait plus, comme autrefois, s'élever de l'aurore à la nuit un pieux concert d'hymnes et de prières. Le premier

soin d'Urbain V en rentrant à Rome avait été de s'efforcer de porter remède à cet état de choses; mais son séjour aux bords du Tibre devait être bien court : il ne pouvait suffire à réparer tant de monuments respectables ou sacrés. Que de temples disparurent! Que d'autels ne se relevèrent point! Que de tombeaux restèrent entr'ouverts, comme si l'heure était déjà venue où ils devaient rendre leur proie à l'appel du dernier juge! Et néanmoins c'était toujours la grande Rome, *magna Roma,* comme l'appelait Édouard III ([1]).

Froissart nous a conservé quelque chose des impressions de ce voyage dans ces vers du *Buisson de Jonèce :*

> . . . Ce furent jadis en Rome
> Li plus preu et li plus sage homme;
> Car par sens tous les arts passèrent,
> Et par armes les forts quassèrent
> Et mirent toutes nations
> Enclines à leurs actions.

Il lui était réservé de saluer au milieu de ces débris froids et mutilés un débris vivant des jeux de la fortune. Un empereur d'Orient, Jean Paléologue, errait tristement entre ces monuments élevés par les successeurs d'Auguste. Pauvre et malheureux, il était venu implorer l'appui d'Urbain V. Il semblait que ce que Constantin avait fait pour Rome, Rome était tenue de le faire pour

([1]) *Magna Roma*. Charte du 18 juillet 1350. (Rymer.)

les derniers héritiers de Constantin. Mais sa fortune ne devait pas plus se relever que ces hautes colonnes étendues à ses pieds. Où la vanité des grandeurs humaines est-elle plus frappante, plus manifeste que sur ces sept collines où ont surgi toutes les gloires de l'antiquité et où jusqu'aux temps modernes toutes les gloires viennent se reposer tour à tour comme pour y chercher des leçons et des exemples? De l'Orient à l'Occident, puissance, renommée, beauté, tout ce qui brille, tout ce qui charme, passe et s'évanouit avec la même rapidité; mais il semble qu'à Rome on comprenne mieux que partout ailleurs le néant des gloires du monde.

Un jour on vint annoncer à Froissart que le bon roi Pierre de Chypre, qui avait toujours échappé à la mort dans les combats qu'il livra aux infidèles, avait péri dans l'ombre de la nuit, assassiné par ses chevaliers, qui trouvaient des complices jusque dans sa famille.

Un autre jour, un deuil plus cruel encore le frappa inopinément. Des messagers, arrivés de l'autre côté des Alpes, lui apprirent que sa généreuse protectrice, la bonne reine Philippe, avait rendu le dernier soupir le 14 août 1369, en demandant à Édouard III de se faire ensevelir près d'elle, et n'ayant jamais fait, ni pensé « chose par quoy elle dust perdre la gloire des « cieulx. »

C'était, s'écrie tristement Froissart, « la plus gentil « reine, plus large et plus courtoise qui oncques régna « en son temps, » et il résume à la fois les titres qu'elle

possédait à sa reconnaissance et à celle de la postérité quand il s'écrie :

> Phelippe ot nom la noble dame.
> Propices li soit Diex à l'âme !
> J'en suis bien tenus de pryer
> Et ses larghèces escryer,
> Car elle me fist et créa.

# CHAPITRE V.

## FROISSART A LA COUR DE BRABANT. — LESTINES.

**I. Retour de Froissart. — Le duc et la duchesse de Brabant. — Le palais de Bruxelles. — Cortenberg, Genappe, Morlanwez.**

La patrie adoptive que Froissart devait depuis huit ans aux bienfaits de la reine d'Angleterre n'existait plus pour lui, et rien désormais ne devait le retenir loin de ce bon et doux pays dont elle aimait tant à l'entretenir. Il quitta donc l'Italie pour retourner dans le Hainaut en suivant une autre route, c'est-à-dire, selon ce qui est le plus vraisemblable, en traversant l'Alsace et la Lorraine. Il put rencontrer, vers les bords du Rhin, Gui de Blois qui revenait de Prusse, et nous savons que notre chroniqueur se trouvait avec lui, vers la fin de l'année 1369, au château de Beaumont (1).

Cependant Gui de Blois entreprit d'autres voyages, et

(1) Compte des dépenses de la maison de Jean de Châtillon, de 1369, cité par M. Pinchart.

Froissart se rendit à Bruxelles, où il vit son ami Richard Stury, qui arrivait d'Angleterre. Un compte nous apprend qu'il reçut, au mois de juin 1370, de la duchesse de Brabant la somme de seize francs ou vingt moutons, pour un nouveau livre écrit en français, *de uno novo libro gallico.* C'était sans doute quelque poëme (¹).

Si Jeanne de Brabant s'était fait aimer de ses sujets par sa générosité, sa piété et son caractère doux et conciliant, qui la porta à interposer plus tard son arbitrage en faveur des communes de Flandre, elle tenait aussi de ses ancêtres cet amour des lettres qui honore les meilleurs princes. Son père, le duc Jean III, avait cultivé la poésie comme Jean Iᵉʳ, comme Henri III, qui s'était placé si haut dans l'histoire littéraire du XIIIᵉ siècle, non-seulement parce que sa fille, devenue reine de France, partagea ses goûts, mais aussi parce que ce fut pour lui que le roi Adenez composa *Aimeri de Narbonne, Berte aus grans piés, Ogier le Danois* et *Cléomadès*. Combien de doux souvenirs ces romans ne rappelaient-ils pas à Froissart, surtout celui de *Cléomadès,* que sa dame se plaisait à lire :

Il fut bien fés
Et dittés amoureusement.

Wenceslas de Luxembourg, issu d'une maison long-

(¹) Dominæ ducissæ, quos ulterius dederat *uni* Frissardo, dictatori, de uno novo libro gallico, sibi liberato.—Toujours le même dédain de l'homme de finance pour l'homme de lettres !

temps ennemie des ducs de Brabant, faisait aussi des vers, et jamais prince ne porta plus loin l'ardeur des joutes et des tournois. On avait complétement oublié à Bruxelles la triste fin du duc Jean I[er], frappé mortellement dans un de ces divertissements, après avoir assisté à soixante-dix tournois en France, en Angleterre et en Allemagne.

La duchesse de Brabant avait épousé en premières noces le comte de Hainaut, frère de Jean de Beaumont et oncle de Gui de Blois. Wenceslas était le fils de Jean, roi de Bohême. Son aïeul avait épousé Marguerite de Brabant, son bisaïeul Béatrice d'Avesnes. Un lien de plus unissait ces illustres maisons de Hainaut, de Brabant, de Luxembourg, de Blois : c'était une protection généreuse et incessante pour tout ce qui intéressait le développement des lettres et des arts.

Un seul reproche s'élevait du sein des bourgeoisies et des corporations industrielles contre Jeanne et Wenceslas. Leur prodigalité épuisait sans cesse le trésor, mais ils se montraient affables et doux, pleins de respect pour les priviléges des villes, et de zèle pour les intérêts du commerce (¹). Tout ceci n'excusait-il pas un peu ce luxe

(¹) Sans travailler le peuple, ni mettre nulles mauvaises ordonnances, ni coustumes. *Chron.* III, 93.

*Justitiam foveat, ut justus arbiter æqui;*
*Dux, ne subjecti sua jura perire querantur,*

dit le poëte contemporain Caligator, cité par Divæus.

que Froissart admira et cette générosité qu'il éprouva à plusieurs reprises ?

> Le duc et la ducoise aussi
> De Brabant moult je regrasci ;
> Car ils m'ont tout dis esté tel
> Que euls, le leur et leur hostel
> Ai-je trouvé large et courtois.

Tous les autres poëtes du temps célébraient avec le même enthousiasme leur splendide hospitalité.

Eustache Deschamps, qui ne se plaignait en Hainaut et en Brabant que des sauces à la moutarde que lui servaient toujours les hôteliers (¹), salue Bruxelles comme le

(¹)
> En Haynaut et en Brabant ay
> Aprins à sauces ordonner.
> Ès hostels où je me logeay,
> Me fist-on toudis apporter
> A rost, à mouton, à sangler,
> A lièvre, à connin, à ostarde.
> A poisson d'eau douce et de mer,
> Tousjours sans demander, moustarde.
> Harens frès quis et demanday,
> Carpe au cabaret pour dyner ;
> Bequet en l'eaue y ordonnay
> Et grasses solles au soupper ;
> A Brusselles fis demander
> Sauce vert. Le cler me regarde :
> Par un vallet me fist donner,
> Tousjours sans demander, moustarde.

séjour de *tous délis*, o
*courtoises gens* :

Adieu beauté, li
Chanter, dancer
Cent mille fois à
Brusselle, adieu
Les estuves, les
Adieu beauté, l
Belles chambre
Connins, plouv
Compagnie dou
Adieu beauté,

Le palais de Coud
colline exposée aux v
créneaux et de ses to
dessous comme aux
commencé vers l'est q
parc. Là s'ébattaient
dames : on chantait l
époque, le parc de B
brages l'oubli des van
Bon le traverse, cach
jour où il se réfugie c
que Charles-Quint s'y
pre, et attendant que
où il veut mourir.

Froissart aime à cite
Coudenberg où le du

vaient les princes étrangers « grandement et liement en « disners, en soupers, en reviaulx et en esbattements; « car bien le sçavoient faire; » là souvent « il y avoit « grosse feste de joustes et de behours où tous les sei- « gneurs estoient assemblés. »

C'est à Guillaume de Machault que nous demanderons le tableau des fêtes non moins brillantes que donnait le duc de Brabant dans ses châteaux de Cortenberg et de Tervueren, de Genappe et de Morlanwez :

Messagiers et garçons d'estables
Dressent fourmes, trestiaux et tables;
Qui les véist troter et courre,
Herbe apporter, tapis et courre,
Braire, crier et ramoner,
Et l'un à l'autre araisoner
François, bretons et alemant,
Lombard, anglois, oc et normant
Et maint autre divers langage,
C'estoit à oïr droite rage.

Mais ce qui faisait bientôt oublier les clameurs confuses des valets, c'était la douce harmonie de tous les instruments connus en ce temps-là : *vièles, guiternes, citoles, psalterions, harpes, tampours, trompes, naquaires, orgues, cornemuses, cymbales, clochettes, flahute brehaingne,*

Buisnies, èles, monocorde
Où il n'a qu'une seule corde,

Et muse de blés tout ensembl
. . . . . . . Il me samble
Qu'oncques mais tele mélodie
Ne fu véue ne oye.

Bientôt on se livrait aux danses et a
que fût la variété des goûts, bien plus g
la variété des plaisirs :

Et là n'ot-il celui, ne celle
Qui se vosist esbanoier,
Danser, chanter ou festoier
De tables, d'eschecs, de parso
Par gieus, par nottes ou par s
Qui là ne trouvast sans arrest
A son veuil, l'esbattement pre

## II. Bataille de Bastweiler. — Captivité de W de Bar. — Le siége de l'église de

Cependant au milieu de ces fêtes r
guerre. L'archidiacre de Hainaut, Jea
d'autres députés envoyés vers le duc de
fît cesser les déprédations dont se pla
chands des foires du Rhin, n'avaient c
ponse satisfaisante, et le duc Wencesla

(*) Le poëme de Guillaume de Machault, a
tons ces vers, fut, croyons-nous, composé p

chevaliers pour tirer vengeance de ces insultes. « Pour « ce jour, dit Froissart, le duc avoit delez lui quatre « écuyers de grand'volonté et grand'vaillance, et bien « taillés de servir un hault prince; car ils avoient vu « plusieurs grans faits d'armes. » L'un d'eux était le prévôt de Binche, messire Gérard d'Obies, mais tout son courage fut inutile. La bataille de Bastweiler fut pour le duc Wenceslas une véritable journée de Crécy; seulement cette fois ce ne furent pas les archers génois qui *empêchèrent la voie* aux chevaliers et aux hommes d'armes, mais les bourgeois de Bruxelles, qui s'étaient montrés plus disposés à bien dîner qu'à bien combattre, car ils portaient « bouteilles pleines de vin troussées à leurs « selles, et aussi pain et fromage ou pâtés de saumons, « de truites et d'anguilles, enveloppés de belles petites « blanches touailles (¹). » Gérard d'Obies les chassa en frappant leurs chevaux de son glaive. Il oubliait que ces bourgeois avaient, sous la conduite d'Éverard 'T Serclaes, rendu par leur courage au duc Wenceslas les clés de sa capitale, alors que ses plus braves chevaliers s'étaient dispersés en voyant le sire d'Assche abandonner sa bannière.

Wenceslas, tombé au pouvoir de ses ennemis, fut con-

(¹) *Chron.* III, 93. Froissart revient plus loin sur l'*aise des Brabançons :* « Car où que où ils soient ou que ils vont, ils « veulent estre en vins et en viandes et en délices jusques au « cou. » *Chr.* III, 114.



duit au château de Niedecken, mais sa fierté restait inébranlable. Il apprit un jour que le duc de Juliers s'était amusé à essayer une superbe cotte d'armes, toute tissue d'or, que la duchesse de Brabant envoyait à son époux prisonnier. « Croit-on, s'écria-t-il, que le fils d'un « roi doive porter les vêtements qui ont déjà servi à Guil- « laume de Juliers? » Et il la donna au héraut qui la lui avait apportée ([1]). Il fallut l'intervention de son frère, l'empereur Charles IV, pour qu'il fût rendu à la liberté, après une captivité de près d'une année.

Ce fut à ce sujet que Froissart composa, vers 1372, son poëme de la *Prison amoureuse,* qui est plutôt un livre de moralité et d'amour, comme il en savait faire, qu'un traité de consolation. On y rencontre toutefois quelques allusions aux événements qui venaient de s'accomplir, et il est facile de reconnaître la puissante médiation de Charles IV dans les vers où Wenceslas s'exprime en ces termes :

> Cil qui me tiennent sus foi
> Pour prisonnier...
> Auront de li si grant effroi
> Qu'il me délivreront, je croi ([2]).

Froissart reçut-il quelque don du duc de Brabant pour ce poëme? On n'en voit aucune trace dans les comptes de la maison de Wenceslas, et on comprendrait aisément

([1]) Zantfliet, Ampl. Coll. V, col. 297.
([2]) Manuscrit de la Bibliothèque Impériale de Paris.

que le payement d'une rançon considérable l'ait réduit en ces circonstances à une parcimonie tout exceptionnelle.

Lorsque le trésor se trouvait vide à Bruxelles, ce qui n'arrivait que trop fréquemment, Froissart ne rencontrait-il pas vers les frontières du Brabant, du Hainaut et de la Flandre d'autres protecteurs ? N'offrit-il point, pour n'en citer qu'un exemple, ses hommages et ses vers à Yolande de Bar, que célébra Eustache Deschamps ? Ce fait n'aurait rien d'invraisemblable. Les forêts et les étangs qui entouraient le château de Nieppe en rendaient le séjour si agréable que, selon l'auteur de la *Chanson d'Antioche,* le comte Robert de Flandre, au milieu des merveilles de l'Orient, ne pouvait s'empêcher de s'écrier :

> Mieux aim le bos de Niepe, la large cacerie,
> Et de mes bels viviers la rice pescerie
> Que tote ceste terre...

Yolande de Bar était hardie et portée aux aventures, comme sa cousine Jeanne de Montfort Elle avait osé résister aux ordres du roi de France ; assiégée par Henri de Pierrepont, qu'il avait envoyé la combattre, elle se vengea en le faisant enlever au bois de Vincennes, sous les yeux du roi, et refusa de le rendre à la liberté. Prisonnière à son tour, elle s'échappa de la tour du Temple, fut reprise par le sire de Longueval, et appela du fond de sa prison le haze de Flandre à prendre les armes en sa faveur. Toute sa vie devait être remplie d'agitation et de trouble, mais elle chercha vainement à ranimer, au milieu de tant

de princes voisins plus puissants qu'elle, ces rêves d'indépendance qu'elle avait recueillis dans l'héritage de son aïeul Gui de Dampierre.

Yolande avait pour lieutenant, dans ses États de Bar, Henri d'Antoing, issu de la maison de Melun chère à Froissart, et cité lui-même dans ses chroniques comme un gentil chevalier dont il recommande l'âme à la miséricorde divine.

La veille des fêtes de Pâques 1373, les fils d'un écuyer nommé Guillaume de Crise, sachant que le curé de Revigny était dans son église occupé à confesser une femme, l'attendirent, le blessèrent grièvement et se réfugièrent aussitôt après dans le clocher. « Laquelle chose vint à la « cognoissance de messire Henri d'Antoing, lequel y « envoya incontinent messire Jean de Hingètes, Jehan « de Revigny, Jehan de Carnin, Michel de Briart, Jehan « Froissart, Jehan de la Litière, ausquiels il fist com- « mandement, comme lieutenant de madame la comtesse « de Bar, que, tantost eulx venus audit lieu, ils se « meissent tout autour de l'église où iceulx malfaiteurs « estoient, adfin 'qu'ils n'en ississent, toutesvoies sens y « faire aucun assaut ou cas où il se voudroient courtoi- « sement rendre, et, se rendre ne se vouloient, que il les « assaillissent et preissent par force : au commandement « duquel messire Henri les devant nommés obéirent. » Les coupables aimèrent mieux se défendre que capituler ; ils lancèrent de grosses pierres du haut de la tour. Il fallut monter à l'assaut, mais à peine Gobert et Stieve-

nin de Crise avaient-ils été pris et jetés en prison, que l'évêque de Toul les réclama comme clercs, et ils profitèrent de ce moment pour briser les portes de leur cachot et s'éloigner. Certes, ces hommes n'étaient pas en habit de clercs et ne se conduisaient « mie clergamment; » mais s'ils l'étaient par hasard, Jean de Hingètes, Jean de Carnin, Michel de Briarde, Jean Froissart et leurs compagnons sollicitent humblement, dans le document que nous avons sous les yeux, « le bénéfice d'absolution (¹). »

Ce Jean Froissart est-il bien notre chroniqueur? Est-ce bien lui que nous voyons monter à l'assaut au milieu d'une grêle de pierres et s'emparer bravement de ces malfaiteurs armés de haches? Certes, ce serait là une face toute nouvelle de sa physionomie. Lorsqu'il nous parle, dans le *Buisson de Jonèce,* de ces batailles où il se trouverait fort mal s'il y était malgré lui, cela veut-il dire qu'il y en eut au moins une à laquelle il prit part volontiers? Nous n'osons l'affirmer, tant cette hypothèse contrarie toutes les idées reçues jusqu'à ce jour. Mais il n'est pas moins vrai que les relations de Froissart avec Henri d'Antoing pourraient expliquer à la rigueur que, dans un péril urgent, le lieutenant de la comtesse de Bar eût envoyé à Revigny, avec les écuyers barrois et flamands qui étaient avec lui, notre chroniqueur, alors dans toute la force de l'âge, et la date même de ce fait se concilierait

(¹) Je dois ce document, conservé aux archives de Lille, à l'obligeance de M. Le Glay.

aisément avec la biographie de Froissart. Il aurait quitté les États de la comtesse de Bar pour ne pas être inquiété par l'évêque de Toul, et serait revenu à Bruxelles, où, à défaut d'une pension à vie comme celle de Chaucer, il aurait sollicité et obtenu un bénéfice, et le vengeur du curé de Revigny serait devenu ainsi curé de Lestines.

**III. Gérard d'Obies, prévôt de Binche. — La cure de Lestines. — Les taverniers. — Le bâtard de Brabant et le roman de Caton. — La Salle de Binche.**

Comment Froissart obtint-il le bénéfice de Lestines? Nous croyons que ce fut grâce à l'appui dévoué d'un de ses amis, Gérard d'Obies [1], prévôt de Binche, qui était en même temps le confident le plus intime du duc Wenceslas. Il avait autrefois vaillamment fait la guerre; mais depuis qu'il habitait Binche, il oubliait les combats pour les joutes, et les périls pour les danses et les banquets. C'était à lui que s'adressait Wenceslas quand il voulait

[1] Froissart cite aussi Jean d'Obies qui mourut dans une croisade de Prusse. Obies était un arrière-fief de la terre de Bavay dans la pairie de Chièvres. Le château fut brûlé par les Français en 1340 Il ne faut pas le confondre avec le château d'Obies près de Mortagne, qui appartenait à Jacques de Werchin. L'une des dernières héritières du prévôt de Binche, Marie-Catherine d'Obies ou Dobies, épousa, au XVIIIe siècle, M. de Secus.

inviter à ses fêtes les chanoinesses de Nivelles, de Mons et de Maubeuge et les filles des barons du Hainaut, telles que mesdemoiselles d'Aigremont ou mademoiselle de Trazegnies, et si le prévôt de Binche connaissait d'autres belles, il était autorisé à placer leurs noms sur les lettres qui lui étaient adressées de Bruxelles « sans superscrip- « tion [1]. » Parfois, pour rendre plus d'honneur aux nobles damoiselles dont il escortait le chariot avec ses hommes d'armes, il mettait sa ceinture en gage ; mais on ne l'en estimait que plus. N'arriva-t-il pas aussi au duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, de mettre un jour sa ceinture en gage entre les mains du duc de Bourbon pour une partie perdue au jeu de paume ?

Gérard d'Obies entretint avec Froissart de longues relations. Les unes, légères et joyeuses, sont rappelées dans ses poésies ; les autres, plus graves, ont sans doute laissé quelque trace dans ses chroniques.

A une lieue de Binche se trouve un village nommé Lestines-au-Mont, pour le distinguer d'un village voisin qui s'appelle Lestines-au-Val. Froissart désigne Lestines comme une *grant ville,* et ce qu'il dit du bénéfice attaché à son titre de curé permet de croire qu'il était important. Nous savons d'ailleurs par quelques lignes de Folcwin, abbé de Lobbes, que dès le x<sup>e</sup> siècle il était l'objet de convoitises et d'usurpations plus ou moins légitimes [2], et il

(1) Documents cités par M. Pinchart.

(2) Lephtinas nomen est fundi in pago Hainoensi, olim sedes regia, cum adhuc pax et justitia sibi obviarent in terra,

était encore assez considérable au XIV^e^ siècle pour que cette cure se trouvât placée dans un tableau de répartition de taxes ecclésiastiques immédiatement après celles d'Alost et de Malines [1].

Indépendamment de son bénéfice, Froissart recevait, paraît-il, une pension du duc de Brabant [2], qui de plus lui faisait remettre chaque automne, après la moisson, quelques muids de blé [3]; mais Froissart n'était pas plus

nunc in beneficium plurimis distributus, vix sufficit annuis reditibus unius. » (Mirac. s. Ursmari, ap. Boll.)

(1) *Cameracum christianum*, éd. de M. Le Glay, p. 498. Lacurne de Sainte-Palaye a confondu Lessines (près de Grammont) et Lestines (près de Binche). Lestines n'est aujourd'hui qu'un village de 1,700 habitants.

(2) A monsieur Jehan Frouissart, cureit à Lestines-ou-Mont, par un plakiet soubs le sinet de monseigneur, XX pettis moutons qui valent XXVII livres (19 septembre 1373).

Par un plakiet de monseigneur, donnet à messire Jehan Froissart, cureit de Lestines, IIII doubles moutons, vallent VII livres X sous (4 juin 1376).

Par lettres de monsieur le duc, délivreit à monsieur Fruussart VII moutons de Brabant (même date).

Par lettres de monseigneur le duc, donneit à messire Jehan Fruissart VI francs françois, vallent VII livres X sous (27 avril 1379). (Comptes de la prévôté de Binche, cités par M. Pinchart.)

(3) Par un plakiet de monseigneur à messire Jehan Froissart, curet de Lestines-ou-Mont, le pénultiesme jour du mois d'octobre l'an lxxiiii, délivret vj muis.

Par un plakiet de monseigneur le duc, donnet à messire Jehan

économe de son blé que de son argent, et il dit lui-même dans le *Dit du Florin* :

Si n'enmas-je bleds en greniers.

Nous savons aussi que la collation du bénéfice de Lestines appartenait au chapitre de Cambray. Wenceslas et Jean de Blois, alliés tous les deux à la maison de Robert de Genève, alors évêque de Cambray, purent lui adresser en faveur de Froissart quelques recommandations, qui furent d'autant mieux reçues que ce prélat appartenait aussi d'assez près à la maison de Savoie, dont le jeune clerc avait reçu les bienfaits à Chambéry.

Rapprochement remarquable! L'évêque de Cambray, Robert de Genève, à qui put être présentée cette requête, l'archidiacre de Valenciennes, Pierre Roger, à l'avis duquel elle fut peut-être soumise, devaient tous les deux occuper le trône pontifical, transféré par le premier à Avignon, rétabli par le second à Rome.

En relisant avec soin les documents du temps, on trouve près de Froissart deux hommes qui, par leur nom, semblent au premier abord appartenir à la même

Frouissart, curet de Lestines-ou-Mont, le xviij[e] jour doudit mois, délivret à lui viij muis de blet (octobre 1375).

Par un plakiet de monseigneur le ducq donnet le xj[e] jour de décembre l'an lxxvj, à monsieur Jehan Frouissart, curet de Lestines-ou-Mont, délivret si qu'il appert par celui plakiet : iiij muis. (Comptes de la prévôté de Binche.)

famille : Moreau de Lestines et Jakemet de Lestines. L'un, Moreau de Lestines, était un brave chevalier qui, en 1340, s'associa à une aventureuse entreprise pour s'emparer du duc de Normandie; l'autre, Jakemet de Lestines, n'était qu'un obscur ménestrel; mais Froissart, après avoir devisé d'armes avec le seigneur, s'arrêtait peut-être à entendre les chants du ménestrel, comme tant de princes et de barons avaient prêté l'oreille à ses propres vers.

Passerai-je sous silence ces taverniers de Lestines à qui le bon curé, un peu négligent, un peu insouciant et trop aisé à tromper, laissa cinq cents francs? Les mœurs du temps justifient assez ces loisirs.

Le chevaleresque bailli de Senlis, Eustache Deschamps, publiait au même moment la charte poétique des bons buveurs qui fréquentent assidûment les tavernes de Champagne (¹), et le grave continuateur de Guillaume de Nangis, Jean de Venette, religieux carme de Paris, allait bien plus loin encore quand, à propos des noces de

(¹) La charte de tous ceux qui s'adonnent

> A suir taverne à Vertus,

fut publiée, comme le dit l'auteur,

> En buvant vin de grant liqueur,
> L'an de grâce Nostre Seigneur
> Mil CCC et LX et douze.

Selon Legrand d'Aussy, le concile d'Aix-la-Chapelle, en 817, avait permis aux chanoines de boire chaque jour une quantité de vin égale à un po ds de cinq livres.

Cana, il s'arrêtait à chanter le vin qui remplissait les coupes sans que les amphores se vidassent :

> Pleust à Dieu, pour moy esbatre,
> Qu'en tenisse trois los ou quatre,
> Voire une isdrie toute plaine!
> Si en buvroie à grant halaine.

Le tyran de Milan, Bernabo, était le seul qui pût songer, selon Froissart, « à remettre les religieux aux œufs « et au petit vin pour avoir claire voix et chanter plus « haut. »

Ces taverniers de Lestines étaient d'ailleurs les plus notables habitants de la *ville*. L'un, nommé Paul, fournissait à Wenceslas du vin blanc et du vin vermeil ; l'autre, Colard Ninin, qui partageait avec lui l'honneur de fournir le vin que buvaient le duc et la duchesse de Brabant pendant leur séjour à la Salle de Binche, était de plus mayeur de Lestines et de Bray, et il existe une charte du 11 juin 1379, portant le sceau de Colard, où il est cité comme témoin après Robert de Namur et Simon de Lalaing. Froissart devait-il rougir de hanter des taverniers d'aussi bonne condition ? N'avait-il pas vu à Londres cinq rois (les rois d'Angleterre, de France, d'Écosse, de Danemark et de Chypre) aller s'ébattre chez le tavernier Henri Picard, qui était mayeur de Londres comme Colard Ninin l'était de Lestines [1] ?

[1] Il ne faut pas confondre les taverniers dont parle Froissart et ceux que maudit Villon :

> Et voisent dru aux stygiens caveaux
> Les taverniers qui brouillent nostre vin.

Gérard d'Obies était chargé de l'éducation de messire Jean, bâtard du duc de Brabant. Sans doute, il recourait aux conseils de Froissart dans les soins qu'il lui donnait, car il lui fit étudier le moraliste favori du chroniqueur, *Dionysius Cato*, qui n'était, toutefois, qu'un faux Caton. Il avait payé deux sous six deniers *le roumanch de Caton pour aprendre à l'escole* (1); il acheta à peu près au même prix *un cornet à mettre encre;* mais, quand après les heures d'études il voulait rendre à son élève un peu d'air et de soleil, c'était sous la garde du tavernier Colard qu'il l'envoyait à Lestines tendre des filets aux petits oiseaux destinés à nourrir ses éperviers. Mais les éperviers que le jeune prince élevait à Binche ne se contentaient guère de ce menu gibier, ils fondirent sur le colombier que les bourgeois avaient placé au haut de leurs halles et y semèrent le deuil.

Pourquoi messire Jean habitait-il Binche? Quel était son âge? Y était-il élevé sous les yeux de sa mère? Nous n'aurions jamais soulevé ces questions, si dans les comptes de la prévôté de Binche nous ne rencontrions, assez près du chapitre de la *viesture et de l'argent secq délivré à Jehan, le bâtard monseigneur*, un autre chapitre où

(1) Le roumanch, c'est-à-dire la traduction française. Joinville parle « des drugemens qui enromançoient le sarrazinnois. » On sait de quelle autorité jouissaient au moyen âge les distiques attribués à Caton :

He knew not Caton, for his wit was rude,

dit Chaucer dans les *Canterbury Tales*.

nous lisons à la première ligne : « A le demiselle de Bou-
« lant, pour une pension de cent livres tournois dont elle
« est asseurée le cours de sa vie sous les revenues de
« Binch; » pension énorme, puisque celle du sire d'Espi-
noy n'est que de soixante-cinq livres [1].

Pourquoi faut-il qu'après avoir vu les ancêtres d'Anne de Boulen arriver en Angleterre à l'époque où les charmes de Marie de Saint-Hilaire et de Catherine de Roet séduisaient le duc de Lancastre, nous retrouvions ici le même nom qui semble associé aux mêmes souvenirs, non plus à Berkhamstead, mais à une lieue de Lestines?

Quoiqu'il en soit, si Gérard d'Obies conduisait messire Jean de Brabant à Lestines chez le tavernier Colard, il s'arrêtait, sans doute, bien plus fréquemment encore chez le curé, qui comme lui faisait grand cas du bon vin et fort peu de cas de l'argent. De son côté, Froissart se rendait souvent à la Salle de Binche, que le joyeux prévôt avait récemment fait revêtir de nouveaux lambris par maître Jean des Espringales et qu'il avait aussi fait orner de splendides vitraux, œuvre de Jean Mullart, qu'on n'avait cru pouvoir mieux préserver de tout accident qu'en les faisant garnir de treillis de fer par le maître de l'artillerie du duc Aubert de Bavière. Sous les voûtes serpentaient des guirlandes de fleurs; on répandait sur le pavé un tapis de verdure, et c'était là qu'on servait sur des

[1] Comptes de Jean Galoppin, 1374, 1377 (arch. gén. du royaume).

nappes de Bourgogne tantôt la meilleure venaison des Ardennes, tantôt du poisson de la Sambre et des œufs de Lestines assaisonnés de gingembre, de cannelle, de safran et d'autres épices dont il fallait noyer la chaleur appétissante dans des flots de vin de Saintonge ou d'Alsace. Gérard d'Obies prodiguait cette généreuse hospitalité aux princes et aux chevaliers qui suivaient la route de Bruxelles, notamment à Jacques de Bourbon, à Robert de Namur, à Gérard de Beaufort, aux sires d'Espinoy et de Cantaing. Parfois, en digne ami de Froissart, il faisait le même accueil à des ménestrels errant de pays en pays; c'est ainsi qu'en 1384 il reçut à l'hôtel de la Salle maître Winancq et ses deux compagnons qui revenaient d'Aragon [1].

Froissart se trouvait à Lestines au milieu d'un pays dont les richesses s'étaient développées pendant une longue paix, bien qu'une ou deux fois la crainte d'une invasion venue des bords de la Meuse y eût répandu la terreur. Les habitants, par leur opulence, justifiaient en quelque sorte le mot célèbre prononcé par Louis XI, un jour qu'il voulait flatter ceux qu'il convoitait : « que berger de Hai-

[1] Quelques comptes donnent à Winand ou Winancq le titre de ménestrel du duc et de la duchesse de Brabant. — Tous ces comptes de la prévôté de Binche sont fort intéressants pour la biographie de Froissart pendant son séjour à Lestines. Je les ai étudiés avec soin, en regrettant toutefois la brièveté du chapitre consacré à Lestines.

« naut vaut autant que prince. » Portés aux fêtes et à la joie, ils semblaient se plaire aux jeux de la poésie, et, assez près de Lestines, à Haingne, on couronnait chaque année un roi des ménestrels [1]. Marot a dit depuis :

Ceux de Hainaut chantent à pleines gorges.

Cependant ces divertissements rustiques ne pouvaient suffire à Froissart. Il allait saluer le duc et la duchesse de Brabant dans leur château de Morlanwez, dans leur hôtel de Binche, dans leur maison de Merbes, et souvent aussi il entreprenait le voyage de Bruxelles pour leur offrir quelques vers, en échange desquels il obtenait de beaux moutons ou une cotte-hardie [2]. Mais il ne faut pas croire que les relations de Froissart avec Wenceslas se bornassent là. Elles avaient un côté moins léger. Souvent l'entretien se

[1] « Au roy des ménestreux de la procession de Haingne, en l'aide de la fieste qu'ils font là endroit, III rasières de bleid. » (Comptes de la prévôté de Binche, 1382.)

[2] « De par le duc de Luccembourg et de Braibant, mandons et commandons à vous, nostre prévost de Binch, que vous donnez et payez, au nom de nous, à messire Jehan Froissart, cureit de Lestines-ou-Mont, porteur de cestes, la somme de XII francs franchois que nous lui devons pour certaines besognes qu'il nous a baillées et délivrées. (2 mars 1374.)

« Le duc de Luccembourg et de Brabant : Provost de Binche, nous vous mandons et volons que vous délivrez à nostre bien-ameit messire Jehan Froissart, cureit de Lestines, wyt petits moutons, lesquels donneit li avons. » (4 juin 1377). Comptes de la prévôté de Binche cités par M. Pinchart.



prolongeait sur les affaires les plus graves du temps ; le duc de Brabant disait au curé de Lestines « combien lui « déplaisoit grandement le schisme de l'Église, » et Froissart ajoute : « je fus moult privé et accointé de lui. »

# CHAPITRE VI.

## PREMIÈRES RÉDACTIONS DES CHRONIQUES.

I. Gui de Blois à Beaumont. — Froissart prêtre et chroniqueur. — Vision de Philosophie. — Composition des chroniques.

Gui de Blois vint habiter le château de Beaumont, que son frère avait quitté pour résider à Schoonhove, afin de pouvoir mieux poursuivre ses prétentions au duché de Gueldre [1]. Depuis qu'il était revenu de la croisade de Prusse, où il avait été armé chevalier, il avait pris part à l'expédition du duc d'Anjou, qui se termina par la conquête de Limoges. C'est à Gui de Blois, croyons-nous, qu'appartient l'honneur d'avoir rappelé à Froissart que, même à Lestines, il fallait toujours placer les études sé-

[1] Ce ne fut toutefois que le 26 août 1374 que Jean de Blois renonça définitivement à tous ses droits sur le domaine de Beaumont.

rieuses à côté des gais loisirs, et que sa haute mission de chroniqueur ne devait pas s'effacer devant les faciles allégories du poëte.

A cette période de la vie de Froissart se rattacheraient deux faits importants pour sa biographie. Il aurait compris la charge de son bénéfice et serait devenu prêtre; il aurait rempli aussi le devoir que lui imposaient ses longues enquêtes, et serait devenu chroniqueur.

Beaumont n'est qu'à quatre lieues de Lestines, et Froissart y retrouvait à la fois les souvenirs de sa famille et les souvenirs non moins chers de la protection dont y avaient toujours joui les lettres et les arts. On ne saurait assez peser ces paroles de Froissart, lorsqu'après avoir dit dans le *Buisson de Jonèce* qu'il voit Gui de Blois tous les jours, il ajoute immédiatement :

> Dalès lui gist mes séjours :
> C'est le bon seigneur de Beaumont
> Qui m'amoneste et me semont ;
> Ce vous ai-je bien en convent
> Que véoir le voise souvent.

Que faut-il entendre par ces vers? Quelles étaient les exhortations que le chevalier adressait au clerc qu'il avait vu en Angleterre chargé par une noble reine, épouse d'Édouard III et mère du Prince Noir, « du soin de re« chercher ce qui à chercher fait? » Froissart a eu soin de nous l'apprendre en nous révélant la date précise à laquelle il commença la rédaction de ses enquêtes sans cesse accrues et poursuivies.

Que de fois l'auteur des dittiés amoureux n'avait-il pas vu Mercure appuyé sur son caducée, Vénus traînée par ses colombes, Amour lui-même entouré de Léesse, de Courtoisie, de Doulce Pensée et de leurs aimables sœurs, nymphes ou fées, se glisser sur un nuage jusqu'à ses paupières visitées par les songes, et évoquer devant lui les légères et fugitives images de ses illusions et de ses plaisirs? Une autre vision lui est accordée, cette fois plus solennelle, plus grave, plus austère. Sur le seuil de sa retraite apparaît une femme aux traits sérieux, aux pensers profonds, qui inspira tour à tour Xénophon et Boèce. C'est la Philosophie, c'est-à-dire la muse des méditations, qui, en montrant aux générations les tombeaux creusés sous leurs pas, leur enseigne quel sera leur avenir.

Amis, or t'esveilles
Et remonstre ce que tu scés.

. . . . . . . . . . .

Tu ne laboures, ne traveilles
De nulle painne manuele;
Ançois as ta rente annuele
Qui te revient de jour en jour;
En grant aise prens ton séjour;
Tu n'as ne femme, ne enfans,
Tu n'as ne terres, ne champs
Qui ne soient tout mis à cense :
Pour vérité je te recense,
Se Diex vosist, il t'éuist fait
Un laboureur grant et parfait,

Un maçon ou un aultre ouvrier.

. . . . . . . . . . .

Et il t'a donné la science,
De quoi tu poes par conscience
Loer Dieu et servir le monde.

Froissart invoquait les douceurs du repos dont il jouissait, et surtout son désir de renoncer aux vanités de la terre :

J'ai éu moult de vainne gloire;
S'est bien heure de ce temps cloire,
Et de cryer à Dieu merci,
Qui m'a amené jusqu'à ci.

La Philosophie lui répondit dans son noble langage que la gloire est utile quand elle est le mobile des dévouements généreux. Qui la chante, l'inspire :

Pourquoi traveillent li seigneur,
Et despendent foison dou leur
Ens ès lointains pèlerinages,
Et laissent enfans et linages,
Femmes, possessions et terre,
Fors seul que pour loenge acquerre?
Que scevist-on qui fu Gauvains,
Tristans, Percevaus et Yevains,
Guirons, Galehaus, Lanscelos,
Li roix Artus, et li roix Los,
Se ce ne fuissent li registre
Qui euls et leur fés aministre?
Et aussi li aministreur
Qui en ont esté registreur

En sont moult à recommender.

. . . . . . . . . . . .

Pour tant, amis, je te conseil
Et te dis en nom de chastoi :
Ce que nature a mis en toi
Remonstre-le de toutes pars
Et si largement le dépars
Que gré t'en puissent cil savoir
Qui le désirent à avoir.

Froissart comprenait qu'on lui demandait des vers ; mais la Philosophie n'est pas, comme les déesses de l'Olympe, nourrie d'encens et de roses :

Et adonques me renouvelle
Philosophie un hault penser
Et dist : « Il te convient penser
« Au temps passé et à tes œvres ;
« Et voeil que sus cesti tu œvres.
« Il ne t'est mie si lointains,
« Ne tu si frois, ne si estains
« Que mémoire ne t'en reviegne. »

Ceci se passait à Lestines le 30 novembre 1373, et nous adoptons cette date comme indiquant exactement l'époque où il commença ses chroniques. Froissart, comme il le dit ailleurs, avait trente-cinq ans [1].

[1] *Buisson de Jonèce*, pp. 353 et 355. Le livre Ier ne peut être antérieur à cette époque ; non-seulement Froissart y parle (chapitres 96 et 191) du traité de Bretigny et de la dignité de ma-

Qu'on n'oublie pas que c'est dans ce même poëme que Froissart rapporte que Gui de Blois l'*amoneste* et le *semont*, et qu'il est *accointié* de lui tous les jours : nous en conclurons que ce fut à Gui de Bloisqu'il dut les conseils qui l'engagèrent à reprendre sa grande et noble tâche et le patronage qui le soutint.

Ce que ces vers du *Buisson de Jonèce* nous apprennent, Froissart le répétera dans ses chroniques, et en termes si explicites que nous ne comprenons point qu'une opinion contraire ait pu se former et se maintenir. Tantôt il dit : « Le conte Guy de Blois me fit faire la noble histoire ; » tantôt il l'appelle « le gentil conte, le gentil sire, le cher « et honoré maistre, le bon et souverain seigneur qui

réchal accordée en 1362 à Bouciquault, mais il y fait de plus allusion (chapitre 15) à la mort de la reine Philippe. Plus loin, au chapitre 64, après cette phrase de Jean le Bel : « A ung cer- « tain nombre de gens d'armes à haymes, » il ajoute : « En ce « temps parloit-on de heaumes couronnés... Or est cet état tout « devenu autre maintenant que on parle de bassinets, de haches « et de jaques ; » ce qui semble écrit vers l'époque des Grandes Compagnies. La phrase suivante, qui manque à Jean le Bel, s'explique par le séjour de Froissart à Lestines : « Et fust Jeanne « douée de la terre de Binch qui est moult bel héritage et profita- « ble. » (Chapitre 66.) Les dernières lignes du chapitre 201 sont postérieures à 1372, date de la mort de Louis de Navarre. Une phrase du chapitre 196, relative à Urbain V, doit avoir été écrite après 1370. Enfin Froissart remarque dans le premier livre que la faveur dont il jouissait près de Gui de Blois n'a pas influé sur son récit des guerres de Bretagne.

« l'histoire lui fit mettre sus et édifier , qui ces histoires
« lui recommanda à faire, qui mit grand entente à ce
« qu'il voulsist dicter et ordonner celle histoire, qui l'a
« embesogné et ensoigné de la noble et haulte histoire,
« pour lequel celle histoire est emprise, poursuivie et
« augmentée, à la requeste, contemplation et plaisance
« duquel il travailla à celle haulte et noble histoire. »

Sous quels auspices plus favorables Froissart eût-il pu entreprendre cette chronique, qui devait être le livre d'or de la chevalerie? Y avait-il en France une maison plus illustre que celle de ces sires de Châtillon qui versèrent leur sang dans toutes les croisades, et dont la bannière ne manqua jamais de s'avancer au premier rang à côté de l'oriflamme?

A un autre titre, Gui de Blois semblait appelé à présider à la rédaction des chroniques de Froissart. Si Jean de Beaumont, avant sa mort, recommanda Froissart à sa nièce, la bonne reine Philippe, n'était-il pas juste que lorsque celle-ci eut aussi rendu le dernier soupir, l'honneur de cette protection revînt à Gui de Blois, petit-fils de Jean de Beaumont?

Le village de Lestines, qu'habitait Froissart (¹), portait autrefois le nom de Leptines. C'était au milieu des ruines qui rappelaient la décadence de la dynastie de Charlemagne qu'il allait écrire le récit des guerres soulevées

(¹) A Lestines était mort, en 1215, Enguerrand de Bar, autre chanoine qui écrivit des chroniques.

par d'autres dynasties qui se disputaient le même sceptre et la même couronne.

## II. Premiers travaux historiques de Froissart. — Robert de Namur. — Chevauchée de Tournehem. — Henri Froissart.

Nous sommes réduit à des conjectures sur l'ordre que Froissart suivit dans son travail, mais voici celles qui sont le plus vraisemblables. Il aurait écrit d'abord le tableau assez succinct, assez concis des années qui séparent les batailles de Poitiers et de Cocherel (1); puis un jour serait venu où Gui de Blois, l'exhortant à faire remonter ses récits à l'origine même de la guerre de la France et de l'Angleterre, c'est-à-dire bien avant l'époque où avaient commencé ses enquêtes, lui aurait montré le précieux manuscrit de la chronique de Jean le Bel, conservé, comme nous l'avons déjà dit, au château de Beaumont. En effet, Gui de Blois y trouvait retracée à chaque page la gloire de son aïeul Jean de Beaumont, pour qui le chanoine de Liége avait écrit.

Sans doute, lorsque Froissart s'occupait à reproduire et à *accroître* la chronique de Jean le Bel, Gui de Blois se plaisait parfois à compléter ses récits. Ainsi Jean le Bel

(1) « Si ay toujours à mon pouvoir enquis et demandé du fait des guerres justement et des aventures qui en sont avenues, et par espécial depuis la grosse bataille de Poitiers, où le noble roi Jean de France fut pris. » (Livre Ier, prologue.)

rapporte sans réflexions l'excursion tentée en 1339 par Jean de Beaumont dans le Laonnais, mais Froissart ajoute : « Si s'en vint à Guise, et entra en la ville et la « fist toute ardoir et abattre les moulins. Dedans la for- « teresse estoit madame Jeanne sa fille, femme du conte « Louis de Blois, qui fut moult effrayée de l'arsure et du « convenant monseigneur son père, et lui fit prier que « pour Dieu il se voulust déporter et retraire, et qu'il « estoit trop dur conseillé contre lui, quand il ardoit « l'héritage de son fils le conte de Blois. Nonobstant ce, « le sire de Beaumont ne s'en voulut oncques déporter ni « délaisser, si eust faite son entreprise. »

Enfin, lorsque Gui de Blois eut épousé au château de Golzines, dans les derniers jours du mois d'août 1374, Marie de Namur, Froissart rencontra à Beaumont Robert de Namur, oncle de la jeune comtesse de Blois, qui y résida à diverses reprises. Il était arrivé dans sa chronique à cette page voilée de deuil où il raconte la fin si touchante de sa bonne et noble protectrice, Philippe de Hainaut. Peut-être la lut-il à Robert de Namur, qui avait épousé lui-même une sœur de la reine d'Angleterre. Quoi qu'il en soit, des relations s'établissent dès ce moment entre Robert de Namur et Froissart. Quand celui-ci reprend, au chapitre suivant, le récit de la chevauchée de Tournehem, il en sait tous les détails, c'est monseigneur de Namur qui en a été le héros, et c'est le héros lui-même sans doute qui a instruit le chroniqueur de ce qu'il a fait avec son brave ami le sire de Spontin, qui l'avait

armé chevalier sur le saint tombeau de Jérusalem.

C'est également à Robert de Namur qu'il dut ces magnifiques chapitres qui terminent le livre premier par l'épisode du siége de Calais. Froissart désigne assez clairement l'auteur de ce récit dans l'un des chapitres qui le précèdent, quand il raconte que *ce gentil chevalier* assista à tout le siége, *ainsi comme vous orrez en avant recorder;* et s'il dit qu'il était alors plus enclin à être Anglais que Français, on comprend qu'au moment où le récit prend place dans la chronique, il n'en est plus de même. Tout cet épisode appartient évidemment à un chevalier qui a combattu dans l'armée d'Édouard III, mais qui a quitté le parti anglais. Robert de Namur laisse assez entrevoir qu'il trouve Édouard III inexorable jusqu'à la dureté, mais rien ne manque à la générosité, à la clémence de Philippe de Hainaut. N'oublions pas du reste que la reine d'Angleterre était, par sa mère, nièce de Philippe de Valois, et qu'elle intercéda en faveur des fils de Charles de Blois captifs, aussi bien que pour les assiégés de Calais [1].

[1] Une lettre adressée par les assiégés de Calais au roi de France nous a été conservée: elle est digne de Jean de Vienne et d'Eustache de Saint-Pierre: « Sachez, très-redouté seigniour, que « vos gents en Caleys ont mangé leur chevals, chiens et chats, et « somes tous accordés de issir et morir sur nos ennemys à « honour, plustost que dedeins morir par défaute, et Dieu vous « doygne grâce de rendre à vous et à vos heires nostre travayle. » (Knyghton, l. IV; Robert d'Avesbury, p. 157.)

Comme Gui de Blois, Robert de Namur avait, bien jeune encore, porté les armes contre les païens de la Prusse et de la Lithuanie. Il avait, de plus, fait un pèlerinage aux lieux saints et s'était illustré par de nombreux combats : autre source non moins précieuse de récits chevaleresques, puisqu'elle tenait également de la gloire cette consécration qui impose le respect.

Froissart nous apprend qu'il résida plusieurs années à Lestines. Un de ses parents, qui s'appelait Henri Froissart, y acheta une maison en 1379, et nous croyons qu'un jeune homme, nommé maître Thomas dans les comptes du receveur de Binche, était aussi de sa famille. On comprendrait aisément qu'il eût appelé près de lui des neveux dont il dirigeait l'éducation, et qu'il put employer comme scribes et comme copistes.

### III. Anciennes rédactions des chroniques. — Le manuscrit de Valenciennes.— Le manuscrit d'Amiens.

Deux textes qui se rapportent à ces premières rédactions sont parvenus jusqu'à nous. L'un est conservé à Valenciennes, l'autre à Amiens; mais nous pensons que l'un et l'autre proviennent du château de Beaumont.

Le manuscrit de Valenciennes offre un résumé plus exact, plus servile de la chronique de Jean le Bel que les autres manuscrits de Froissart. Si l'on s'attachait à la phrase du prologue où il prend seulement la qualité de prêtre, on pourrait supposer qu'il n'était pas encore curé

de Lestines, mais on y trouve mentionnées la mort du prince de Galles et celle de Jean le Bel, et il est impossible de croire cette rédaction antérieure à 1377. La copie en est d'ailleurs fautive (¹) et ne paraît pas remonter plus haut que la moitié du xvᵉ siècle. Jointe à la chronique de Richard II, écrite par l'un des continuateurs des livres de Baudouin d'Avesnes, elle nous offre également les traces de l'influence littéraire des seigneurs de Beaumont. On y voit en effet à la première page la signature de l'un des descendants d'Antoine de Croy qui reçut de Philippe le Bon le château de Beaumont, et au-dessous ces deux vers :

> Amours me font par nuit penser
> Là où je n'ose par jour aller ;

une autre main a écrit le mot Bruges, allusion à des événements qui appartiennent à la fin du xviᵉ siècle.

(¹) Jean le Bel avait dit : « Philippe, li fils à Charles qui fu « frère germain à beal roy Philippe. » On lit dans le manuscrit de Valenciennes : « Philippe de Valois, frère germain à ce beau « roi Philippe. » Plus tard on a effacé *frère* et écrit *cousin ;* il eût fallu compléter la phrase. Ce manuscrit de Valenciennes n'est pas celui que Henri d'Outreman conservait dans sa bibliothèque et qui était, si on peut ajouter foi à son assertion, *écrit de la main propre de Froissart.* La phrase que M. Buchon attribue à une intercalation de copiste : « Le prince de Galles morut du « vivant son père, » est bien de Froissart. Je la trouve folio 20 du manuscrit d'Amiens.

Quant au manuscrit d'Amiens, il est l'un des plus précieux que nous possédions, et son origine est la même, car il porte les armes de la maison de Croy écartelées de Craon et de Luxembourg. Il a donc été écrit pour le comte de Chimay, mort en 1472, et il est permis de croire qu'il le fit copier sur quelque vieux texte conservé soit à Valenciennes, où il résida à la fin de sa vie comme grand bailli de Hainaut, soit plutôt au château de Beaumont, qu'habitait son frère. La phrase qui le termine en place la composition en 1378. Ne serait-ce pas le texte original du premier livre de Froissart tel qu'il l'offrit à Gui de Blois (1) ?

**IV. Suite des relations de Froissart avec le duc de Brabant. —Nouveaux poëmes.— Malheurs du sire d'Obies.— Voyage à Reims. — Valenciennes sauvée du pillage. — Mort de Wenceslas.**

Que l'on ne croie pas toutefois qu'au milieu de ses relations avec Gui de Blois et de ses vastes travaux his-

(1) Plus tard ce manuscrit devint la propriété d'un abbé du Gard. Peut-être est-ce à un évêque de Térouanne, de la maison de Croy, qu'il faut en attribuer le don qui recevait une importance toute particulière des détails si complets que renfermait cette rédaction sur la bataille de Crécy : c'était à l'abbaye du Gard que Philippe de Valois s'était arrêté après sa défaite, pour délibérer avec ses conseillers sur ce qui restait à faire pour sauver la France.

toriques, Froissart ait oublié ce qu'il devait au duc Wenceslas et à la poésie. Toute étude critique sur sa vie et sur ses ouvrages est fausse, parce qu'elle ne saurait rendre la variété, l'activité de ses occupations et de ses goûts. Tantôt chez les grands, tantôt chez les taverniers de Lestines, un jour à la narration de quelque mêlée où il s'efforcera d'énumérer tous les combattants, le lendemain tout entier à une discussion de métaphysique amoureuse, on le voit tour à tour rédiger quelques centaines de chapitres de chroniques, ou composer ces poëmes de l'*Espinette amoureuse* et du *Joli Buisson de Jonèce,* dont le dernier a plus de cinq mille cinq cents vers [1].

Froissart avait autrefois visité la cité de Cardueil, où il plaçait le séjour du roi Artus qui, selon un document bien authentique, les lois du roi saint Édouard, avait jadis soumis à ses armes la France et toutes les régions comprises entre l'Océan et le Caucase. C'est à ces souvenirs qu'il demanda ses inspirations quand il écrivit pour Wenceslas un autre poëme, le roman de *Méliadus*.

Le duc de Brabant oubliait-il quelque peu la mort de son père pour s'enthousiasmer des traditions héroïques

[1] Nous avons vu ailleurs que le *Buisson de Jonèce* contient une date précieuse (30 novembre 1373). Peut-être est-ce à ce poëme que se rapporte le paiement de douze francs fait le 2 mars 1373 (v. st.), par les receveurs du duc de Brabant, « à messire « Jehan Froissart, cureit de Lestines-ou-Mont, pour certaines be- « soignes qu'il nous a baillées et délivrées. » (Documents cités par M. Pinchart.)

11.

les plus chères aux Anglais et se rapprocher en même temps de l'Angleterre? Les mêmes tendances étaient-elles partagées par le duc Aubert de Bavière? Tout ceci est à peine indiqué par les historiens contemporains, mais il est certain que la réponse adressée aux barons bretons par Charles V, « qu'il valait mieux que le droit du roi s'exécu-« tât partout où les droits particuliers étaient insuffisants, » avait paru une menace dirigée contre tous les seigneurs féodaux. Ils ne désiraient à coup sûr ni le triomphe complet des Anglais, ni l'émancipation complète des communes, mais ils croyaient pouvoir arrêter et modérer cette tendance de la royauté à l'unité, qu'ils qualifiaient d'usurpation, et, pour atteindre ce but, ils cherchaient un appui soit dans les communes, soit même chez les Anglais. Déjà les communes du Brabant et du Hainaut s'agitaient comme celles de Gand et de Bruges; déjà le duc de Bretagne s'était rendu près du comte de Flandre pour lui persuader d'embrasser les intérêts anglais, et messire Guichard d'Angle, comte d'Huntingdon (1), avait été chargé par Richard II, qui venait de succéder à Édouard III, de renouveler avec lui les alliances conclues du temps de Jacques d'Artevelde. On connut le résultat de ces négo-

(1) Guichard d'Angle, dont Froissart loue beaucoup le caractère, avait été chargé, avec Simon de Burleigh, de présider à l'éducation de Richard II. « Le jeune Richard, dit Froissart, « estoit en la garde et doctrine de ce gentil et vaillant chevalier, « monseigneur Guichard d'Angle. » *Chron.* I, 2, 388.

ciations et de ces intrigues, quand le duc de Lancastre, à la tête d'une armée anglaise, aborda en Bretagne et mit le siége devant Saint-Malo ; dans cette expédition figurent, mêlés aux chevaliers anglais, le sénéchal de Hainaut, Jacques de Werchin, et le prévôt de Binche, Gérard d'Obies.

Vers la même époque, un prince de la maison de Luxembourg, Waleran de Saint-Pol, prisonnier depuis plusieurs années en Angleterre, obtint qu'il lui fût permis de payer rançon en épousant une belle princesse dont la mère avait été tour à tour la compagne du comte de Salisbury, de lord Holland et du Prince Noir. Par un traité secret, il avait trahi la cause de Charles V pour rendre hommage à Richard II, et s'était engagé à remettre aux Anglais Bouchain, Guise et tous les autres châteaux qu'il possédait en France. A ces conditions, on devait ne pas être trop exigeant pour sa rançon, et, avant qu'elle fût payée, il se rendit près de ses cousins, le duc de Brabant, le duc Aubert de Bavière et le comte de Flandre, « qui le « reçurent liement. »

Charles V déjoua tous ces complots en faisant occuper par ses hommes d'armes les domaines du comte de Saint-Pol. Louis de Male se soumit ; le duc de Brabant fit grand accueil au sire de Ghistelles, qui avait soutenu en Flandre les intérêts de la France, et le duc Aubert de Bavière, « qui avoit esté grandement tenté d'accepter les dons et « les profits que les Anglais lui faisoient offrir par le sire « de Gommignies, » crut ne pouvoir mieux montrer son

zèle qu'en faisant enfermer au château de Mons Jacques de Werchin et Gérard d'Obies ([1]). Froissart avait vu sans doute, soit en Flandre, soit en Hainaut, le sire d'Angle, l'un des *gentils* chevaliers de sa chronique. Il avait pu remettre aussi au prévôt de Binche quelques lettres pour le duc de Lancastre, dont il était connu depuis longtemps. Eut-il quelque part aux persécutions auxquelles son ami fut en butte? Nous ne le croyons pas. On respecta l'indépendance littéraire du chroniqueur mieux que les donjons du comte de Saint-Pol, et il donna une nouvelle preuve de son impartialité dans le récit des dernières années de Charles V.

Tout fut oublié avec le nouveau règne. Waleran de Saint-Pol rentra dans ses châteaux, et le duc de Brabant assista, à Reims, aux fêtes du sacre de Charles VI; Froissart l'y accompagna. Il vit les pairs *faire leur besogne*. Au moment où l'archevêque pose la couronne, « tuit li per, « porte l'ancien cérémonial conservé aux archives de la « chambre des comptes, y doivent mettre les mains et la « soutenir. » Il vit aussi le prélat retirer avec une aiguille d'or un peu de l'huile de la sainte ampoule, car le roi de France, lit-on dans le même registre, « resplendist devant « tous les autres rois du monde de ce glorieux privilége « qu'il soit enoint de l'huille envoyée des cieux, » — « or « regardez, s'écrie Froissart, si c'est noble et digne chose! »

Le peuple criait Noël! parce qu'il croyait que les ga-

([1]) *Chron.* I, 2, 271, 395; II, 32, 46.

belles allaient être supprimées, selon le dernier vœu de Charles V, et la noblesse, qui s'applaudissait de voir le sceptre en des mains moins fortes et moins sévères, se pressait avec le même enthousiasme dans les cours du palais, où le banquet royal était servi par les plus illustres barons montés sur de hauts destriers couverts de drap d'or ([1]).

Lorsque Wenceslas, si empressé à se rendre à l'invitation du roi de France, prodigua, deux ans plus tard, les honneurs et les fêtes à sa nièce Anne de Bohême, qui allait épouser le roi Richard d'Angleterre, Froissart assista sans doute aussi à ces réjouissances qui se succédèrent pendant un mois entier, et il put y lire un poëme récemment offert à Wenceslas, dont nous ignorons le titre ([2]).

Ceci se passait au moment où Philippe d'Artevelde se plaçait à la tête des communes flamandes, espérant, comme Froissart le fait dire à l'un de ses amis, ressusciter son père; mais, avant qu'une année se fût écoulée, il entraîna par sa défaite toutes les communes de l'Europe dans un désastre commun.

En 1382, après la bataille de Roosebeke, les Bretons,

([1]) *Chron.* II, 74.

([2]) « A messire Jean Froissart, curet de Lestines-ou-Mont, pour « un livre qu'il fist pour monseigneur, payet à lui pour son salaire, « au command monseigneur, par ses lettres données le XXVe jour « de jullé, l'an IIIIxx et II » (Comptes de la prévôté de Binche cités par M. Pinchart.)

mécontents de ne pas avoir rassemblé assez de butin en Flandre, formèrent le projet d'aller piller la ville de Valenciennes. Le duc Aubert de Bavière ne pouvait rien pour l'empêcher. On lui reprochait déjà d'avoir été trop favorable aux communes de Flandre. Ce fut Gui de Blois, alors chef de l'arrière-garde de l'armée de Charles VI, qui s'interposa et sauva Valenciennes de ce grand péril. Froissart, né à Valenciennes, s'adressa-t-il, en cette circonstance, à son cher seigneur et maître? Du moins, quand il raconte ce que l'on dut à la médiation de Gui de Blois, on sent qu'il parle de sa patrie : « Le conte de « Blois acquit grand'grâce et l'amour tout pleinement de « ceux de Valenciennes. Il s'y logea un jour et une nuit, « et on le reçut moult grandement et liement, car il avait « conquis entièrement l'amour des bonnes gens de la « ville. »

A cette époque, Froissart achevait le premier livre de ses chroniques, et, en même temps, il composait pour le duc de Brabant un nouveau poëme, celui de *Méliador, le Chevalier au Soleil d'Or*.

Cependant le duc Wenceslas, profitant du repos qui venait de succéder à de violentes émeutes et à une longue agitation, s'était rendu dans ses domaines héréditaires du Luxembourg, quand il se vit atteint de l'horrible contagion à laquelle avait succombé, dit-on, peu d'années auparavant, le prince de Galles [1]. Par son ordre, on laissa

[1] Lorsque Henri V réclama, en 1412, la main d'une princesse de France, le duc de Bourgogne remontra que son père, le roi

pénétrer jusqu'à lui les nobles, les bourgeois et le peuple, et, leur montrant son corps rongé par la lèpre, il leur dit : « Que ce spectacle vous apprenne à être humbles, « puisque Dieu a permis que mon corps, issu des empe-« reurs et des rois, naguère si beau et si robuste, soit « ainsi frappé pour réprimer mon orgueil ! » Tel est le récit d'une ancienne chronique, reproduit au xv$^{e}$ siècle par Corneille Zantfliet, religieux de Saint-Jacques de Liége. On regrette de ne pas le trouver dans Froissart; mais il peint vivement la douleur qu'il éprouva de la mort « du gentil duc, qui fut en son temps noble, « joli, frisque, sage, armeret, amoureux, large, « doux, courtois et aimable; » et il ajoute : « Au temps « que j'ai travellé par le monde, j'ai vu deux cens « hauts princes, mais je n'en vis oncques un plus humble, « plus débonnaire, ni plus traitable, et grand'chose eust « esté de lui s'il eust plus longuement vécu. »

Henri IV, était mort de la lèpre qu'il tenait de sa mère, Blanche de Lancastre, l'une des protectrices de Froissart (Archives de Lille). Tout ceci fut oublié lors du traité de Troyes.

## CHAPITRE VII.

### FROISSART CHAPELAIN DE GUI DE BLOIS.

I. Gui de Blois à Beaumont. — Froissart devient son chapelain. — Fêtes de Cambray et de Bourges. — Froissart au camp de l'Écluse.

Au moment où le duc Wenceslas entreprenait ce voyage du Luxembourg où s'acheva sa vie, Gui de Blois, affaibli par d'autres maladies, s'était vu réduit à s'éloigner de l'armée de Charles VI, qui se préparait à forcer les Anglais à lever le siége d'Ypres. On l'avait porté en litière de Landrecies à Beaumont, « car cet air, dit « Froissart, lui fut plus agréable que celui de Landrecies.» Il y retrouva aussi, si nous ne nous trompons, ces brillants récits qui allaient si bien à la convalescence d'un noble prince, et c'est vers cette époque, croyons-nous, que Froissart, ayant appris la mort du duc de Brabant, quitta la cure de Lestines pour devenir chapelain de Gui

de Blois, qui lui donna en même temps un canonicat à Chimay [1].

Cependant quelques semaines de repos avaient relevé un peu les forces de Gui de Blois, et il résolut de rejoindre l'armée du roi de France. « Le conte Guy de Blois, « quoique il ne fust pas bien haitié, mais tout pesant « pour la forte et longue maladie que il avoit éue, imagina en lui-même, nous raconte notre chroniqueur, « que ce ne lui seroit pas honorable chose de séjourner « quand tant de hauts princes se trouvoient sur les « champs. Plusieurs gens de son conseil lui tournoient « ce voyage à grand outrage; et les autres qui en oyoient « parler lui tournoient à grande vaillance. » Froissart était de ces derniers : « Si valoit trop mieux, dit-il, que « il se mist à chemin et en la volonté de Dieu, que ce « que on supposast que il demeurast arrière par « feintise. »

Gui de Blois, ne pouvant chevaucher, se fit porter en litière. Les sires de Sanzelles, de Donstienne, de la Giselle l'accompagnaient; mais n'avait-il pas aussi avec lui son chapelain, dont, malade ou convalescent, il pouvait avoir grand besoin? Nous le croyons volontiers en reli-

[1] Gui de Blois disposait de ce canonicat comme seigneur de Chimay. « Les seigneurs de Chimay possèdent, porte un document de 1473, le collation et donnoison des chanesies de « l'église Sainte-Monegonde de Chimay. » Ce chapitre comptait douze chanoines.

sant les détails si précis que Froissart nous donne sur les siéges de Bergues et de Bourbourg, surtout quand nous l'entendons s'écrier : «C'estoit grand beauté à voir reluire « contre le soleil ces bannières, ces pennons, ces bassi- « nets, et si grand foison de gens d'armes que vue d'yeux « ne les pouvoit comprendre. »

Si le bénéfice de Lestines avait réduit Froissart à une résidence qui ne fut ni silencieuse, ni oisive, sa chapellenie et son canonicat lui assuraient plus de liberté. Gui de Blois voyageait-il, il l'accompagnait comme chapelain. et lors même que son bon seigneur et maître se reposait, le chanoine obtenait aisément la permission d'attacher à son aumusse son escarcelle de chroniqueur errant. Nous le trouverons de nouveau chevauchant sur les grands chemins et accueilli avec honneur à la cour des princes comme dans les châteaux des barons.

Combien le XIVe siècle ne comptait-il pas de chapelains et de chanoines plus complétement absorbés par les affaires du siècle, témoin le chanoine de Robersart et le chapelain du sire de Douglas. Le chanoine de Robersart, « chevalier appert durement et vaillant homme, tenoit une « épée à deux mains dont il donnoit les horions si grands « que nul ne les osoit attendre ; » il allait chercher aventure au delà des Pyrénées, et engageait ses compagnons d'armes à ne pas perdre de temps, car il voulait conquérir, disait-il, toutes les villes et tous les châteaux de l'Espagne et de la Galice. Le chapelain Guillaume de Berwick, « qui n'estoit pas comme prestre, mais comme vaillant

« homme d'armes, » suivait le comte de Douglas au plus fort de la besogne, et « faisoit reculer les Anglois pour « les coups d'une hache qu'il lançoit légèrement sur eux.» Et Froissart lui-même ne nomme-t-il pas, à côté du chanoine de Robersart et du chapelain écossais, l'archiprêtre de Cervole, le moine de Bascle et l'ermite de Chaumont?

Froissart qui, dans le *Buisson de Jonèce,* loue beaucoup le duc Aubert de Bavière, assista au double mariage de sa fille et de son fils avec un fils et une fille du duc de Bourgogne.

On trouve dans ses œuvres poétiques une ballade dans laquelle on a voulu voir l'expression d'un amour deux fois coupable adressée à une dame nommée Marguerite. N'était-il pas lié depuis plusieurs années par les devoirs du sacerdoce? N'avait-il pas juré autrefois qu'après avoir été trahi par celle qu'il aimait, il ne connaîtrait jamais d'autre amour? Il sera bien facile de justifier Froissart. D'abord, il ne peut pas être question de lui dans les vers où il dit :

> Si voi...
> Deus cuers navrés d'une plaisant sajeie,
> A qui le dieu d'amours soit en aye.

Lorsqu'on lit ailleurs que la cour de la fleur de lys est « moult embellie » par la marguerite, et lorsque le poëte ajoute :

> Le douc temps ore se renouvelle,

on reconnaît aussitôt une allusion au mariage de Margue-

rite de Bourgogne, célébré à Cambray au mois d'avril 1385.

Une seconde ballade confirme le sens qu'il faut attacher à la première :

A Cambray se sont espousé
Frère et soer, soer et frère, né
De Bourgogne et Haynau aussy,
Dont nous sommes tout resjoy.

« Vous pouvez et devez bien croire, dit Froissart dans
« sa chronique, que où le roi de France estoit et tant de
« haults et nobles princes et de hautes et nobles dames,
« que il y avoit grand foison de chevalerie. »

On n'avait pas vu depuis cinq cents ans de fêtes si splendides à Cambray. Le jeune roi de France y était entré « à grand'foison de trompes et de ménestrels. » Les barons le servirent à cheval au banquet, et les dames qui chassèrent les chanoines des siéges qu'ils occupaient dans le chœur étaient si élégantes et si belles, que l'abbé de Saint-Aubert de Cambray écrit lui-même, dans une naïve relation qu'il nous a laissée, qu'il n'osait les regarder « par bienséanche religieuse. » Enfin il y eut une joute, et la duchesse de Bourgogne détacha de son sein un fermail d'or à pierres précieuses qu'elle offrit au vainqueur : or c'était un chevalier du Hainaut, le jeune seigneur du village de Donstienne, près de Beaumont, dont le nom, entouré de doux souvenirs pour Froissart, revient sans cesse dans ses chroniques.

Le jeune prince qui, à l'occasion de son mariage avec la fille du duc Aubert, recevait de son père le comté de Nevers, avait près de quatorze ans. Son esprit froid et sombre était, dit un chroniqueur, « moult simple. » Froissart se contente de dire « qu'il estoit assez sage, » mais il le trouve « courtois, traitable, humble et débonnaire. » Cette *débonnaireté* était le manteau sous lequel Jean sans Peur devait cacher ses crimes. On peut dire seulement à sa louange qu'il montra, en protégeant Christine de Pisan, quelques goûts littéraires [1]. Il les partageait avec son complice Raoul d'Auquetonville, qui donna une belle Bible au duc de Berry.

Notre chroniqueur put présenter au duc de Bourgogne un de ses parents, nommé Thomas Froissart. Il devint le médecin du jeune comte de Nevers [2] et le guérit peut-être d'infirmités précoces. Jean Froissart eût-il aussi bien réussi à réveiller, par ses enseignements et ses récits, les sentiments de la loyauté chevaleresque chez le fils de Philippe le Hardi ? Nous ne le croyons pas.

Lorsque, peu après, Froissart accompagna son seigneur et maître dans ce château de Blois orné avec tant de soin par les princes de sa maison, le génie prophétique

[1] Un de ces dons était fait à Christine de Pisan « pour com- « passion et en aumosne, pour employer au mariage d'une « sienne povre niepce. »

[2] Il est cité dans un compte de Josset de Halle, de 1394. (*Mémoires pour servir à l'histoire de Bourgogne*, p. 52.)

d l'histoire lui révéla-t-il qu'à la suite d'un odieux attentat du jeune prince qu'il venait de quitter à Cambray, une noble et belle princesse se retirerait dans ce même château pour y chanter sur sa harpe les douleurs et les regrets de son veuvage, jusqu'à ce qu'elle expirât « de cour-« roux et de deuil, » dit Juvénal des Ursins?

Le château de Blois « estoit bel, grand, fort et plantu-« reux, et un des plus beaux du royaume de France. » On n'y entendait encore à cette époque que le bruit des danses et des divertissements. Pendant le carême qui précéda les fêtes de Pâques 1386, la duchesse de Berry y vint et y fut reçue « bien grandement et puissamment, car le « conte Guy le savoit bien faire. » Il s'agissait de conclure le mariage de Louis de Dunois, fils unique de Gui de Blois, avec Marie de Berry. Le contrat fut passé le 29 mars, et l'évêque de Poitiers présida à la cérémonie des fiançailles ; mais la bénédiction nuptiale ne fut donnée que cinq mois plus tard, par le cardinal de Thuret, dans l'église de Saint-Étienne de Bourges. « A ces noces, dit « Froissart, eut en la cité de Bourges grandes festes et « grands esbattemens et grands joutes de chevaliers et « escuyers; et durèrent les festes plus de huit jours (1). »

Froissart écrivit à Bourges une pastourelle en l'honneur de ce mariage :

Je m'en irai de coer joli
A Bourges véoir, car c'est drois,

(1) *Chron.* III, 102. Froissart dit ailleurs qu'il vit plusieurs fois le duc de Berry et le comte de Blois ensemble. *Chron.* III, 94.

La pastourelle de Berri
Avec le pastourel de Blois.
. . . . . . . . . . . .
Et seront les noces estrettes
De lyons et de flours de lys.
Li mariés a nom Loys :
Il est de Haynau d'un costé
Et de Flandres pour vérité,
Et est fils au bon conte Gui
De Blois.

Peut-être Froissart remit-il alors à Guillaume de Boisratier, doyen de Bourges et depuis archevêque de cette ville, un manuscrit du premier livre de ses chroniques, qui par son ancienneté est resté jusqu'à ce jour l'un des plus précieux de la Bibliothèque impériale de Paris, si riche en manuscrits de Froissart.

Froissart quitta Bourges avec le duc de Berry, mais il ne tarda point à se séparer de lui. Le duc de Berry multipliait pendant son voyage ces lenteurs préméditées qui sauvèrent l'Angleterre d'une invasion. Froissart, au contraire, comptait toujours par dix grandes lieues ses journées de chevauchée, et nous croyons qu'entre les fêtes de Bourges et les armements de l'Écluse il eut le temps de s'arrêter à Valenciennes, où se trouvaient réunis le duc de Bourgogne, le duc Aubert de Bavière et le comte de Blois, qui partagea galamment son hôtel avec la dame de Moriaumez, la dame de Gommignies et d'autres nobles dames. Les chevaliers y étaient aussi en grand nombre, « et vous dis, remarque Froissart, que il sembloit bien

« qui les oyoit parler, que Angleterre estoit prise, con-
« questée et perdue. »

Notre chroniqueur s'était mêlé aux hommes d'armes qui se dirigeaient vers la Flandre, pour admirer leurs vastes préparatifs, mais les forêts de lances ne lui cachaient pas le sol couvert de cendres et de ruines, pas plus que les bruyants propos des princes et des barons n'empêchaient de retentir à ses oreilles les imprécations que faisaient entendre de loin en loin les laboureurs qui se réfugiaient dans les bois. Arrivé en Flandre, il trouva que tout ce que l'on rapportait de l'expédition française était bien au-dessous de la vérité. Tout était gigantesque dans l'armement que Charles VI voulait conduire de l'Écluse à Orwell, parce que c'était à Orwell que s'était embarqué Édouard III avant la bataille de l'Écluse. « Oncques puis
« que Dieu créa le monde, dit-il, on ne vit tant de nefs
« ni de gros vaisseaux ensemble. » Aussi Froissart ne pouvait-il se lasser d'admirer ce spectacle. « Sachez,
« dit-il, que l'oubliance du voir et la plaisance du consi-
« dérer estoit si grande, que qui eust eu les fièvres, il
« eust perdu la maladie pour aller de l'un à l'autre. »
Les barons avaient pris plaisir à rivaliser de luxe : ici l'on voyait flotter des bannières de cendal sur des mâts recouverts de feuilles d'or. Plus loin on admirait des voiles chargées de devises et des tentes brodées de perles. Treize cents navires étaient déjà réunis, et l'on attendait tous les jours la flotte de Bretagne, qui portait une ville de bois de sept lieues de tour.

Les vents contraires et les tempêtes de l'hiver enchaînèrent dans le port cette grande expédition, qui devait renouveler, à trois siècles de distance, l'invasion de Guillaume le Conquérant. Les tergiversations du duc de Berry avaient porté leur fruit : « Je qui ai dicté celle « histoire, dit Froissart, fus à l'Escluse pour les sei« gneurs et leurs estas voir, et si entendis par juste in« formation et bien en vis l'apparant que le duc de Berry « desrompit tout ce voyage. »

**II. Voyage en Flandre. — Ancienne prospérité de ce pays. — Séjour à Gand. — Mort d'Ackerman. — Chronique de Flandre.**

Froissart avait rencontré à l'Écluse un grand nombre de chevaliers qui avaient combattu à Roosebeke et assiégié Damme. Il voulut interroger aussi les bourgeois des communes de Flandre, afin de compléter son récit en recourant à des témoignages différents.

La Flandre, unie au Hainaut par des liens si étroits, avait des chevaliers non moins intrépides, car Froissart, énumérant les pays où se trouve la fleur d'armes, place la Flandre aussi haut que le Hainaut, c'est-à-dire au premier rang [1]; ses bourgeois, s'ils surpassaient les chevaliers par leurs richesses, les égalaient aussi en fierté, et on en avait vu un mémorable exemple lors de la paix de

[1] *Chron.* I, 2, 383.

Tournay, quand, en saluant le duc de Bourgogne, ils refusèrent de ployer le genou. La même fierté se retrouvait vers les bords de la mer parmi les laboureurs issus des anciennes colonies saxonnes, qui fortifiaient leurs fermes comme des châteaux, possédaient des fiefs, scellaient de leurs sceaux aussi bien que s'ils eussent été nobles, et déclaraient qu'ils préféraient la mort aux tailles et à la servitude : tels étaient aussi ces *francs Frisons* dont Froissart racontera plus tard les luttes héroïques.

Les brillantes images de la prospérité de la Flandre étaient présentes à tous les esprits quand Froissart visita ses villes et ses campagnes. « En ce temps, dit-il, estoient « li contes et le pays en leurs fleurs, et ne doubtoient « ne admiroient puissance de nul seigneur terrien, car ils « estoient si garnis et si remplis d'or, d'argent, de ri- « chesses et de tous biens que merveille seroit à recor- « der. Et tenoient les riches hommes si grans estas qu'il « sembloit proprement que les richesses leur abondassent « du ciel et que ils les trouvassent sans soin et sans « peine [1]. » Les chroniques flamandes confirment ce tableau en montrant les hommes et les femmes des bourgeoisies effaçant par leur magnificence les plus puissants seigneurs, les plus illustres dames de France. On ne

(1) *Chronique de Flandre*, 2. Au xve siècle, Thomas Basin décrit ainsi la Flandre : « Est gens valde industria et omnis hu- « manitatis cultu ornatissima, quemadmodum insignissima « oppida atque ædificia, quibus terra illa oppleta est, lucu- « lentissime manifestant. » (Édition de M. Quicherat, I, p. 129.)

voyait que souliers à poulaines d'argent, ceintures émaillées, manteaux de fourrures précieuses, voiles de soie, de cendal ou de samyt, robes d'écarlate toutes brodées de perles et d'émeraudes. C'était, disait-on communément, le plus riche pays qui fût au monde.

Un deuil profond avait succédé à cette opulence et à cette admirable prospérité. La désolation régnait dans les campagnes où chaque toit cachait jadis un métier de tisserand, où chaque prairie se couvrait naguère de ces belles vaches que les geôliers de Philippe le Bel se faisaient envoyer quand ils se laissaient apitoyer, ou de ces chevaux au large poitrail que l'Arioste donne à ses paladins. Les villes étaient également appauvries par les guerres : les habitants de Gand, qui en avaient porté presque tout le poids, avaient été décimés à Roosebeke; ceux de Bruges avaient pu à peine, au prix des plus grands sacrifices, désarmer l'avidité et la colère des vainqueurs. Les faubourgs d'Ypres, naguère plus considérables que la ville elle-même, n'existaient plus. A Courtray les enfants, chassés de leurs demeures dévorées par la flamme, avaient été emmenés « par manière de servage » et l'incendie n'avait pas respecté davantage ces vastes entrepôts de Damme où les hanses du Nord venaient demander aux marchands de Gênes et de Pise les produits variés des climats du Midi. « Marchandises, s'écrie tristement « Froissart, estoient toutes refroidies et perdues. Toutes « les bandes de la mer, de soleil levant jusqu'à soleil « esconsant, et tout le Septentrion s'en sentoient, car voir

« est que de dix-sept royaumes chrétiens, les avoirs et « marchandises ont leur délivrance à Dam ou à Bruges. »

La paix était à peine rétablie ; les calamités publiques n'étaient pas cicatrisées, mais dans la belliqueuse ardeur avec laquelle les grandes communes de Flandre revendiquaient leurs priviléges et leurs franchises, on pouvait lire le présage de nouvelles guerres et de nouvelles discordes

Froissart avait vu à Bruges les métiers courir aux armes et menacer d'autres *matines* brugeoises, non moins sanglantes que celles de 1302, cette noblesse française qui se croyait assez puissante pour conquérir l'Angleterre ; il avait pu aider le duc de Berry, assailli par le peuple, à remonter sur son cheval, tandis que le sire de Ghistelles s'efforçait de calmer par de douces paroles les ouvriers qu'il connaissait tous par leur nom. « S'ils « fussent venus au grand marché pour faire l'assemblée « entre eulx, il ne fust échappé ni baron, ni chevalier, « ni escuyer de France, que tous n'eussent esté morts « sans merci. »

Mais, d'après le propre témoignage de Froissart, ce fut à Gand (1) qu'il fit le plus long séjour l'année suivante,

(1) « Or me peut-on demander comment ceux de Gand fai- « soient leur guerre, et je leur en respondrai volontiers selon « ce que depuis je leur en ai ouï parler. » Froissart nous apprend, dans le *Dit du Florin*, qu'il parlait thiois, c'est-à-dire flamand, et non allemand, comme le disent quelques érudits.— Il suffit de lire les inventaires de l'ancienne librairie de Bourgogne pour s'assurer que le thiois est le flamand.

afin d'apprendre de ceux qui avaient pris la plus grande part à la guerre tout ce qui se rapportait à leur vaillante résistance. « Vous savez, dit-il, si en Flandres vous avez « esté, que la ville de Gand, c'est la souveraine ville de « Flandres, de puissance, de conseil, de seigneurie, de « habitations, de situation et de toutes choses apparte- « nans à une bonne ville et noble, que on pourroit devi- « ser, ni recorder, et que trois grosses rivières portant « navires pour aller par tout le monde les servent. La « plus grosse est la rivière d'Escault, et puis la rivière de « la Lys, et la menre la Lieve : se porte-elle navie et leur « fait grant prouffit, car elle leur vient de l'Escluse et du « Dam, dont moult de biens venant par mer leur arri- « vent. Par la rivière de l'Escault leur viennent le grain « de Haynnau et le vin de Franche ; par la rivière de la « Lys, grant foison de grains du bon pays d'Artois et des « marches environ. Ainsi est Gand assise et située en la « croix du ciel. »

Au milieu des récits qui lui montraient les communes unissant, pendant les guerres les plus sanglantes, le dévouement qui protége la patrie et les arts utiles qui la rendent florissante, un douloureux spectacle le frappa : c'était celui des divisions auxquelles les communes, triomphantes ou affaiblies, ne savaient pas se dérober après la guerre. Si en certains pays, à Milan par exemple, le caprice d'un seul homme disposait de la vie ou de la liberté de ses sujets, de vagues rumeurs, dont on ne pouvait indiquer la source ni contrôler la valeur, suffi-

saient pour rendre la tyrannie exercée par une multitude égarée, aussi injuste, aussi cruelle que celle de Bernabo Visconti. Heureuses les villes de Flandre si, dociles à l'avis des chevaliers les plus généreux et des bourgeois les plus prudents, elles eussent su se garder à la fois des usurpations du dehors et de l'anarchie intérieure, et apporter dans l'exercice de leurs franchises autant de sagesse qu'elles montraient de courage pour les défendre. « Ceulx du pays de Flandre se sont d'eulx-« mêmes destruits, » disait le duc de Lancastre, faisant allusion à leurs dissensions pendant la paix.

Quarante-deux ans s'étaient écoulés depuis que Jacques d'Artevelde avait péri, égorgé par une faction qui, soudoyée elle-même par l'or étranger, l'accusait d'en avoir reçu, comme s'il suffisait de crier : trahison ! pour que tout fût permis au nom de la liberté, et Froissart avait pu voir une lampe expiatoire brûler encore dans le cloître de Notre-Dame de la Biloke, lorsqu'à peu près à pareil jour où l'attentat du Calanderberg s'était accompli, le dernier successeur d'Artevelde, François Ackerman, « ce « vaillant homme, ce sage guerroyeur, » qui avait résisté à Damme, avec quinze cents combattants, pendant vingt jours, au roi de France entouré de cent mille hommes, fut assassiné au milieu de la fête qui terminait la kermesse de Saint-Pierre, sans que personne s'avançât pour le secourir, sans que la ville de Gand, qu'il avait si bien servie, en fût émue. « Or regardez le loyer que on a « de servir commun. »

Ces mots terminent, en le résumant, un travail particulier de Froissart sur les troubles de Flandre depuis 1378 jusqu'en 1387. La narration où il les décrit comprend plus de trois cents chapitres, et fut fondue plus tard dans le second livre de la rédaction générale (1). Offrant, comme le dit Froissart, le tableau des merveilleuses incidences qui se succédèrent par l'orgueil des Gantois et le pauvre conseil du comte, elle devait intéresser vivement Gui de Blois, qui avait combattu à Roosebeke. Aussi l'on comprend aisément qu'en touchant le seuil du château de Beaumont, elle ait trouvé place dans l'une des continuations des chroniques de Baudouin d'Avesnes qui y étaient conservées (2).

Lorsque Froissart, après avoir réuni tant de nouvelles enquêtes, songea à les rédiger, il sentit le besoin de se créer une retraite où il pût, pendant de courts loisirs, mettre en œuvre le fruit de ses nombreux voyages. Quelle autre retraite pouvait-il se choisir que sa patrie? Ce fut à Valenciennes que fut écrit le récit des troubles de Flandre, et il en fut sans doute de même du second livre des chroniques. Ces travaux occupèrent une année, mais nous ne croyons pas qu'ils suffirent pour la remplir.

Les poésies de Froissart couronnées aux puys de Va-

(1) La rédaction de tout le second livre est postérieure à 1388, puisqu'on y parle, au chapitre 48, de l'évêque de Cambray Jean T' Serclaes comme s'il ne vivait plus.

(2) Manuscrit 11,139 de la Bibliothèque de Bourgogne, folio 134.

lenciennes et de Tournay, que nous a conservées un manuscrit de Paris, ne sont-elles pas aussi de cette époque? N'est-ce pas à Froissart que sont adressés les vers suivants d'Eustache Deschamps?

AU ROY DU PUITS D'AMOUR.

Hé! gentils rois, dus de Poligieras,
Ne vous veuillez de France ainsi partir,
Métrifians mieulx que Pytagoras,
Réthoriques qui tant povez sentir :
Puis que la mort fit Machault départir,
Et que Vitry paia de mort la debte,
Ne fut véu tel com vous, sans mentir,
Si grant faiseur, ne si noble poëte.

A tous propos faites vers comme Primas.
Chacun vous veult en ce royaume oïr :
Dis amoureus faites et de soulas.
. . . . . . . . . . . . .
Chose n'a nom qui par vous ne soit faite,
L'on ne pourroit trouver ne quérir
Si grant faiseur, ne si noble poëte.

En Languedoc ne vous embatez pas;
Veuillez deçà vos escoles tenir :
Si vous partez, vous y mourrez, hélas!
Du puits d'amour vous veuille souvenir.

Froissart nous explique les motifs qui l'engagèrent, son travail terminé, à s'éloigner de Valenciennes :

« Je considéray en moi-même que nulle espé-
« rance n'estoit que aucuns faits d'armes se fissent ès
« parties de Picardie et de Flandres, puisque paix y
« estoit, et point ne voulois estre oiseulx, et entrementes
« que j'avois, Dieu merci, sens, mémoire et bonne sou-
« venance de toutes les choses passées, engin clair et
« aigu pour concevoir tous les faits dont je pourrois estre
« informé, touchant à ma principale matière, âge, corps
« et membres pour souffrir paine, me avisai que je ne
« voulois mie séjourner de non poursuivre ma matière. »

Le voyage qu'il se proposait d'entreprendre devait, comme le disait Eustache Deschamps, le conduire vers le Languedoc, c'est-à-dire qu'il voulait traverser la France dans toute son étendue du nord au midi. Les routes étaient mauvaises, mais on voyageait à cheval et assez rapidement, puisqu'on ne comptait que vingt-deux journées de l'Écluse à Saint-Jean-du-Pied-des-Ports.

Un ancien auteur, peu postérieur à Froissart (1), compare la France du XIVe siècle à un losange, resserré au nord par la mer et certains fiefs presque indépendants de l'empire d'Allemagne, au sud, d'un côté, par d'autres fiefs non moins douteux du même empire, situés au bords du Rhône, de l'autre, par les territoires qu'occupaient les Anglais dans la Guyenne. La Loire coupait assez exactement ce losange en deux parties égales. Au sud se trouvaient les pays de vignobles, les plus vastes forêts, les

(1) Il est cité par le P. Labbe, *Mélanges*, p. 696.

plus hautes montagnes, les rivières les plus poissonneuses et celles où l'on recueillait des paillettes d'or mêlées aux neiges des Pyrénées que fondaient les premières chaleurs du printemps. Les mœurs étaient généralement portées aux jeux et aux divertissements, mais elles étaient simples et douces. Vers le nord, dès qu'on avait quitté la Flandre, où les bourgeois, enrichis par la fabrication des draps et leur commerce avec les nations étrangères, vivaient dans l'opulence et mêlaient à beaucoup de vertus une fierté presque intraitable, on rencontrait des pays où le peuple, mieux vêtu, mieux nourri que dans le midi, buvait la cervoise et cultivait le blé, tandis que les seigneurs étaient plus puissants et plus intrépides que partout ailleurs. Ce qui contribuait à assurer au nord de la France une prééminence durable, c'était l'importance et la richesse de la capitale du royaume, toujours plus favorable aux communes du nord qu'aux captals du midi, aux Bourguignons qu'aux Armagnacs.

Cependant, avant de se présenter chez des princes et des barons qu'il ne connaissait point, il fallait à Froissart quelques bonnes lettres de recommandation, et il se dirigea d'abord vers les rives de la Loire pour les demander à son seigneur et maître. Mais jamais Froissart ne voyagea sans *s'accointer* heureusement de quelque chevalier.

En chevauchant sur la route de Valenciennes à Blois, il rencontra deux chevaliers du parti anglais, dont l'un était né dans le Hainaut, Jean d'Aubrecicourt et Thomas

de Queensberry, qui revenaient d'Espagne et qui lui apprirent les malheurs de l'armée anglaise. Jean d'Aubrecicourt avait vu à Orthez le comte de Foix, qui lui avait donné un roncin et deux cents florins. Ce qu'il racontait de la somptueuse hospitalité de la cour de Foix accrut le désir que nourrissait Froissart d'y être admis comme chroniqueur et comme poëte.

Froissart se trouve encore avec Gui de Blois au mois de juillet 1388, quand le duc de Berry fait demander la main de la fille du duc de Lancastre ([1]). Il habite le château de Blois, où son bon seigneur se plaît à s'entourer de chevaliers et de clercs du Hainaut ([2]), il le suit soit à Château-Renand, où vint le voir Guillaume de Hainaut, soit aux Montils, séjour que rendirent depuis célèbre la vieillesse de Louis XI et la jeunesse de Charles VIII; mais les secrétaires de Gui de Blois sont trop occupés, les lettres de recommandation ne sont pas prêtes, et voilà que Froissart, *pour ne pas séjourner* plus longtemps, se remet à chevaucher sur les bords de la Loire ([3]). Il va

([1]) « Pour ces jours, j'estois en la conté de Blois. » (*Chron.* III, 407.)

([2]) Alard de Donstienne fut gouverneur de Blois, Guillaume de Crèvecœur, archidiacre de Brabant, inspecteur des domaines de Gui de Blois aux bords de la Loire Son frère, Jean de Châtillon, confiait à un chanoine de Thuin nommé Jean de Chimay, qui était maître ès-arts, « la gouvernance et norreçon de ses fils »

([3]) Ceci se passait au mois d'août 1388. un an après la mort de l'évêque de Beauvais, qui arriva le 17 août 1387.

jusqu'à Angers, peut-être au delà d'Angers, revient et rencontre un chevalier nommé Guillaume d'Ancenis. C'était un cousin du sire d'Ancenis que Froissart avait vu à l'Écluse, et il allait visiter une de ses parentes, la dame de Maillé, qui venait de perdre son mari et le pleurait beaucoup, bien qu'il fût un peu vif, témoin les lettres de rémission qu'il sollicita en 1371 pour avoir tranché la main à un homme.

Froissart avait passé la nuit à Beaufort-en-Vallée, où était né le dernier pape français, Grégoire XI, qui était « de petite complexion, tout maladieux, et trop travaillé « du roi de France et de ses frères. » Ce fut en sortant de Mouliherne qu'il *s'accointa d'aventure* de Guillaume d'Ancenis, car il le trouva « courtois et doux en ses « paroles. » Froissart désirait avoir des nouvelles du connétable de Clisson. Guillaume d'Ancenis put lui en donner, car il avait assisté au parlement de Vannes. Il l'instruisit d'ailleurs des « avenues » de Bretagne, et le chroniqueur avait soin de conserver tout ce qu'on lui contait « en remenbrance. » Il y a quatre grandes lieues entre Mouliherne et Rilly. Pour mieux causer, les voyageurs avaient mis leurs chevaux au pas; un peu plus loin, ils s'arrêtèrent dans un pré pour se reposer. « Voyez-vous « là-bas cette tour, disait le chevalier au chroniqueur, « c'est le château de Rilly que les Anglais et les Gascons « fortifièrent autrefois pour rançonner tout le pays de la « Loire; voyez-vous cette petite rivière et le bois qui « l'ombrage? Nous traversâmes ce gué, nous nous ca-

« châmes sous ces arbres touffus, pour les surprendre un
« jour qu'ils devaient chevaucher vers Saumur. Ce fut
« dans ce pré, où paissent nos chevaux et où nous pre-
« nons plaisir à causer tout à l'aise, que nous attaquâmes
« les pillards. Ils étaient au nombre de neuf cents; nous,
« nous formions cinq cents lances. Messire Jean de Beuil
« portait sa bannière, sous laquelle Bertrand du Guesclin
« avait voulu combattre ce jour-là, aussi bien que Maurice
« de Treseguidi, Geoffroi de Kermel et d'autres braves
« chevaliers bretons *qui le suivoient à l'esperon.* La
« mêlée fut sanglante et rude, mais trois cents de nos
« ennemis restèrent étendus au lieu même où nous devi-
« sons. Depuis lors, il n'y eut plus dans ce pays ni
« Anglais, ni Gascons. » Le récit se prolongea, car
Guillaume d'Ancenis remontait à l'enfance, aux ancêtres
de Bertrand du Guesclin : « Ha, doux sire, répétait Froissart
« au chevalier, vous me ferez grand plaisir au recorder,
« si le retiendrai de vous et jamais je ne l'oublierai. »

On arriva à Rilly, on dîna, on chevaucha encore pen-
dant deux lieues, toujours en abordant de nouveaux récits;
enfin il fallut se séparer. Guillaume d'Ancenis prit la
route qui conduisait au château de Maillé, qui, depuis
le XVII^e siècle, s'appelle le château de Luynes. Froissart
suivit celle de Tours, regrettant de ne pas avoir été « plus
« à loisir » avec le bon et courtois chevalier, « car il lui eust
« dit et conté plusieurs choses. » Ainsi « se défit leur
« compagnie. »

# CHAPITRE VIII.

## VOYAGE DANS LE BÉARN.

### I. Messire Espaing de Lyon.— Les vallées des Pyrénées.— Mauvoisin.— Lourdes.

Ne nous étonnons pas qu'il ait fallu tant de temps pour préparer les lettres que Gui de Blois charge Froissart de porter au comte de Foix : il a résolu d'y joindre quatre beaux lévriers destinés à être offerts à un prince qui, tout en maintenant fièrement son indépendance entre deux monarchies rivales, semblait ne se préoccuper que des plaisirs de la chasse. Vers la même époque, le duc de Lancastre envoyait aussi six lévriers d'Angleterre au roi de Portugal, et le comte de Foix lui-même, quand il avait voulu s'assurer l'amitié du duc d'Anjou, avait cru qu'en lui donnant quatre lévriers il atteindrait plus aisé-

ment son but. De semblables présents sont, dit Froissart, « accointances d'amours ([1]). »

Froissart se dirigea de Blois vers le Berry et l'Auvergne en prenant la route de Montpellier. Il paraît par une de ses pastourelles qu'il alla chercher entre Lunel et Montpellier les lévriers, qui furent confiés à un valet nommé Robin, car il y fait dire à une bergère qu'elle regrette à la fois et le berger qu'elle aime et les chiens qu'elle a nourris.

Froissart dit de Montpellier « que c'est une puissante « ville et riche et garnie de grand marchandise. » De là il se rendit à Carcassone, où il arriva vers la mi-novembre 1388; puis il poursuivit sa route par Montréal, Fanjeaux, Belpech, Mazères et Saverdun vers « la belle et bonne « cité de Pamiers, laquelle est moult déduisant, car elle « sied en beaux vignobles. »

A son grand regret, il y apprit que le comte Gaston ne se trouvait pas dans le pays de Foix, mais en Béarn, et résolut d'y rester quelques jours « pour attendre compa- » gnie. » Il ne connaissait ni les bords de la Garonne, ni ceux de l'Adour; aussi, comme il le dit lui-même, « il

([1]) *Chron.*, III, 40. Miguel del Verms rapporte dans ses *Chroniques béarnaises* que le comte de Foix, pour montrer sa fidélité au roi de France, avait pris, à Foix et à Mazères, l'emblême d'un lévrier blanc veillant sur une fleur de lis couronnée. « Le lévrier « blanc, ajoute-t-il, est amoureux et gentil : c'est le signe du « vrai amour. (Com le lebrier sia can amorous et gentil, los » lebriers blancs denotan vertadiera amor sens corrupcio. »)

« ressoignoit la diversité du pays, » mais il espérait que la route serait moins périlleuse et lui paraîtrait moins longue s'il pouvait se réunir à quelque bon et courtois chevalier comme Guillaume d'Ancenis. En effet, après trois jours d'attente, il vit arriver à Pamiers un des plus sages conseillers du comte de Foix, nommé messire Espaing de Lyon, qui revenait d'Avignon. Le chroniqueur s'applaudit de pouvoir se mettre en sa compagnie, et le chevalier n'en fut pas moins heureux, car il désirait fort s'instruire des besognes de France.

A peine nos voyageurs avaient-ils gravi la rude montée de Lescousse que déjà ils devisaient. Ils avaient dîné à Carla, quand Espaing de Lyon proposa à Froissart de chevaucher plus doucement, afin de lui raconter l'escalade d'Ortingas et les ruses du mongat de Saint-Basile. On coucha ce jour-là à Montesquieu; le lendemain, Espaing de Lyon et Froissart, s'étant levés au point du jour, dirent dévotement leurs oraisons, et le clerc n'oublia pas, sans doute, celle qu'il adressait chaque matin à sainte Marguerite, pour qu'elle le protégeât au milieu des nombreuses épreuves de la vie (1). Les prières achevées, ils descendirent vers la Garonne, mais il avait tant plu la veille

(1) J'ai usage, quand je me lieve,
Afin que le jour ne me grieve,
De dire une orison petite
Ou nom de sainte Margherite.
*Buisson de Jonèce*, p 363.

que les eaux avaient emporté une arche du pont de bois qu'ils devaient traverser : il fallut retourner à Montesquieu.

Après d'assez longues réflexions, on se décida à traverser en bâteau la Garonne près de Cazères, « mais ce fut « à grand'peine et à grand péril, le bâteau n'estoit « pas trop grand où nous passâmes et n'y pouvoient en- « trer que deux chevaux à la fois. » Le passage de la rivière occupa toute la journée, car Froissart voyageait avec plusieurs chevaux aussi bien que messire Espaing de Lyon, qui était l'un des principaux conseillers du comte de Foix. Tandis que l'on préparait le souper, le chevalier fit remarquer au chroniqueur les brèches des murs de la ville : cette fois elles avaient servi non pas aux vainqueurs, mais aux vaincus ; le comte de Foix avait juré que pas un de ses ennemis ne sortirait par les portes, et il fallut, pour qu'ils trouvassent grâce près de lui, qu'ils passassent par un trou de la muraille.

Le lendemain, on entra dans les terres du comte de Comminges. Le chevalier montrait à son compagnon les châteaux les plus fameux, et, tout en chevauchant le long de la Garonne à travers de belles prairies, il continuait à raconter les sanglantes aventures dont ces lieux avaient été les témoins. Près de Montpezat, il lui fit voir le Pas de la Garde, défilé étroit entre le roc et la rivière, que fermait une porte de fer protégée par une grosse tour ; plus loin, le château de la Bretêche et celui de Montespan. Mais bientôt l'on découvrit la riante colline de Saint-Gaudens

qui se reflète dans la Garonne, et la journée s'acheva.

A mesure que l'on chevauchait, le pays devenait plus désert, plus sauvage. Froissart n'apercevait plus la belle rivière dont la veille encore il suivait les bords. « Dites-« moi donc, interrompit-il, avant que je n'oublie, ce que « la Garonne est devenue, car je ne la vois plus, » et là-dessus le chevalier lui décrivit la source d'où s'échappent ces eaux abondantes qui arrosent tout le pays couvert des châteaux des Foissois et des Armagnacs. Des sables, des broussailles annonçaient déjà les Landes du Bourg, « où il « y a moult de périlleux passages pour gens qui seroient « en volenté de mal faire. » Ici est le château de Lanemezan. Voilà celui de Mauvoisin, sujet d'un autre récit qui se prolonge jusqu'à ce qu'on s'arrête à Tournay, mais rien ne manque aux détails qui ont été donnés à Froissart par Espaing de Lyon, car le châtelain de Mauvoisin vient souper avec eux et leur offre quatre flacons de vin blanc, « aussi bon qu'ils n'en avoient point bu sur le « chemin. » Vers Montgaillard et Marcheras, le pays n'était pas moins triste, et quand Froissart aperçut le Pas au Larre, il le trouva « si estrange, qu'il se serait cru perdu « ou en très-grande aventure, si ce ne fust la compagnie « du chevalier. » Mais Froissart n'avait pas oublié que celui-ci lui avait promis de lui raconter comment le mongat de Lourdes périt au Pas au Larre, et il se plaça bien près de lui pour ne pas perdre une seule de ses paroles. Espaing de Lyon montra, en terminant son récit, la croix de pierre qui rappelait ce combat, et tous les deux s'y

agenouillèrent pieusement en récitant pour les âmes des morts un *Pater Noster*, un *Ave Maria* et un *De profundis*.

Nous approchons de Lourdes, et Lourdes a comme Mauvoisin ses héroïques légendes. Cependant nos voyageurs changent de route, et s'éloignent des montagnes pour aller se reposer à Tarbes, « car c'est une ville en « plain pays et en beaux vignobles, trop bien aisée, pour « séjourner chevaux, de bons foins, de bonnes avoines « et de belle rivière. »

Le 24 novembre, l'on entra dans le Béarn, mais, au lieu de se rendre directement à Pau, on se dirigea vers Morlaas, parce que les routes étaient fort mauvaises. Le voyage s'acheva le lendemain, quand on atteignit Orthez, où se trouvait le comte de Foix. Espaing de Lyon y descendit à son hôtel; Froissart, à l'*Hôtel de la Lune,* chez un écuyer nommé Ernauton du Pin, qui s'était signalé à l'escalade de plus d'un château.

Une aussi froide analyse ne saurait donner une idée de ces naïfs entretiens qui commençaient à l'aurore et ne s'achevaient qu'à la nuit. Froissart a pris plaisir à nous faire partager le charme qu'il y trouvait, quand il écrit : « Moult me tournoient à grand'plaisance et récréa« tion les contes que messire Espaing de Lyon me con« toit. De ses paroles j'estois tout réjoui. » — « Sainte « Marie, disait-il au chevalier, que vos paroles me sont « agréables et que elles me font grand bien entrementes « que vous me les contez! Et vous ne le perdrez pas, car

« toutes seront mises en mémoire et remenbrance en l'his-
« toire que je poursuis. »

Froissart avait confié au chevalier le but principal de son voyage. Celui-ci lui demandait : « Avez-vous ceci en « votre histoire dont vous m'avez parlé ? » Et Froissart, « après avoir pensé un petit, » répondait qu'il n'en « fut oncques informé. » Si les narrations d'Espaing de Lyon semblaient se ralentir, Froissart les ranimait aussitôt par ses questions. *Il le remettait en parole,* selon son expression. « Si cessa le chevalier à faire son conte, « dit Froissart, et aussi je ne lui enquis plus avant, car « bien savois là où il l'avoit laissiet et que bien y pouvois « recouvrer, car nous devions encore chevaucher en- « semble. » Chaque soir il écrivait ce qu'il avait appris, et, bien qu'il fallût dix jours pour se rendre de Pamiers à Orthez, les heures s'étaient écoulées avec une si grande rapidité qu'il ne cache point les regrets qu'il éprouva de voir son voyage s'achever avant que les récits qui le charmaient fussent épuisés.

Pour apprécier la vivacité de ces narrations, il faut parcourir, Froissart à la main, ces vallées des Pyrénées dont il a recueilli les souvenirs. Il faut s'égarer avec lui dans ces vastes landes de Lanemezan, tristes et solitaires aujourd'hui comme elles l'étaient au XIV^e^ siècle, ou dans ces épaisses forêts de l'Escaladieu, où le voyageur ne retrouve plus ni le monastère fondé par saint Bertrand de Comminges, ni la croix de pierre qui vit s'agenouiller messire Jean Froissart et messire Espaing de Lyon.

Le château de Lourdes s'élève encore avec ses vastes escaliers et ses créneaux dentelés sur son rocher placé à trois cents pieds au-dessus du Gave, mais Mauvoisin n'est plus qu'une ruine : une tour qui, à chaque tempête, entend quelques-unes de ses pierres rouler dans le ravin, un pan de mur qui s'affaisse sous son manteau de lierre, voilà tout ce qui retrace la redoutable forteresse que Raymonnet de l'Espée livra au duc d'Anjou, et qui n'était, dit Froissart, « tenue de nullui, fors de Dieu. »

**II. Richesses et générosité du comte de Foix. — Chasses et banquets. — Les ménestrels du duc de Touraine. — Fables de Gascogne. — Récits sérieux.**

Messire Espaing de Lyon avait raconté à Froissart que le comte de Foix possédait dans son trésor trente fois cent mille florins, et que chaque année il en donnait bien soixante mille, « car nul plus large grand seigneur en « donner dons ne vit aujourd'hui. » — « A quels gens « donne-t-il ses dons? » demanda Froissart ; et sans doute ce fut avec joie qu'il entendit le chevalier lui répondre : « Aux estrangers, aux chevaliers et escuyers qui vont et « chevauchent par son pays, aux hérauts et ménestrels « et à toutes gens qui parlent à lui. Nul ne se part de « lui sans ses dons. »

En effet, Froissart éprouva lui-même que « c'estoit le « seigneur du monde qui plus volentiers véoit les estran-

« gers. » Le comte de Foix le retint *de son hostel* pendant plus de douze semaines, et donna en même temps des ordres pour qu'on eût soin de ses chevaux.

Les lévriers que Froissart devait offrir au comte de Foix s'appelaient Brun, Tristan, Hector et Roland, et l'on ne s'étonne point de leur voir donner des noms fort renommés dans les annales de la chevalerie, lorsqu'on remarque combien les princes et les seigneurs attachaient de prix à leurs lévriers. Édouard III amena les siens avec lui lorsqu'il envahit la Champagne pour se faire sacrer à Reims. Que ne fit pas Louis XI pour se procurer des lévriers de la meute du sire de Boussut ! Il était si rare de trouver un lévrier sans défaut, tel que le décrit Gace de le Bingne dans le poëme qu'il composa pour Philippe le Hardi :

> Museau de luz avoit sans faille,
> Encore y avoit autre signe,
> Car il avoit œil d'espervier,
> Et tout estoit blanc le lévrier.
> Oreille de serpent avoit,
> Qui sur la teste lui gisoit ;
> Espaule de chèvre sauvaige,
> Coste de biche de bocaige,
> Loigne de cerf, queue de rat,
> Cuisse de lièvre, pié de chat :
> Il ressembloit un leu cervier.

Froissart savait d'avance que le présent de son maître serait bien accueilli par le comte de Foix, dont la meute

ne comprenait pas moins de seize cents chiens, et qui avait écrit un traité des *Déduits de la chasse* pour démontrer que, s'il est vrai que l'oisiveté engendre les passions déréglées, la chasse doit être considérée comme la voie du ciel. Hélas! le beau Gaston justifiait bien mal ces préceptes par l'exemple. Il chassait beaucoup, et la chasse, pour lui, ne valait guère mieux que l'oisiveté.

Froissart lui-même était, si je ne me trompe, quelque peu chasseur, comme Jean le Bel. Il avait pu voir, pendant son voyage à Milan avec le duc de Clarence, de grandes chasses où l'on poursuivait, avec des léopards apprivoisés, les ours, les loups et les sangliers ; mais ces divertissements-là étaient fort périlleux, et, dans le *Trésor amoureux,* Froissart place dans la bouche de Vénus ces conseils fort sages adressés à Adonis :

Bien veul que tu mettes ta cure
A chacier singes, biches, dains,
Lièvres et connins. Tous certains
Soiés qu'on se peut bien esbatre
A telles bestes, car de batre
Un homme n'ont pas le pouvoir.

Gace de le Bingne remarque à ce sujet que la chasse du lièvre à l'aide des lévriers est la seule qui convienne aux curés et aux chanoines, et il a raison, car Froissart nous parle dans sa chronique du bon curé de Thuret, messire Pierre François, « qui volentiers va au

« matin aux champs pour querre les lièvres [1]. »

Si les matinées étaient employées en grandes chasses, soit dans les plaines, soit dans les montagnes, les soirées étaient consacrées à la lecture des vers et au chant des ménestrels. Là revivaient dans tout leur éclat les dernières traditions, si chères aux troubadours, des cours d'Orange et de Béziers. Gaston, que les poëtes avaient surnommé Phébus, avait à la fois les goûts et l'aspect majestueux du dieu qui, parcourant le ciel sur son char ou charmant le Parnasse des échos de sa lyre, ne cesse pas de répandre sur le monde des flots de lumière. Froissart nous le représente grand et bien fait, secouant sur ses épaules sa chevelure qu'il ne couvrait jamais d'un chaperon, et méritant par ses largesses d'être appelé le père des muses.

« Le conte Gaston de Foix, dit-il, avoit envi-
« ron cinquante-neuf ans d'âge... De toutes choses il
« estoit si très-parfait que on ne le pourroit trop louer.
« Il aimoit ce qu'il devoit aimer et hayoit ce qu'il devoit
« haïr... Il fut large, courtois en dons... D'armes et
« d'amours volontiers se devisoit... Il estoit connoissable
« et accointable à toutes gens ; doucement et amoureuse-

[1] *Chron.* III, 16. Chaucer dit aussi en parlant du moine qui figure dans les *Canterbury Tales :*

> Greihoundes he hadde as swift as foul of flight :
> Of pricking and of hunting for the hare
> Was all his lust.

« ment à eux parloit... Brièvement, et tout ce considéré
« et avisé, avant que je vinsse en sa cour, je avois esté en
« moult de cours de rois, de ducs, de princes, de contes
« et de hautes dames, mais je n'en fus oncques en nulle
« qui mieux me plust, ni qui fust sur le fait d'armes plus
« resjouie comme celle du conte de Foix estoit. On véoit,
« en la salle et ès chambres et en la cour, chevaliers et
« escuyers d'honneur aller et marcher, et d'armes et
« d'amours les oyoit-on parler. Toute honneur estoit là-
« dedans trouvée... Et quand de sa chambre à mie nuit
« venoit pour souper en la salle, devant lui avoit douze
« torches allumées que douze varlets portoient; et icelles
« douze torches estoient tenues devant sa table, qui don-
« noient grand clarté en la salle; laquelle salle estoit
« pleine de chevaliers et de escuyers; et toujours estoient
« à foison tables dressées pour souper qui souper vou-
« loit... Il prenoit en toutes ménestrandies grand esbate-
« ment, car bien s'y connoissoit. Il faisoit devant lui ses
« clercs volontiers chanter chansons, rondeaux et vire-
« lais. » Froissart ajoute ailleurs: « Il estoit sage et bien en-
« langagé et de beau parler, et trop bien savoit attraire en
« parlant à un homme, quel qu'il fust, tout ce qu'il avoit
« dedans le cœur. Nul haut prince ne se pouvoit compa-
« rer à lui de sens, d'honneur, ne de largesse. »

Froissart avait porté avec lui le roman de *Méliador*, qu'il avait composé autrefois pour le duc Wenceslas, et toutes les nuits, après le souper, le comte de Foix lui en faisait lire quelques pages, « et nul n'osoit parler ni mot

« dire, car il vouloit que je fusse bien entendu, et aussi il « prenoit grand solas au bien entendre; » si parfois il interrompait la lecture pour discuter ou éclaircir quelque maxime poétique, il le faisait « non en son gascon, mais « en beau et bon françois. »

Froissart nous a laissé quelques détails de plus dans le *Dit du Florin* :

Vraiement il n'y fault riens
Que larghèces et courtoisies,
Honnour, sens, et toutes prisies,
Qu'on peut recorder de noble homme
Ne soïent en celui qu'on nomme
Gaston le bon conte de Foix.

. . . . . . . . . . . . . . .

J'ay là esté si longement
Dalès lui, qu'il m'a pléu voir;
Si je désiroie à avoir
De son estat la cognoissance,
Je l'ai éu à ma plaisance;
Car toutes les nuits je lisoie
Devant lui...

. . . . . . . . . . . . . .

Ou temps que les cers vont en bruit,
Sis sepmainnes devant Noël
Et quatre après, de mon ostel
A minuit je me partoie
Et droit au chastiel m'en aloie.
Quel temps qu'il fesist, plueve ou vent,
Aler m'i convenoit souvent :
Estoïe, je vous di, moulliés,
Mès j'estoïe bel recoeilliés

Dou conte, et me faisoit des ris ;
Adont estoi-je tous garis,
Et aussi, d'entrée première,
En la salle avoit tel lumière,
Ou en sa chambre à son souper,
Que on y véoit ossi cler
Que nulle clareté poet estre.
Certes à paradys terrestre
Le comparoïe moult souvent.
Là estoïe si longement
Que li contes aloit couchier.
Quant léu avoie un septier
De foeilles, et à sa plaisance,
Li contes avoit ordenance
Que le demorant de son vin
Qui venoit d'un vaissiel d'or fin,
En moi sonnant, c'est chose voire,
Le demorant me faisoit boire;
Et puis nous donnoit bonne nuit.
En cel estat, en ce déduit
Fui-je à Ortais un lonc tempoire.

Le comte de Foix célébrait avec beaucoup de pompe les grandes fêtes de l'année, et il avait même coutume « de « faire faire la veille de Saint-Nicolas en hiver aussi « haute et aussi grande solennité que le jour de Pasques. » Froissart en fut le témoin. Il vit le comte se rendre à pied du château d'Orthez à l'église de Saint-Nicolas, précédé de tout le clergé qui entonnait le psaume de David : *Benedictus Dominus Deus meus qui docet manus meas ad prœlium*. L'évêque de Pamiers célébra la messe ; il y avait

foison de bons chantres; « et là, ajoute Froissart, ouïs « jouer des orgues aussi mélodieusement comme je fis « oncques en quelconque lieu je fusse. » L'office divin ne se faisait pas avec plus de magnificence dans la chapelle du pape ou dans celle du roi de France.

Il en fut de même aux fêtes de Noël, et parmi les choses qui, comme le dit Froissart, « lui tournèrent à « plaisance, » il cite le banquet que le comte de Foix donna ce jour-là aux principaux seigneurs du pays et à quatre évêques, dont deux étaient clémentins et les deux autres urbanistes. « Et vous dis que grand foison de « ménestrels avoit en la salle, qui tous firent par grant « loisir leur devoir de ménestrandie. Et ce jour le conte « de Foix donna, tant aux ménestrels comme aux « hérauts, la somme de cinq cents francs, et revestit les « ménestrels du duc de Touraine qui là estoient, de drap « d'or fouré de fin menu-vair. »

Quels étaient ces ménestrels ? En recourant aux comptes de la maison du duc d'Orléans, on est assez porté à reconnaître en eux Jehan Lefebvre, Gilet Villain et leurs compagnons, joueurs de personnages de Vire en Normandie [1]. Quand Froissart nous répète à tout propos que les Français sont subtils, et quand il admire ces joueurs de personnages, on croit déjà entendre le célèbre vers de Boileau :

> Le Français né malin forma le vaudeville.

[1] Voyez le précieux recueil que M. le comte de Laborde a

Mais les Gascons n'étaient pas moins subtils, et combien leur imagination n'était-elle pas surexcitée quand on versait dans les coupes ces vins blancs des côtes de Jurançon, au moins aussi bons que celui dont le châtelain de Mauvoisin fit servir quatre flacons à Froissart? Combien les entretiens ne se prolongeaient-ils pas le soir, en attendant que la *gaite* du château annonçât le souper du comte de Foix, qui avait toujours lieu à minuit! Les chevaliers et les écuyers se pressaient au coin du feu pour deviser d'armes et d'amours, et quels étaient leurs récits? des histoires surnaturelles ou chevaleresques, impossibles ou invraisemblables, des histoires de démons familiers, pleines « de brouillis et de terribourris, » d'autres histoires non moins merveilleuses dont les héros n'étaient que des chevaliers du pays. Froissart écoutait volontiers, mais il se gardait d'être trop crédule. C'est ainsi que le bascot de Mauléon, prêt à raconter diverses aventures qu'il affirmait être vraies [1], et tout en se vantant d'en avoir eu beau-

intitulé *les Ducs de Bourgogne*, tome III, n° 5603. Le duc d'Orléans était vicomte de Vire.—Il est assez digne de remarque que la première mention de deux grands historiens du XVe siècle, Georges Chastelain et Olivier de la Marche, que l'on trouve dans les comptes de la maison de Bourgogne, les montre « aidant à jouer certains jeux de mistère »

[1] « Toutefois sont vraies. » *Chron.* III, 17. Froissart raconte dans une de ses pastourelles « qu'il oyt beaucoup deviser :

« En un beau pré vert et plaisant
« Par-dessus Gave la rivière. »

coup d'autres, lui demandait : « Messire Jean, avez-vous « en votre histoire ce dont je vous parlerai? » Et Froissart lui répondait : « Je ne sais. Aie ou non aie, faites « votre conte. » Cependant Froissart le voyait « vo- « lentiers, » parce que déjà il avait entendu Espaing de Lyon rapporter ses exploits.

Froissart, de son côté, contait sans cesse. N'avait-il pas rapporté d'Italie des récits non moins merveilleux sur le château de l'OEuf, qu'un enchanteur prit un jour en soulevant les flots aussi haut que les créneaux, et qu'il voulut conquérir une seconde fois en construisant un pont suspendu dans les airs? N'était-ce pas sur le même rivage, au pied du Pausilippe, que reposait le poëte Virgile, grand magicien selon le roman de *Cléomadès?* Froissart savait tant de choses que, même au delà de la Garonne, on s'empressait autour de lui pour l'écouter en l'appelant « beau maî- « tre » ou « doux maître. » Le comte de Foix, qui, sans l'avoir vu, avait souvent entendu parler de lui, le comblait de présents, et, ce qui valait mieux, il lui promettait « que l'histoire qu'il avoit faite et qu'il poursuivoit, « seroit au temps à venir plus recommandée que nulle « autre. »

Mais voyez comme Froissart met utilement à profit ses voyages et ses loisirs. Il ne lui suffit point de causer des affaires du temps avec le comte de Foix, « qui volentiers « lui en parloit. » Un jour il prie le sire de Valencin, qui revient d'Orient, de lui raconter l'occupation de Famagouste par les Génois. Un autre jour il interroge deux

écuyers de Béarn, Jean de Chastel-Neuf et Jean de Cantiron, qui ont assisté à la sanglante mêlée d'Otterbourne et qui y ont été faits prisonniers par les hommes d'armes des comtes de March et de Moray. Mais il est si près de l'Espagne que ce sont les guerres civiles de ce pays qu'il cherche le plus à étudier et à éclaircir : on le voit, en effet, s'adresser successivement à messire Guillaume de Willougby, chevalier anglais de l'hôtel du duc de Lancastre, qui a combattu en Castille, en Navarre et en Portugal; à Raymond de Mont-Florentin et à Martin de Roanès, chevaliers aragonais non moins sages, non moins courageux, et même à des hommes de Pampelune, qui lui racontent la mort du roi de Navarre. Tous ces interlocuteurs lui font-ils défaut, il n'hésite pas à aller demander aux trésoriers du comte de Foix ce que coûtent les présents que leur maître fait aux chevaliers; et, s'il rentre chez lui, c'est encore pour se faire raconter par son hôte Ernauton du Pin, « gracieux et sage homme, » tantôt ses exploits à la guerre, tantôt son utile médiation en faveur des Basques (¹).

N'oublions jamais quelle haute sagacité, quelle intelligence admirable des hommes et des choses se cachait sous ces dehors légers et joyeux que Froissart ne cherchait pas à dissimuler. Celui qui conte pour l'amuser se trompe; Froissart ne l'écoute que pour s'instruire en cherchant partout la vérité, et c'est au milieu des banquets et des

(¹) *Chron.* III, 13, 15, 58, 61, 96, 124, 125.

fêtes qu'il éclaircit le mystère de la mort du jeune Gaston de Foix, qui faillit empoisonner son père sans le savoir et que le comte de Foix tua aussi sans le savoir : sombre épisode où l'on ignore s'il faut plaindre davantage l'innocence de l'enfant ou la douleur du père.

### III. Froissart à Bordeaux. — Mariage du duc de Berry et de Jeanne de Boulogne. — Avignon. — Fêtes de Riom.

Vers les fêtes de Noël, une ambassade du roi de France arriva à Orthez. Elle se composait du comte de Sancerre, de Guichard dauphin d'Auvergne et de Robert de Chalus, et on y comptait plus de cinq cents chevaux. La mission qui lui avait été donnée était de presser le comte de Foix de se déclarer pour les Français; mais il n'en fit rien, et se contenta de faire bon accueil aux ambassadeurs, en protestant de son désir d'aller saluer le roi de France s'il se rendait dans le Languedoc.

Froissart eût voulu accompagner le comte de Sancerre à Toulouse; mais il se vit retenu par le comte de Foix, et tout ce qu'il put obtenir, ce fut d'aller assister avec plusieurs chevaliers béarnais à de grandes joutes qui devaient avoir lieu, au commencement du mois de janvier, sur la place Saint-André à Bordeaux. Il n'y a que vingt-quatre lieues d'Orthez à Bordeaux : c'est ce que Froissart appelle deux bonnes journées. Le duc et la duchesse de Lancastre présidèrent à ces joutes avec grand foison de dames et de damoiselles. Elles étaient de cinq Français contre

cinq Anglais, et tout s'y passa avec tant de loyauté que le duc de Lancastre se courrouça contre un Anglais qui, portant sa lance trop bas, avait tué le cheval d'un Français, et fit donner un des siens à son adversaire.

Une autre occasion allait s'offrir à Froissart pour quitter le Béarn. Le sire de Rivière et le vicomte d'Acy, qu'il nomme dans ses poésies parmi ses bienfaiteurs aussi bien que le comte de Sancerre, s'étaient rendus près de Gaston Phébus, chargés de réclamer, pour le duc de Berry, la main d'une illustre orpheline élevée alors au château d'Orthez, Jeanne de Boulogne, qui par sa mère, Aliénor de Comminges, était cousine du comte de Foix. Eux aussi n'obtinrent d'abord que de belles paroles, et cela ne hâtait pas la négociation. « Le comte de Foix, qui estoit sage et « soubtil, dit Froissart, et qui véoit l'ardent désir du duc « de Berry, traitoit vaguement et froidement, et plus en « estoit pressé, plus se refroidioit ; il tendoit à avoir une « bonne somme de florins, non qu'il mist avant qu'il « vouloit vendre la dame, mais il vouloit estre récompensé « de la garde : si en demandoit trente mille francs. » Il fallut bien se résoudre à payer cette somme à Morlaas, où la jeune dame se trouvait gardée par mille lances, de peur qu'on n'aimât mieux l'enlever que la payer si cher, et dès que tout cet or eut été déchargé du dos des sommiers, pesé et compté, la jeune dame de Boulogne et les ambassadeurs français qui l'avaient épousée par procuration s'éloignèrent « après boire » de Morlaas pour aller coucher à Tarbes.

« Et je sire Jean Froissart, ajoute notre chroniqueur, « pris adonc congé au gentil conte de Foix pour retour- « ner en France avec sa cousine, lequel me fit grand « profit à mon département et m'enjoignit amiablement « que encore je le allasse voir, laquelle chose sans faute « je eusse fait s'il fust demeuré le terme de trois ans en « vie, mais il mourut, dont je rompis mon chemin, car, « sans lui trouver au pays, je n'y avois que faire. Dieu « en ait l'âme par son commandement ! »

A Toulouse, des chars et des chariots magnifiques attendaient la jeune fiancée. Le comte de Sancerre l'escorta avec cinq cents lances jusqu'à Avignon, où elle fit son entrée le mardi 25 mai 1389, montée sur une haquenée blanche que lui avait envoyée le pape, et entourée de tous les cardinaux. Clément VII, qui était cousin germain de son père, la reçut assis sur sa chaire pontificale dans la grande salle du consistoire, et l'invita à dîner le lendemain, ainsi que tous les seigneurs qui l'accompagnaient.

Pendant ce temps Froissart s'entretenait avec un chevalier et deux écuyers écossais de l'hôtel du comte de Douglas, qu'il reconnut et qui le reconnurent également « par les « vraies enseignes qu'il leur dit de leur pays. » Il alla aussi visiter pieusement dans la chapelle de Saint-Michel le tombeau du cardinal Pierre de Luxembourg, dont de nombreux miracles attestaient la sainteté. Né et élevé au milieu des pompes du monde, il avait donné pendant sa vie tout ce qui lui appartenait aux pauvres, et voulut à sa mort être enterré au milieu d'eux. La prière avait si bien

rempli sa courte carrière qu'elle n'y avait laissé place à aucune faute.

Que ce dédain des biens de la terre et cette humilité, qui recherche l'oubli des hommes pour mieux connaître Dieu, ressemblaient peu à l'éclat ambitieux dont s'entourait le comte Robert de Genève devenu le pape Clément VII! Que de passions et d'intrigues autour de lui! Clément VII était cet ancien évêque de Cambray à qui Froissart semble avoir dû le bénéfice de Lestines. Notre chroniqueur obtint cette fois une prébende d'expectation du chapitre de Saint-Pierre de Lille, mais il fallut la payer cent florins à la cour pontificale.

Les épargnes de Froissart se trouvaient assez allégées quand, s'étant levé fort tôt pour entendre l'office divin, il oublia une petite bourse qu'il venait d'acheter pour y enfermer ses plus belles pièces d'or. Personne ne put lui en donner de nouvelles, et les quarante francs qu'elle contenait furent perdus. Heureusement le comte de Sancerre et le sire de Rivière étaient là. Chacun donna dix francs. Le dauphin d'Auvergne et le vicomte d'Acy firent de même. Les quarante francs étaient retrouvés, et nous nous consolerons d'autant mieux de cette mésaventure que nous lui devons le *Dit du Florin*.

De nouvelles fêtes attendaient Jeanne de Boulogne chez sa cousine la princesse d'Orange. Le lendemain, « on « chevaucha, on charroya toujours avant. » On traversa Valence et Vienne, on passa deux jours à Lyon. Le troisième, on se dirigea vers Tarare, pour gagner le comté

de Forez et le Bourbonnais. Le duc de Berry ne voyageait pas si vite, et sa jeune fiancée fut réduite à l'attendre pendant deux jours à Riom, où les noces furent célébrées le matin de la Pentecôte (6 juin 1389), « et durèrent les « festes et joutes quatre jours, dit Froissart, et à toutes « ces choses je fus présent (¹). »

De là une nouvelle ballade que notre chroniqueur-poëte s'empresse d'écrire :

Pour le pastourel de Berry
Et la pastoure de Boulogne.

Le pastourel de Berry qui épousait une jeune fille de douze ans en avait soixante.

Froissart était retourné avec le sire de Rivière à Paris. Il y trouva le sire de Coucy, qui lui demanda des nouvelles du pape, du comte de Foix, du duc de Berry et de son ami le dauphin d'Auvergne. Froissart se mit donc à raconter ce qu'il savait et ce qu'il avait vu, si bien que le sire de Coucy lui en sut gré. « Vous viendrez avec moi, lui dit-il. Je m'en vais en « Cambrésis en un chastel que le roy m'a donné, qu'on « appelle Crèvecœur. C'est à neuf lieues de Valen- « ciennes. » Pendant ce voyage, le sire de Coucy annonça à notre chroniqueur que l'évêque de Bayeux, le comte de Saint-Pol et Guillaume de Melun avaient été envoyés à Bou-

(¹) Pour ce voyage de Froissart, le manuscrit de Mons donne quelques détails de plus que les textes imprimés.

logne pour traiter avec les Anglais, et lui fit part de ce que le comte de Saint-Pol venait de lui écrire à ce sujet.

« Ainsi chevauchant, » Froissart arrive au château de Crèvecœur; il s'y repose et *s'y rafraîchit* pendant trois jours. Il en passe quinze à Valenciennes; mais, ayant appris que Gui de Blois se trouve en Hollande, au château de Schoonhove, il ne veut pas tarder plus longtemps à aller saluer son gentil seigneur et maître. Là, il fallut recommencer mille récits qui remplirent un mois entier

# CHAPITRE IX.

## FROISSART CHANOINE DE LILLE.

I. — Entrée solennelle d'Isabeau de Bavière. — Paris. — Voyage de Charles VI à Avignon. — Froissart chanoine de Lille *en herbe*.

Cependant Froissart a résolu de retourner à Paris, d'abord, pour y apprendre le résultat des conférences de Lelinghen, ensuite, pour y assister à l'entrée solennelle de la reine de France. Il y arrive donc vers les fêtes de l'Assomption, et y trouve Guillaume de Melun, qu'il interroge non-seulement sur les actes des plénipotentiaires anglais, mais aussi sur ce qu'il a pu apprendre de ses anciens amis d'Écosse. Mais cette enquête ne l'empêche point de composer une ballade pour célébrer des fêtes qui surpassèrent en magnificence tout ce que l'on avait jamais vu. Ici, c'était « la cité de Troie la Grande et le

« palais d'Ilion où estoient en pennons les armes des « Troyens; » là, c'était le Pas Saladin avec le bon roi Richard, qui, avant de combattre les Sarrasins, demandait congé du roi de France Rien n'y manquait, ni les anges qui descendaient du ciel pour couronner la reine, ni les jeunes filles qui versaient l'hypocras dans des coupes d'or du haut des fontaines, ni les oiseaux qui chantaient sous les fleurs; de plus, « ménestrels estoient « là à grand foison, qui ouvroient de leurs mestiers ce que « chacun sçavoit faire. » Froissart dit que la reine, qu'il ne connut que fort jeune, « estoit une très-vaillante « dame qui Dieu doutoit et aimoit; » plus tard, d'autres historiens seront plus sévères pour cette princesse allemande, qui apportait pour dot à la France et au roi un demi-siècle de désordres domestiques et de calamités publiques.

Paris était arrivé au plus haut degré de prospérité et de splendeur, et longtemps après, lorsque déjà l'invasion étrangère, jointe à la peste et à la famine, était venue frapper la capitale du royaume de France d'une ruine presque complète, on citait l'époque du couronnement d'Isabeau de Bavière comme la plus brillante de ses fastes. Selon un récit évidemment exagéré, on avait vu alors plus de cent vingt mille personnes à cheval composer le cortége de la reine de France.

Paris réunissait pour Froissart le double attrait de la science et des plaisirs. D'une part, c'était cette célèbre université avec ses soixante mille écoliers et sa chaire où

retentissait la parole austère de Jean de Gerson ; d'autre part, c'étaient ces dames, ces damoiselles si gracieuses, si élégantes, au chef toujours paré de chapeaux de roses, parmi lesquelles on distinguait « celle que on clamoit la « plus belle et celle qu'on appeloit belle simplement : » toutes également empressées à entendre le prince d'amours, « qui tenoit avec lui musiciens qui toutes ma- « nières de chançons, balades, rondeaux, virelais et « aultres dictiés amoureux savoient chanter et jouer mé- « lodieusement (¹). »

Froissart avait cinquante-trois ans. Il commençait à éprouver le besoin de ce repos digne et calme, *otium cum dignitate*, indispensable aux travaux sérieux, non point toute l'année, mais du moins lorsqu'il s'y sentirait réduit par les maladies, les fatigues ou la vieillesse. Gui de Blois, fort gêné dans ses finances, payait mal son chapelain, et.

(¹) Gilbert de Metz. Un mot sur cet auteur d'une précieuse description de Paris. Gilbert de Metz ne devait pas son nom à sa ville natale, comme l'a cru M. Leroux de Lincy Il ne faut chercher à expliquer son séjour à Paris que par les faits historiques de la domination bourguignonne. Auteur et scribe, il reçut, en 1431, soixante-trois livres pour deux volumes vendus au duc de Bourgogne, et le compte qui le cite nous fait connaître qu'il habitait Grammont, où sa famille se retrouve à une époque bien postérieure. Voyez l'excellent rapport de M Gachard sur les archives de Lille, p 275. A la même famille appartenait probablement Jean de Metz, garde des joyaux de Jean sans Peur.

sans doute, il ne lui venait guère plus d'argent de Chimay.

Il ne demandait peut-être que ce qui lui était nécessaire « pour vivre sobrement et petitement, » comme il le dit en parlant de « la channonie de Reims, qui vaut en « résidence environ cent florins et en absence trente « francs (1). » Le canonicat de Lille, qu'on lui avait donné *en expectation* à Avignon, avait toutefois une tout autre importance que celui de Reims, car le collége de Saint-Pierre de Lille, institué au milieu du XIe siècle par Baudouin V, comte de Flandre, était l'un des plus riches que l'on connût (2). Froissart avait-il été de plus guidé par quelque raison particulière en sollicitant cette prébende? N'avait-il pas des parents dans cette ville? Il est fait mention dans une charte du 18 décembre 1295 de dame Marie Froissarde, *pourveresse* de la maison des béguines de Lille (3).

On avait promis à Froissart, avant son départ d'Avignon, qu'une année ne s'écoulerait pas sans qu'il prît possession de son canonicat de Lille. *L'expectation* devait être plus *lointaine*, selon l'expression qu'il emploie

(1) *Chron.* IV, 37.

(2) Quelques années plus tard, Jean de Montreuil devint prévôt de ce même chapitre de Saint-Pierre.

(3) Le béguinage de Lille, fondé par les comtesses Jeanne et Marguerite de Flandre, avait pris un grand développement comme l'atteste une charte du 25 juillet 1277. Gui de Dampierre l'avait affranchi de tailles et de tonlieux.

dans le *Dit du Florin*. Cette fois, ce fut le sire de Rivière, cet excellent ami de Froissart, qui nuisit sans le savoir à ses intérêts, en servant avec zèle ceux du roi. Le sire de Rivière, qui était alors l'un des confidents les plus intimes de Charles VI, l'exhortait à parcourir ses États; « car un roy en sa jeunesse devoit visiter ses terres et « cognoistre ses gens, et savoir comment ils estoient gou- « vernés; et ce lui feroit grandement honneur et profit, « et l'en aimeroient trop mieux ses sujets. »

Pourquoi Froissart n'accompagna-t-il pas, après les fêtes de Paris, soit le sire de Rivière, soit le sire de Coucy, qui tous les deux firent partie de la suite du roi [1]? A plus d'un titre il dut le regretter. Le voyage de Charles VI n'offrit qu'une succession non interrompue de banquets et de fêtes. Le duc et la duchesse de Bourgogne avaient fait annoncer de grandes joutes à Dijon. « Pour l'amour « du roi et à sa bien venue, estoient venues à Dijon « grand foison de jeunes dames et damoiselles que le roi « véoit volontiers. Si commencèrent les festes, les danses, « les caroles et les esbattements, et s'efforçoient ces « dames et damoiselles de danser, chanter et elles réjouir

[1] Lacurne de Sainte-Palaye a conclu d'une phrase du chapitre 8 du livre IV (*lesquelles choses je ne pus pas toutes ouïr ne savoir*) que Froissart suivit Charles VI dans son voyage; mais Froissart nous dit ailleurs qu'il ne retourna pas à Avignon et ne revit pas le comte de Foix depuis le mariage de Jeanne de Boulogne. Il est d'ailleurs assez mal instruit de la date du supplice de Bétisac.

« pour l'amour du roi, du duc de Touraine, du duc de « Bourbon et du sire de Coucy. » Froissart nomme parmi elles la dame de Vergy. Que de souvenirs s'attachaient à ce nom, et Froissart lui-même n'avait-il pas mis au même rang dans ses vers :

> . . . Genèvre, Yseut, Hélaine,
> Et Lucresse qui fu romaine,
> Et de Vergy la chastelaine.

On descendit le Rhône en bateau depuis Lyon jusqu'à Avignon. Douze cardinaux attendaient le roi pour le conduire au palais, où le pape Clément le reçut en la chambre du consistoire, « séant en une chaire pontifi- « calement en sa papalité, » mais rien ne put empêcher le roi de renouveler les fêtes de Dijon. « Le roi de France « et le duc de Touraine, qui estoient jeunes et de léger « esprit, quoiqu'ils fussent logés delez le pape et les car- « dinaux, si ne se pouvoient-ils tenir (ne vouloient aussi) « que toute nuit ils ne fussent en danses, en caroles et « en esbattements avec les dames et les damoiselles « d'Avignon, et leur administroit leurs reviaulx le comte « de Genève, lequel estoit frère du pape. Si fit et donna « le roi de France moult de largesses aux dames et « damoiselles d'Avignon, tant que toutes s'en louoient »

Mais ce ne furent pas les dames seules qui eurent à s'applaudir de la venue de Charles VI : les clercs qui se trouvaient avec le roi eurent aussi leur part dans ces fêtes. Sans se préoccuper des droits déjà reconnus, des promesses déjà faites, le pape fit grâce ouverte, en l'hon-

neur du joyeux avènement de Charles VI, à tous ceux qui se trouvaient alors en cour d'Avignon, et il accorda au roi de nombreuses nominations de chanoines et, de plus, des prébendes d'expectation sur les collégiales. « Et estoit « le pape si courtois et si large que nul ne s'en alloit « esconduit, et furent toutes expectations retardées qui « au-devant avoient esté données. »

A la première page de son quatrième livre, écrite cette même année, Froissart prend encore le titre de chanoine de Lille, mais il ne tardera pas à plaisanter lui-même sur le fol espoir dont il se berçait, en se nommant chanoine de Lille *en herbe*.

## II.— Voyage à Bruges et à Middelbourg.— Don Juan Pachéco. — Séjour à Valenciennes.

Froissart, retiré à Valenciennes, avait achevé son troisième livre et commencé le quatrième, qui devait, comme il l'annonçait lui-même, être le dernier [1].

Ainsi s'accomplissait la promesse qu'il avait faite en Béarn à messire Espaing de Lyon : « Toutes vos paroles « seront mises en mémoire et en remenbrance en l'his- « toire que je poursuis, si Dieu me donne qu'à santé je

[1] Je trouve dans le manuscrit de Froissart conservé à Mons l'incipit suivant du livre IV : « Donques en poursievant ma « matière et les histoires par moi encommenchiés, voeil bouter « oultre che quart livre, qui sera fin de mon labour et histore. »

« puisse retourner en la comté de Hainaut et en la ville « de Valenciennes, dont je suis natif. »

C'était à Valenciennes, comme nous l'avons déjà dit et comme il le répète deux fois, qu'il lui était donné « de se rafraîchir un terme. » Or comment s'y rafraîchissait-il? Était-ce en s'égarant sur ces rives de l'Escaut qui avaient vu naître ses premières illusions et ses plus tendres rêveries? Que de fois il s'était plu à en rappeler le charme :

> Ce sovenir, Diex me le sault,
> Car moult il me rajovenist.

Mais trente-cinq printemps étaient venus renouveler les roses et les violettes qu'autrefois il aimait à cueillir et à chanter. C'était désormais dans sa tâche de chroniqueur qu'il trouvait ses plus doux loisirs. Il se rafraîchissait en s'abandonnant au plaisir de raconter les aventures qu'il avait apprises, « car si elles mouroient, « ce seroit grand dommage. » Froissart n'était jamais oisif, et, dès qu'il avait ôté ses houseaux, « plaisance lui « prenoit à ouvrer et à poursuivre l'histoire com« mencée. » Si la prébende n'arrivait point, les chroniques se complétaient et grossissaient de jour en jour.

Cependant lorsqu'il aborda dans son récit l'année 1385, il remarqua que de nombreuses lacunes existaient dans ce qu'il avait appris à Orthez des affaires de Castille et de Portugal. Toujours soutenu par l'énergie de sa volonté

et le sentiment de sa mission, « ne ressoignant, comme « il le dit, ni la peine, ni le travail, » il quitta Valenciennes et se rendit à Bruges.

La métropole commerciale de la Flandre voyait sans cesse les représentants de toutes les nations de l'univers affluer à ses portes; c'était non-seulement l'entrepôt des denrées et des produits de l'industrie, mais aussi le change où l'on venait verser sur le comptoir des marchands lombards l'or monnayé dans divers pays.

C'était à Bruges qu'Édouard III faisait payer la pension de Jean de Hainaut, vainqueur des Écossais, et qu'il recevait de David Bruce la rançon qui le rendit à la liberté; c'est là aussi qu'en 1385 les Écossais à leur tour se feront remettre la rançon de Jean de Vienne et de ses compagnons, qu'ils avaient un moment retenus prisonniers Un autre jour, Édouard III dit à l'un des plus puissants barons de Bretagne, Hervé de Léon : « Je vous « laisserai passer pour dix mille écus, que vous enverrez « à Bruges. »

Les mêmes balances où se pesaient les succès et les revers, recevaient l'or que d'autres princes, d'autres seigneurs y déposaient pendant leur puissance, afin qu'il ne leur manquât point au jour du malheur et de l'exil. Ainsi, sous le règne de Richard II, le duc d'Irlande et le comte maréchal « font également leurs finances à prendre « aux lombards à Bruges. » D'autres fois, ce sont les ambassadeurs des princes qui se pressent à Bruges, soit qu'il s'agisse d'échanger les ratifications du traité de

Bretigny, soit que l'on convienne d'une trêve destinée à suspendre les maux d'une guerre que ce traité n'a pu éteindre. Il semble qu'aucune ville ne soit plus favorable aux négociations; car la neutralité industrielle de la Flandre est si respectée qu'il suffit qu'un vaisseau porte au grand mât la bannière au lion de sable pour qu'il navigue librement sur toutes les mers.

« Des Portugalois et Lussebonnois y a toujours grand « plenté à Bruges, dit Froissart; or, regardez comment « je fis, si c'est de bonne aventure : il me fut dit, et je « le trouvai bien voir, que, si j'y eusse visé sept ans, je « ne pouvois mieux venir à point à Bruges que je ne fis « lors. »

En effet, il apprit à Bruges qu'un conseiller du roi de Portugal, don Juan-Fernand Pachéco, était arrivé à Middelbourg, en Zélande, d'où il comptait se rendre en Prusse. Sans perdre un instant, il s'embarqua à l'Écluse [1], et un riche marchand portugais, qu'il avait rencontré à Bruges, le présenta à don Pachéco, qu'il « trouva gracieux, sage et honorable, courtois et accoin- « table. » Il avait avec lui plusieurs chevaliers et écuyers de son pays, « mais on lui faisoit honneur dessus tous, « et certainement il le valoit, car bien avait forme, « taille et encontre de vaillant et noble homme, » et

[1] Froissart, comblé des bienfaits de la maison de Châtillon, put voir à l'Écluse un marin flamand qui, « par voye trop longue « à démener, » réussit à délivrer Hugues de Châtillon, prisonnier dans le Northumberland, et à le ramener en Flandre.

Froissart ajoute : « Il contoit si doucement, si arréement « et tant volentiers que je prenois grand plaisance à « l'ouïr et à l'escripre. » Six jours se passèrent, et, quand le vent fut devenu plus favorable, Froissart l'accompagna, pour prendre congé de lui, jusque dans sa caraque, qui était « grande et forte assez pour aller par « mer par tout le monde. » Mais il n'oublia point ce qu'il lui devait. Quand il le cite dans ses chroniques, il dit de lui : « Je vous l'ai nommé et encore vous le nom- « merai. » En effet, tantôt il observe qu'il n'y avait pas en Portugal de plus gentil chevalier, tantôt il rappelle que nul plus que lui ne contait « amiablement et doucement. »

Froissart, en retournant de Middelbourg à Bruges, eût pu saluer dans cette ville un autre témoin ou plutôt une illustre victime des révolutions du Portugal. C'était l'infant don Denis, fils du roi Pierre Ier et d'Inès de Castro, qui prétendait être le légitime héritier de la couronne de Portugal. Son tombeau devait porter son titre de roi, de même que le diadème ne fut déposé que sur le cercueil de sa mère, mais tant qu'il vécut, la fortune fut inexorable pour lui. Emprisonné en Castille, puis, réussissant à s'évader et repris sur mer par des marins d'Ostende, qui le vendirent au duc de Bourgogne, il avait à grand'peine obtenu d'être transféré du château de Biervliet à Bruges, où il espérait trouver quelque secours [1] près des marchands portugais.

[1] « Sustentamentum. » C'est l'expression dont il se sert lui-

Inès de Castro était réservée aux vers de Camoëns. Froissart, qui mentionne en une ligne l'abbaye d'Alcobaça où elle fut ensevelie, et qui n'en consacre que trois à son fils, hésite entre les prétentions du roi de Castille qu'appuyait la noblesse, et celles du grand maître d'Avis que soutenaient les communes.

Cette année 1390 et l'année qui la suivit furent fécondes, car nous leur devons une grande partie des chroniques de Froissart, mais les données biographiques nous font défaut pour cette période. Valenciennes, qui honore si vivement la mémoire de Froissart, ignore sous quel toit vécut le plus illustre de ses enfants, et ses archives n'ont pas mieux conservé la trace de son séjour.

Cependant on montre à Valenciennes, au coin de la rue de Notre-Dame, c'est-à-dire dans le quartier que devait habiter un chanoine, une petite maison qui remonte au moins au XIVe siècle, aujourd'hui abandonnée et couverte de mousse, mais encore entourée de respect, quoiqu'on ne sache plus d'où naît ce respect, ni à qui elle appartenait jadis; c'est bien là la demeure à la fois élégante et modeste que put se choisir Froissart assez près de l'église des Cordeliers, nécropole des gloires confiées à sa garde.

Là étaient ensevelis les comtes de Hainaut, et, à leurs

même dans une lettre adressée au duc de Bourgogne. (LEGLAY, *An. Hist.* p. 253. Cf. *Chron.* III, 54.)

côtés, les princes et les chevaliers de leur cour les plus célèbres par leur courage et leur amour des lettres. Là reposaient, l'un près de l'autre, Baudouin d'Avesnes et Jean de Beaumont ; c'était là aussi qu'un écu d'or à trois chevrons timbré d'un panache de sable, appendu dans la chapelle de Saint-Joseph, indiquait la sépulture de ce chevalier aimable et brave entre tous, qui avait nom Gauthier de Mauny. Une seule tombe était vide, c'était celle que Gui de Blois s'était fait construire d'un marbre précieux couvert de brillants ornements dans une chapelle où l'autel était d'argent : vanités dont le néant se faisait plus profondément sentir dans cet hommage que la vie rendait à la mort.

Froissart retrouvait autour de lui, dans sa patrie, plus d'un ami dévoué, et, parmi les bourgeois, il en était plusieurs qui eux aussi avaient à raconter de rudes emprises d'armes : témoin ce Pierre Breton, qui un jour enfonça son glaive entre les épaules du sire d'Hangest et le poursuivit jusqu'au château de Plancy, où le chevalier s'élança à grand'peine dans le fossé par-dessus la tête de son cheval.

En relisant avec soin les narrations de Froissart, on y découvre plus d'une page qui ne s'explique que par sa résidence à Valenciennes. Voyez notamment la part qu'il accorde, dans l'aplanissement du différend de Charles VI et de Guillaume d'Ostrevant, à deux bourgeois de Valenciennes, Jacques Barret et Jean Seuwart. Ils siégent dans le conseil du jeune prince, ils vont en Hollande exposer

ses perplexités au comte de Hainaut, ils sont envoyés en ambassade vers le duc de Bourgogne et vers le roi de France : et quel est le seigneur qui à Paris seconde leurs tentatives? Le sire de Rivière. Froissart ne lui avait-il pas recommandé ces deux bourgeois, qu'il appelle « les sages hommes [1]? »

Dans sa chronique de Flandre, Froissart nomme Pierron et Hanin Rasoir. Il cite ailleurs Jean de Neufville [2] et Jean Bernier, qui possédait la maison de Main aux portes de Valenciennes. Sur cette maison de Main, dont il fut injustement dépouillé, sur les persécutions dont il fut l'objet, on peut consulter un récit fort dramatique de la chronique de Valenciennes, où interviennent les princes les plus puissants du temps. Jean Bernier fut protégé par sa marraine contre son ennemi, qui se réconcilia enfin avec lui en mettant sa main dans la sienne et en lui envoyant un bœuf de Savoie et un pourceau de Mayence. La marraine était l'abbesse de Fontenelle, Jeanne, sœur de Philippe de Valois; le per-

(1) *Chron.* IV, 16.

(2) *Chron.* I, 1, 111. Je ne sais s'il s'agit ici de Jean de Neuville qui devint plus tard écuyer et échanson de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne. En 1416, Jean, dauphin de France et époux de l'héritière du Hainaut, a pour trésorier Jean Rasoir. Guillaume Rasoir fut abbé de Crespin vers 1435. Un demi-siècle plus tard, nous retrouvons un Jean Rasoir, doyen de la collégiale de la Salle-le-Comte, à Valenciennes.



sonnage qui se réconcilie est monseigneur le comte de Hainaut (¹).

### III. — Vieillesse de Gui de Blois. — Ses fureurs. — Sa prodigalité. — Vente du comté de Blois.

Rien n'est plus triste que le tableau que Froissart trace de la vieillesse de Gui de Blois : « Par bien boire et fort « manger douces et délectables viandes, il estoit malement « fort engraissé. Il ne pouvoit mais chevaucher, mais « charier se faisoit, quand il vouloit aller d'un lieu à un « autre, au déduit des chiens et des oiseaux. » L'intelligence s'était ressentie de cet affaiblissement physique. Le gentil seigneur était bien changé, car parfois il s'abandonnait à des accès de colère si violents que pendant les fêtes du carnaval de l'année 1389 il tua de sa main le sire d'Agimont, qui avait été l'un des chefs de l'armée brabançonne à la bataille de Bastweiler (²).

Le malheur vint aigrir davantage cette nature vive et ardente, qui ne trouvait plus d'arène où elle pût s'épancher depuis que celle des combats s'était fermée. Le fils unique du comte de Blois avait voyagé du Blaisois en Hainaut par un temps très-chaud. « Il estoit tendre, mol

(¹) *Chronique de Valenciennes*, publiée par M. Buchon, p. 632. Un fils de Jean Bernier était en 1365 garde de la prévôté de Paris.

(²) Charte du 15 février 1389 (v. st.) (Archives de Mons.)

« et jeune. » La fièvre le prit, et il rendit le dernier soupir à Beaumont le 15 juillet 1391.

En même temps que le courage de Gui de Blois dégénérait en des fureurs qu'on ne pouvait calmer assez tôt, sa générosité s'était transformée en une prodigalité sans bornes. « Point ne lui besoignoit, dit Froissart, à vendre « son héritage. »

Gui de Blois se laissait conduire par un de ces ministres trop complaisants des vices des grands, qui les flattent pour mieux les égarer. C'était le fils d'un tisserand de Malines et il se nommait Sohier. A mesure que son maître s'appauvrissait, il se hâtait davantage de profiter de sa générosité, et il fit si bien qu'un jour que Gui se trouvait seul à Château-Renaud, il lui persuada de vendre pour deux cent mille francs le comté de Blois au frère du roi de France, qui désirait fort le réunir à son duché de Touraine. Froissart accuse Sohier de n'avoir eu ni sens, ni prudence; il lui reproche surtout son ignorance : « Il « n'avoit là nully de son conseil fors Sohier, qui oncques « ne fut à l'école, ni ne connut lettres (¹). »

(¹) *Chron.* IV, 60. J'aime à croire que ce Sohier n'est pas le « Sohelet mon doulc ami, » nommé dans une ballade composée vers 1392. Froissart appelle les négociations qui eurent pour résultat la vente du comté de Blois *des marchandises;* mais ceci ne peut fortifier l'interprétation que Lacurne de Sainte-Palaye a donnée à un vers que nous avons déjà cité, car, peu de lignes plus loin, Sohier est accusé « d'avoir fait ce povre marché. » L'or qui servit à payer le comté de Blois venait de Milan. Galéas

Malgré la vente de son comté, les dettes de Gui de Blois s'accrurent si rapidement que, lorsqu'il expira à Avesnes, on vit sa femme, Marie de Namur, refuser de les payer et déposer les clefs sur le cercueil, comme les comtesses de Hainaut et de Flandre le firent aussi après la mort d'Aubert de Bavière et du duc de Bourgogne Philippe le Hardi. Ses obsèques eurent lieu sans pompe, et l'on oublia même de l'inhumer dans le magnifique tombeau qu'il avait fait élever dans l'église des Cordeliers. « Ce fut mon seigneur et « mon maistre, écrit Froissart, et un seigneur honorable « et de grande recommandation, mais il créoit légèrement « ceux qui nul bien ni honneur ne lui vouloient [1]. »

Du moins, comme le remarque Froissart, tout ce que Gui de Blois donna du sien ne fut point absorbé par de stériles dépenses sans honneur et sans fruit [2].

Visconti, pour marier sa fille au frère du roi de France, lui avait donné une dot énorme, un million de francs, produit des exactions sous lesquelles gémissait l'Italie.

[1] *Chron.* IV, 60. Le testament de Gui de Blois est du 17 octobre 1397. Il y cite son confesseur, Étienne Jourdain, et son exécuteur testamentaire, Renaud de Sens, bailli de Blois. Parmi les legs fort nombreux qui y figurent, j'en remarque un de cent cinquante francs à l'église collégiale de Chimay, un autre de cent francs à l'église paroissiale de Chimay, un troisième de cinquante francs à l'église paroissiale de Beaumont. (Archives du royaume, à Bruxelles.)

[2] « Beau cousin, lui disait Charles VI, je vois bien que vous « estes un seigneur garni d'honneur et de largesse, et avez eu du « temps passé plusieurs frais et coustages. » *Chron.* IV, 25.

La chronique qu'il fit faire « moult lui cousta de ses de-« niers » Mais cette chronique, à la composition de laquelle il présida pendant vingt années, a fait plus pour sa mémoire que le plus somptueux cénotaphe.

En Gui de Blois finissait la branche aînée des comtes de Blois, de la maison de Châtillon; en lui aussi s'éteignait la postérité de Jean de Beaumont : souvenirs aussi grands dans l'histoire que chers aux lettres.

# CHAPITRE X.

## RELATIONS DE FROISSART AVEC LES SEIGNEURS.

**I. Chevaliers du Hainaut. — Jean de Werchin. — Eustache d'Aubrecicourt. — Wulfart de Ghistelles. — Gauthier de Mauny.**

Après avoir montré Froissart errant de cour en cour, de château en château, il faut s'arrêter un instant pour rechercher quelles furent les relations sérieuses et durables qu'il y forma. Sa vie vagabonde lui fit trouver beaucoup d'amis, mais elle n'entraîna ni infidélité dans ses affections, ni inconstance dans ses goûts.

Il était bien jeune encore quand, dans un de ses premiers poëmes, Cognoissance lui adressait ce discours :

Pour ce qu'en maints lieux iras
Où pas cognoistre ne pourras
Tost chascun pour le pou véir,
Je te diray que tu feras,
Quant les conditions sauras

D'aucun qui fera à hayr :
Pense de tel homme fuyr,
Où tu ne peus à bien venir ;
Saigement t'en eslongeras,
Tant ait seigneurie à tenir,
Ne tant te saiche dons offrir :
Fuy-le, ou jamais honneur n'aras.
Mais se tu pues accointier
D'escuier ou de chevalier
Qui soit bien conditionné,
Qui point n'entende à convoitier
Par flatter, ne par mensongier,
Tel cueur s'est à honneur donné
Et à vertus habandonné.
Eslis-le sur tout homme né
Et t'en accointe entre un millier.

« Je veux bien, écrira-t-il plus tard dans ses chroni-
« ques, que ceux qui viendront après moy sachent que,
« pour enquerre justement de tout, en mon temps congnus
« moult de vaillans hommes, tant de France comme
« d'Engleterre, d'Escosse, de Castille et de Portingal et
« autres terres, par lesquels je m'informai, et volentiers. »

Froissart recherchait les hommes les plus intrépides et les plus sages, pour mieux connaître soit les aventures des batailles où se révèle inopinément la fortune de la guerre, soit la marche secrète et lente des négociations qui rétablissent la paix ; mais ceux-ci ne recherchaient peut-être pas moins le chroniqueur qui devait transmettre à la postérité tout ce qui honorait ou leur prudence ou leur cou-

rage. Une si grande autorité est attachée à la mission qu'il remplit que Henri Chrystead s'adresse à lui en ces termes : « Je vous le dirai afin que vous le mettiez en « mémoire perpétuelle, » et l'on voit à la naissance du fils du prince de Galles le sénéchal d'Aquitaine se hâter de l'aborder à peu près avec les mêmes paroles : « Frois- « sart, escripsez et mettez en mémoire que madame la « princesse est accouchée d'un beau fils qui est venu au « monde au jour des Rois. Si est fils de roi et sera roi. » Cet enfant, qui doit être roi, mais qui ne mourra pas sur le trône, c'est Richard II.

Froissart avait pu, dans sa jeunesse, voir Jean de Beaumont et écouter les récits de ses compagnons d'armes, c'est-à-dire ceux de Jean le Bel, à la fois chevalier, chanoine et chroniqueur. Plus tard il avait dû à Gui de Blois, devenu le seigneur de Beaumont, une partie des relations qui formèrent sa chronique, et en terminant son troisième livre, il disait encore : « S'il plaist à mon très- « cher et honoré seigneur, monseigneur le comte Guy de « Blois, le me dire, pour l'amour de lui, je y enten- « drai. »

Le Hainaut, patrie de Froissart, occupa toujours la première place dans les sources auxquelles il puisa, aussi bien que dans les récits où il les mit en œuvre.

Avec quel empressement, dès qu'il se retrouvait à Valenciennes, à Beaumont ou à Lestines, n'interrogeait-il pas les braves chevaliers des marches de la Meuse et de l'Escaut !

En Haynau m'en revenrai,
Et des segnours compte y tenrai
Que j'y ai véus et servis,
Qui ne m'y voient pas envis.

Il ne laisse jamais passer une occasion de raconter leurs exploits et de louer leur valeur, en ajoutant à leur nom celui du pays où ils sont nés [1]. Dès la première page de son livre, il place le nom de Franke de Halle à côté de celui de Chandos. Tantôt il nous montre Alard de Donstienne détruisant aux bords de la Loire la bande de Robert Briquet, tantôt ce sont les sires d'Antoing, de Ligne, d'Havré, qui dressent leurs tentes sur les rivages de l'Afrique. Ailleurs c'est Thierry de Soumain qui saisit et écarte les lances que les assiégés de Ville-Lopez dirigent contre lui ; moins heureux au siége de Ribedave, il y a le bras percé d'un vireton, mais il mérite à sa mort les larmes du duc de Lancastre, « comme escuyer d'honneur « et de vaillance. »

Les chevaliers et les écuyers du Hainaut prirent part à tous les combats et se mêlèrent à toutes les guerres. « Or « pensez adonc, dit Froissart, si lorsque les gentilshommes

(1) Ce sentiment patriotique se révèle ou se laisse deviner partout. Le comte de Nevers, ayant relâché à Clarence, port du golfe de Patras, y rencontra Bridoul de la Porte, qui revenait de Jérusalem. « Si lui firent tous bonne chère, pourtant qu'ils « le virent homme de bien et natif de Hainaut » *Chron* IV, 59. Une charte du 19 mai 1412 cite Jean, dit Bridoul, de la Porte, bailli des terres de l'évêque de Liége au pays de Hainaut.

« se appareilloient, les dames et les damoiselles estoient « joyeuses. Il faut vous dire : non [1]. » L'accueil qu'ils recevaient au retour des batailles, couverts de cicatrices et de trophées, n'en était que plus tendre et plus joyeux. Mais les joutes ont aussi leur éclat et leur gloire, soit que le sire de Donstienne y brille sous les yeux de la jeune duchesse de Bourgogne, soit que Jean d'Aubrecicourt y reçoive le prix de la main de la reine de Portugal [2].

Froissart, dans ses poésies, cite tour à tour :

. . . Le sénescal, Diex li vaille!
Car c'est un seignour de grant vaille
Et qui m'a donné volentiers;
Car ensi com uns siens rentiers,
Où qu'il me trouvast, ne quel part,
J'avoie sus le sien ma part;
Et le seigneur de Moriaumés
De qui je sui assés amés.
Encor en y a qui vendront
Et qui mi mestre devendront,
Car il sont jone et à venir;
Se m'en pora bien souvenir
Quant je ferai un aultre livre.
Mès tous ceulx qu'à présent vous livre

[1] *Chron.* IV, 50.

[2] Jean d'Aubrecicourt se signala aussi dans la fameuse joute de Saint-Engelbert, et, comme ses relations avec Froissart sont connnues, nous lui attribuons les détails si complets que nous trouvons dans les *Chroniques* sur tout ce qui s'y passa.

M'ont largement donné et fait;
Si les recommende et de fait,
Ensi qu'on doit, et sans fourfaire,
Ses mestres et ses seignours faire.

Le sénéchal de Hainaut, Jean de Werchin, son fils Jacques, sire de Walincourt, Jean de Moriaumez, sire de Bailleul et de Fontaines, Nicolas de Houdeng, sire d'Espinoy, Jean de Barbançon, sire de Donstienne, Bridoul de Montigny étaient les amis les plus intimes de Gui de Blois.

Tous ces noms se retrouvent dans les chroniques de Froissart, mais ce n'est pas sans raison qu'il place au premier rang celui du sire de Werchin, « qui moult es- « toit vaillant homme et moult renommé en armes. » Quatre générations de sénéchaux de Hainaut de cette famille prirent part aux guerres de son temps. En 1340, c'est Gérard de Werchin qui entreprend « une grand « appertise d'armes, laquelle doit bien estre tenue en « grand prouesse. » En 1358, c'est son fils Jean qui assiége Saint-Valéry. En 1380, c'est son petit-fils qui combat aux barrières de Gand ; en 1402, c'est son arrière-petit-fils, qui, se rendant en pèlerinage en Galice, défie tous les chevaliers de France et d'Espagne, en l'honneur de saint Georges et de sa dame.

Lorsque les chevaliers du Hainaut, aussi bien que ceux de France et d'Angleterre, faisaient des présents à Froissart, était-ce tout simplement une aumône comme celle qu'on accordait à ces mendiants plus ou moins lettrés

qu'on nommait souvent hérauts et quelquefois aussi ménestrels? Non, c'était plutôt un encouragement à ses travaux historiques, c'était la sympathique adhésion des chevaliers au noble exemple donné par les princes. N'étaient-ils pas tenus de contribuer aussi à l'accomplissement de cette grande tâche qui intéressait les chevaliers non moins que les princes eux-mêmes? Froissart a soin de nous dire qu'il poursuivit ses enquêtes non seulement « aux coustages » de la reine d'Angleterre, mais aussi « aux coustages des hauts seigneurs. »

Si ces *hauts seigneurs* mettaient tant de prix à ce que le chroniqueur poursuivît ses enquêtes dans la plus grande partie de la chrétienté, avec quel zèle ne devaient-ils pas l'instruire aussi de ce qu'ils avaient fait ou de ce qu'ils avaient vu! Rien n'était plus précieux que ces témoignages, et nous en chercherons les traces en nommant tour à tour les plus illustres amis de Froissart.

Parmi les chevaliers du Hainaut à qui Froissart dut le plus, nous citerons les sires d'Aubrecicourt, de Ghistelles, de Mauny.

Eustache d'Aubrecicourt avait reçu dans son hôtel de Valenciennes la reine d'Angleterre fugitive, et, après avoir aidé Jean de Beaumont à placer Édouard III sur le trône d'Angleterre, il ne l'avait pas imité en renonçant à son service pour soutenir la cause de Philippe de Valois. « Le plus grand et renommé capitaine, qui souvent chevauchoit et faisoit de grands appertises d'armes, c'estoit, « dit Froissart, messire Eustache d'Aubrecicourt. » Le

premier, il pénètre à Carcassone; à Poitiers, il engage la bataille. Il se signale dans les guerres de Bretagne et d'Espagne : Édouard III lui donne l'ordre de la Jarretière.

Au milieu des combats, Eustache d'Aubrecicourt rêvait à sa dame, noble princesse qui, entendant sans cesse célébrer ses exploits, s'était prise à l'aimer. C'était Isabelle de Juliers, nièce de la reine d'Angleterre. « Cette dame, « dit Froissart, avoit en amour monseigneur Eustache « pour les grandes bacheleries et appertises d'armes dont « elle oyoit tous les jours recorder, et elle lui envoya « haquenées et coursiers, et lettres amoureuses et grandes « signifiances d'amour, par quoi ledit chevalier en estoit « plus hardi et plus courageux. » Lorsqu'il fut pris en Champagne, il paya rançon non-seulement pour lui, mais aussi pour le coursier et la haquenée blanche qu'il avait reçus de sa dame. Isabelle de Juliers était jeune, Eustache d'Aubrecicourt ne l'était plus. Ses années comptaient pour la gloire et non pas pour l'amour.

Wolfart de Ghistelles, issu d'une illustre maison de Flandre, possédait le domaine de Raismes, près de Valenciennes. Ami de Jean de Beaumont comme Eustache d'Aubrecicourt, il avait pris la même part à l'expédition d'Angleterre. Si Eustache d'Aubrecicourt raconta à Froissart la bataille de Poitiers, Wolfart de Ghistelles put lui dépeindre la mêlée de Crécy.

Mais, de tous les chevaliers, celui que Froissart nomme le plus volontiers est Gauthier de Mauny, « ce vaillant et

« gentil chevalier, » intrépide et aventureux entre tous ceux de son temps.

Des dons monseigneur de Mauni
Me lo, ne pas les reni.

Gauthier de Mauny était issu des anciens comtes de Hainaut, et, tandis que les princes de la maison d'Avesnes avaient adopté pour insignes le lion de Flandre, il conservait l'écu d'or à trois chevrons de sable, qui remontait, selon le cordelier Jacques de Guise, à Brunehaut, roi des Belges. Son père, qu'on appelait le Borgne de Mauny, avait tué un chevalier gascon dans un tournoi près de Cambray, et il avait lui-même été mis à mort par trahison au moment où il venait de s'imposer un pèlerinage à Saint-Jacques : il était réservé à son fils de retrouver ses restes cachés sous une dalle de marbre à la Réole et de les faire transporter à Valenciennes, où on lui fit plus tard cette épitaphe : « Ci gist noble chevalier, messire « Jean, dit le Borgne de Maugny, père à monsieur Watier « de Maugny qui fit merveilles en armes aux guerres des « Anglois contre les François. »

En 1327, le preux chevalier n'était encore qu'un jeune damoisel qui servait et taillait devant la reine, mais bientôt il saisit une lance et une épée, et, sans songer à énumérer ses exploits, on peut bien dire avec Froissart « que son livre est moult renluminé de ses prouesses. »

Ce fut précisément « pour les grandes prouesses dont « il estoit renommé » que le roi Philippe de Valois vou-

lut le faire périr, au mépris des règles les plus sacrées de l'honneur chevaleresque. Gauthier de Mauny traversait la France, protégé par un sauf-conduit du duc de Normandie ; il avait avec lui vingt des siens et ne cachait pas son nom, quand on l'arrêta à Orléans. Philippe de Valois le tenait « pour son trop grand ennemi. » Mais le duc de Normandie, qui avait scellé le sauf-conduit, accourut au palais et déclara que, si l'engagement qu'il avait pris n'était pas respecté, il serait le premier à exhorter tous ses amis à ne plus prendre part à une guerre déloyale : ce fut sans doute alors, plutôt qu'en 1364, qu'il prononça ce mot célèbre : que si la bonne foi était bannie de la terre, elle devrait se retrouver dans le cœur des rois. Philippe, ébranlé par cette noble résistance, se fit amener Gauthier de Mauny à l'hôtel de Nesle, et le brave chevalier, comblé de ses présents, arriva assez tôt au siége de Calais pour être le témoin d'un autre exemple des malheurs qu'entraîneraient chez les princes leurs passions violentes, si un fils indigné, si une reine éplorée ne parvenaient à les calmer.

Le sire de Mauny n'était pas seulement renommé par son courage : Froissart nous apprend qu'il était aussi « sagement emparlé et enlangagé. »

## II. Chevaliers anglais. — Le comte de Pembroke. — Le comte d'Hereford. — Édouard le Despenser. — Barthélemy de Burghersh. — Richard Stury.

Une fille de Gauthier de Mauny, qui rendit aux arts,

par la fondation du musée de Cambridge, ce que les lettres avaient fait pour immortaliser son père, épousa Jean de Hastings, comte de Pembroke. Celui-ci, à l'exemple de Gauthier de Mauny, partagea avec le comte d'Hereford l'honneur de protéger Froissart. Mais il paraît avoir dû encore plus à messire Édouard le Despenser, « qui fut, « dit-il dans ses chroniques, moult plaint et moult regretté « de ses amis, car ce fut un gentil cœur et vaillant che- « valier, fresque et gentil, large et courtois, et grand capi- « taine de gens d'armes. »

> Le grant seigneur Espensier,
> Qui de larghèce est despensier,
> Que t'a-t-il fait? — Quoi, dis-je? assés,
> Car il ne fu oncques lassés
> De moi donner, quel part qu'il fust.
> Ce n'estoient cailliel, ne fust,
> Mès chevaus et florins sans compte;
> Entre mes mestres je le compte
> Pour seigneur, et c'en est li uns.

Les Despenser, qui, de même que les Stuarts, devaient leur nom à la charge qu'ils remplissaient à la cour (elle consistait à chercher dans les celliers le vin renfermé dans des peaux de cerf et à remplir la coupe du roi), étaient issus des seigneurs de Gommiecourt, chevaliers d'Artois. Élevés trop haut dans la faveur d'Édouard II, ils avaient expié les excès de leur puissance dans d'affreux supplices; mais ces discordes étaient oubliées, et les nobles aïeux de la maison de Spencer avaient repris à la

cour d'Édouard III la position qui leur était légitimement acquise.

Si le comte de Pembroke raconta à Froissart l'expédition d'Édouard III à Buironfosse, si le comte d'Hereford lui parla du combat de Torbay, Édouard le Despenser put lui donner des détails intéressants sur les guerres des Français et des Anglais en Aquitaine.

Nous serait-il permis d'oublier Barthélemy de Burghersh et Richard Stury ?

Barthélemy de Burghersh est déjà vieux quand Froissart le rencontre en 1361. Que de choses n'a-t-il pas vues? En 1327, il reçoit à Douvres la jeune reine d'Angleterre. En 1337, le pape le dégage du vœu qu'il a fait de ne plus porter les armes avant d'avoir accompli un pèlerinage au saint sépulcre, et il partage avec Gauthier de Mauny le commandement de la flotte anglaise; mais c'est surtout par son habileté et sa prudence qu'il occupe un rang élevé entre les conseillers d'Édouard III. En 1334, en 1338, en 1341, il traite avec les ambassadeurs de Philippe de Valois, en 1347 il négocie à Dunkerque le mariage d'Isabelle d'Angleterre avec le comte de Flandre, et la même année il est cité comme l'un des gardiens de la trêve entre la France et l'Angleterre. Il traite de la paix en 1348 avec la Flandre, et, en 1349, avec le roi de France. En 1350, il se rend à Rome, où il a déjà été envoyé sept ans auparavant. On trouve encore son nom en 1354, parmi ceux des négociateurs, en 1356 et en 1359 parmi ceux des chevaliers qui combattent à Poitiers ou qui guerroient en

Champagne. Les chartes lui donnent le titre de maréchal d'Angleterre, de chambellan du roi, de connétable de Douvres et de gardien des *Cinque Ports*. Froissart le nomme : « un bon chevalier et grand baron d'Engleterre. »

Richard Stury, bien plus jeune que Barthélemy de Burghersh, rencontre aussi Froissart aux fêtes de Berkhamstead ; là où s'arrête la carrière de l'un commence celle de l'autre, toutes deux pleines de faits et d'enseignements. En 1360, Édouard III arme Richard Stury chevalier aux portes de Paris ; en 1363, il accompagne le roi de Chypre de Douvres à Londres ; en 1369, on le rencontre dans l'expédition du duc de Lancastre. En 1370, il est envoyé vers le roi de Navarre et est l'un des témoins cités dans la charte où le roi d'Angleterre confirme les priviléges de l'Aquitaine. A peine est-il revenu d'un voyage à Bruxelles où il rencontre Froissart, qu'il se signale le 1er juillet 1371 au combat naval de Torbay. En 1373, il se trouve à Londres quand la sœur de Chandos restitue les domaines de Geoffroi d'Harcourt. En 1376 et en 1381, il est l'un des ambassadeurs chargés de traiter avec le roi de France. En 1385, Richard II lui confie la garde de sa mère. En 1387, secondé par la reine, il est l'un « des sages chevaliers de « la chambre du roi » qui font entendre des conseils trop promptement oubliés. En 1390, nouvelle ambassade en France ; en 1394, autre ambassade en Écosse.

Ainsi, les récits de ces deux chevaliers remplissaient près de trois quarts de siècle, de 1327 à 1394, c'est-à-dire à peu près tout le cadre de la chronique de Froissart ; et

telle était la confiance qu'ils plaçaient en lui, qu'il n'était rien qu'ils lui cachassent.

**III. Chevaliers français — Enguerrand de Coucy. — Le dauphin d'Auvergne. — Le duc de Bourbon. — Guillaume de Melun. — Le sire de Rivière.**

La France offrait à Froissart des amis non moins dévoués, des protecteurs non moins généreux, et Froissart, aussitôt après avoir dit que messire Édouard le Despenser est l'un de ceux qu'il compte comme seigneur parmi ses maîtres, ajoute :

> L'autre si m'est moult communs,
> C'est le bon seigneur de Couci
> Qui m'a souvent le poing fouci
> De beaux florins à rouge escaille.

Enguerrand de Coucy était par son aïeule issu de la maison de Châtillon, à laquelle appartenait Gui de Blois. Froissart le vit dans sa jeunesse chanter et danser aux fêtes d'Eltham. Il le connut puissant et riche à Londres, quand il reçut d'Édouard III la main de sa fille avec une dot considérable ; il le rencontra peut-être en Italie, proclamant fièrement sa neutralité dans les guerres de la France et de l'Angleterre, car il suffisait, disait-on, que quelqu'un s'écriât : Je suis à monseigneur de Coucy, pour qu'il n'eût rien à craindre. Mais le sire de Coucy se lasse bientôt de cette oisiveté : il va guerroyer contre les répu-

18.

bliques de Pise et de Florence, et enrôle les Grandes Compagnies pour conquérir le duché d'Autriche. Charles VI lui offre l'épée de connétable et lui confie le soin d'apaiser les troubles de Paris.

Enguerrand de Coucy donnait l'hospitalité à Froissart dans son château de Crèvecœur, et lui racontait tout ce qu'il avait appris de son cousin, le comte de Saint-Pol, sur les négociations des rois de France et d'Angleterre. D'autres fois, il l'accueillait dans sa terre de Mortagne, « bel héritage » entre Tournay et Valenciennes, que Charles V lui donna peu de temps avant sa mort, ou bien il le conduisait dans sa terre de Coucy où tout rappelait la devise du maître : Coucy à la merveille!

> Qui veult terre de grant déduit savoir
> Et ou droit cuer du roiaume de France,
> Et forteresse de merveilleux povoir,
> Haultes forests, et estancs de plaisance,
> Aires d'oiseaulx, parcs de belle ordenance,
> Ou pays de Vermandoys,
> Devers Coucy acheminer te dois :
> Lors des terres verras la nompareille ;
> Pour ce est son cry : Coucy à la merveille (1)!

Froissart a soin de nous nommer aussi :

> Béraut, le comte dauphin
> D'Auvergne, qui tant par est fins,
> Amoreus et chevalereus ;
> Il n'est feleneus ne ireus,

(1) Poésies d'Eustache Deschamps, éd. de M. Tarbé.

Mès enclins à tous bons usages,
Secrès, discrès, loyaus et sages,
Acointables à toutes gens,
En ses maintiens friches et gens;
Et son fil le duc de Bourbon,
Loys, ai-je trouvé moult bon :
Pluisours dons m'ont donné li doi.

Le dauphin d'Auvergne, « ce gentil seigneur, » comme Froissart l'appelle dans ses chroniques, de même que ses autres bienfaiteurs, avait épousé une arrière-petite-fille de Jean II, comte de Hainaut, et de Philippe de Luxembourg. Il avait pour gendre, comme vient de le dire Froissart, le duc de Bourbon, que notre chroniqueur connut à Londres lorsqu'il y fut l'un des otages du roi de France. Jean d'Orronville nous assure que Philippe de Hainaut l'aimait beaucoup, parce qu'il possédait toutes les qualités requises chez un chevalier. « La roine d'Engle-« terre qui lors vivoit, dit-il, estoit sa parente, à cause de « la mère au duc estant du lignage de Haynault, et bien « regardoit aussi qu'il fut un chevalier fort amoureux, « premièrement envers Dieu, après envers toutes dames « et damoiselles, tant que par le royaulme d'Engleterre « les chevaliers et escuyers l'appeloient le roi d'hon-« neur. » Le duc de Bourbon avait obtenu, « par sa « joyeuse parole et son bel vivre, grâce d'aller et venir « par toutes festes et esbanoys » et néanmoins, il vit sa captivité se prolonger pendant sept ans, se contentant d'écrire sur sa ceinture un mot, un joyeux mot, comme

il le disait lui-même : Espérance ! Et quand enfin il fut redevenu libre, il alla avec ses amis attaquer les infidèles en Afrique, aux lieux mêmes où était mort son aïeul saint Louis.

Le fils aîné du duc de Bourbon épousa Marie de Berry, veuve de Louis de Dunois, fils unique du comte de Blois. Froissart avait assisté à son premier mariage. Si le jeune comte de Blois qui devait être « son seigneur » eût vécu, Marie de Berry eût été « sa dame. » Il n'eût pu en trouver une qui fût plus généreuse, ou plus digne d'encourager ses travaux, car Christine de Pisan la cite comme sa plus noble protectrice, et Eustache Deschamps l'a chantée aussi dans quelques vers écrits au déclin de sa vie :

> Beau fait aler au chastel de Clermont ;
> Car belle y a et douce compaignie,
> Qui en dançant et chantant s'esbanye.
> Les dames là très-bonne chère font
> Aux estrangiers. Si convien que je dye :
> Beau fait aler au chastel de Clermont.
> Il ne en y a qui les autres semont
> En toute honeur et en pyeuse vie;
> C'est paradis, et pour ce à tous escrie :
> Beau fait aler au chastel de Clermont ;
> Car belle y a et douce compaignie.

Il faut enfin citer parmi les amis de Froissart, Guillaume de Melun, qui lui apprenait ce qui se passait au conseil du roi de France, et ce noble sire de Rivière, qui avait reçu le

dernier soupir de Charles V et que les larmes de la duchesse de Berry sauvèrent seules d'un inique supplice aux plus mauvais jours de la royauté de Charles VI [1].

Certes, le chroniqueur qui eut des protecteurs si illustres put jouir lui-même de l'éclat de sa gloire, mais ce qui ne l'honore pas moins aux yeux de la postérité, ce sont les liens étroits qui ont existé entre lui et les hommes les plus sages de son temps. Rien ne démontre davantage son impartialité et toute l'autorité de ses récits que de le voir accueilli avec le même empressement dans deux monarchies rivales, et salué comme un ami par les compagnons d'armes d'Édouard III aussi bien que par les conseillers de Charles V.

[1] Peut-être ne faut-il point séparer l'amitié du sire de Rivière de la protection de Charles V. « Messire de la Rivière, beau « chevalier, très-gracieusement, largement et joyeusement sa-« voit accueillir ceux que le roy vouloit festoyer et honorer. » Christine de Pisan, *Faits et Mœurs de Charles V,* VI, 63.

# CHAPITRE XI.

## RELATIONS LITTÉRAIRES DE FROISSART.

### I. Guillaume de Machault, — Eustache Deschamps. — Cuvelier. — Philippe de Maizières.

Lorsque Froissart portait ses vers à Bruxelles au duc Wenceslas, la cour de Brabant conservait encore dans l'histoire de la civilisation et des lettres, un éclat égal à celui dont elle avait joui un siècle auparavant à l'époque du roy Adenez ; car il y rencontrait Guillaume de Machault, Eustache Deschamps, Cuvelier et Philippe de Maizières.

Guillaume de Machault, qui fut chanoine comme Froissart, avait aussi chanté les naïves émotions de l'amour. Est-il permis de croire qu'une princesse s'éprit de lui

quand il était déjà vieux, et n'aima en lui que le poëte? L'anecdote nous paraît fort douteuse (¹).

Il est vrai que Guillaume de Machault était à la fois versificateur, musicien et vaillant homme d'armes. Pendant trente ans il avait servi le roi de Bohême, et il répétait sans cesse dans ses vers la devise des preux :

Onnenr crie partout et vuet :
Fay que doys, aviengne que puet.

Il est assez vraisemblable que Guillaume de Machault composa pour Wenceslas le dit du *Remède de Fortune* ou de l'*Écu Bleu*. Parmi les ballades, lais et rondeaux qui y sont insérés, ne retrouverait-on pas quelques œuvres poétiques du duc de Brabant? Dans les comptes de Jean de Châ-

(¹) On a quelque peine à comprendre que des érudits fort recommandables, et tout récemment encore M. Tarbé, aient voulu reconnaître Agnès de Navarre pour l'héroïne du roman du *Voir dit* et des lettres qui en forment en quelque sorte la première rédaction. En effet, il paraît difficile de trouver le nom d'Agnès dans deux vers où il n'y a pas un seul *s*, ou celui de Navarre dans trois autres vers où l'auteur nous avertit d'effacer les *r*, surtout lorsqu'on remarque que, dans le même poëme, l'auteur appelle sa dame *Jehane*. Il serait impossible de justifier le nom de Thomas, donné à son frère, la mention des enfants de sa sœur, et certaines phrases dont il résulte que cette dame n'était pas mariée deux ans après la peste qui désola Paris, en 1348. Ce qui nous étonne encore bien plus, c'est le rôle étrange attribué à une princesse de sang royal, qui va s'ébattre tantôt au cabaret, tantôt à la foire du Landit à Saint-Denis, où elle ne trouve pas même un lit qu'elle puisse occuper sans le partager.

tillon, on appelle Machault l'auteur des *Byau dys*. Pendant sa vieillesse, il s'était retiré à Reims, et c'est ainsi qu'il faut expliquer ces vers de Froissart dans le *Buisson de Jonèce* :

> Je cheminóis en ce voyage
> En paix, en joie et en revel,
> En chantant un motet nouvel
> Qu'on m'avoit envoyé de Rains.

Eustache Deschamps, élève de Guillaume de Machault, s'écriait comme lui :

> Fay ce que dois et aviengne que puet.

Poëte élégant, quoique parfois trop peu sévère, ayant pour amis Guillaume de Melun parmi les chevaliers français et Guichard d'Angle parmi les chevaliers anglais, c'est-à-dire les mêmes amis que Froissart, il avait pu le voir à Bruxelles, et le rencontra de nouveau à l'Écluse, où, témoin comme lui des gigantesques armements de la France, il disait à Charles VI :

> Noble lyon, pourvoiez vostre gent,
> Vivres, vaisseaux aient sans scrupule :
> N'aiez le nom, par le défault d'argent,
> D'escrevice qui en alant recule.

Nous citerons ailleurs des ballades d'Eustache Des champs, envoyées à Froissart, mais il en est d'autres qui, bien que ne portant pas son nom, semblent également lui avoir été adressées. Telle est celle dont nous donnons les premiers vers :

> Quelles nouvelles de l'union ?
> Seront ces deux papes d'accort ?

Ou bien cette autre qui commence ainsi :

D'où viens-tu ? — Je viens de Paris,

et qui se termine par ce refrain :

Hé ! doulz amis, qu'en dit li roys?

Telles sont encore celles que nous avons déjà reproduites en reconnaissant Froissart dans le *compains* qui, à la fois chroniqueur et poëte, n'ignore rien de ce qui se passe dans la chrétienté.

Eustache Deschamps eût pu être chroniqueur comme Froissart. Quelques fragments sur la mort de Marcel, intercalés dans ses poésies, offrent tous les caractères de l'éloquence narrative : on sent dans ses écrits, comme dans ceux de Froissart, et plus vivement peut-être, le véritable sentiment national de l'époque, une profonde sympathie pour les misères du peuple, qui ne s'abaisse jamais jusqu'à excuser la sédition des maillotins, un dévouement sans réserve aux institutions monarchiques et chevaleresques, qui s'afflige plus vivement des vices des grands.

Cuvelier, qui, de même que Froissart, alla jusqu'à Schoonhove chercher les bienfaits de la maison de Blois, s'efforçait de joindre à tous ces beaux préceptes, l'autorité d'un grand nom et d'un exemple tout récent, en rimant la chronique de Bertrand du Guesclin que, peu d'années après, fit mettre en prose messire Jean d'Estouteville, capitaine de Vernon [1].

[1] Quel rapport y a-t-il lieu entre Cuvelier, auteur de la chronique de Bertrand du Guesclin, et le chevalier artésien

Machault, en servant le roi de Bohême, Cuvelier, en servant Bertrand du Guesclin, avaient appris l'un et l'autre à bonne école à apprécier la gloire et l'honneur. Ils admirèrent avec Froissart la noble persévérance et le généreux dévouement du bon roi Pierre de Chypre [1]. Tous les deux le célébrèrent dans des poëmes; mais, parmi les hommes qui éprouvèrent le même sentiment de respect et de vive sympathie, il y en eut un qui fit encore plus que Froissart, Machault et Cuvelier; car, s'il honora le roi de Chypre de sa plume, il l'aida également de son épée. C'est Philippe de Maizières, qui fut aussi l'ami d'Eustache Deschamps, car il disait à Charles VI dans le *Songe du vieil*

Baudouin Cuvelier, qui perdit un œil en 1351 dans un combat près de Saint-Omer?—Les savants auteur de l'*Histoire littéraire de la France* pensent que les poëtes du nom de Cuvelier appartiennent à l'Artois.

(1) Lorsque Froissart, Machault et Cuvelier parlent du roi de Chypre, on retrouve les mêmes pensées et presque les mêmes mots :

« Si le noble roi de Chipre Pierre de Lusignan, qui fu si vail-
« lant homme et de si haute emprise, eust longuement vescu, il
« eust tant donné à faire au soudan et aux Turcs que depuis le
« temps de Godefroi de Bouillon ils n'eurent tant à faire. »
*Chron*. III, 25.

Je ne truis pas en escript
Que, depuis le tans Godefroy
De Buillon qui fist maint effroy
Aux Sarrasins, fust homme né
Par qui si mal fussent mené.

Machault, *Manuscrit de Paris*.

Le noble roy de Chippre, le hardi conquérant,
Le meilleur roy qui fust par delà conversant
V[c]. ans a passé. Cuvelier, I, p. 270.

*pèlerin :* « Tu peux bien lire et ouïr les dictiés vertueux de « ton serviteur Eustace. »

C'était à la cour de Wenceslas que le roi Pierre de Chypre avait trouvé, lors de son voyage en Occident, l'enthousiasme le plus vif, les promesses les plus sincères. Mais entre tous les chevaliers et écuyers de Flandre, de Brabant, de Picardie et des bords de la Meuse, qui s'associèrent au XIVe siècle à cette croisade trop peu connue, il n'en est aucun que l'on puisse comparer à Philippe de Maizières. On manquait de navires pour transporter les croisés en Orient : il se souvint de Villehardouin et alla haranguer à Venise le doge et le peuple, qu'il persuada par son éloquence. Bravant les tempêtes et les naufrages, combattant au premier rang contre les Sarrasins, et souvent, comme il le dit lui-même, « habandonné « en terre, comme mort, d'amis et ennemis, » puis élevé aux fonctions de chancelier, et non moins distingué par sa prudence que par son courage, il eût, cent ans plus tôt, été le libérateur de ces rives éloignées d'où la croix se retirait à peine : comme Villehardouin, il eût pu être aussi l'historien des victoires préparées par ses conseils ou décidées par son courage.

Les Bollandistes ont inséré dans leurs *Acta* l'un des ouvrages de Philippe de Maizières : c'est la vie du bienheureux Pierre Thomas, patriarche de Constantinople, qui accompagna les croisés. D'anciens inventaires lui attribuent aussi un traité *De negligentia christianorum*. Parmi les livres qu'il rédigea en français, tout le monde connaît le

*Songe du vieil pèlerin*. Nous lui restituerons deux autres ouvrages anonymes, conservés l'un à Londres, l'autre à Bruxelles. Le premier est une lettre adressée à Richard II pour l'exhorter à faire la paix avec la France. Le second porte pour titre : *L'Espitre lamentable et consolatoire sur le fait de la desconfiture lacrymable de Nichopoli, adreçant à tous les rois, princes, barons, chevaliers et communes de la crestianté catholique*. L'auteur se désigne sous le titre modeste de solitaire du monastère des Célestins de Paris, et c'est en priant dans ce cloître, nous raconte-t-il, qu'il a vu apparaître un de ses amis qui avait péri par le fer des infidèles en tenant la bannière de Bourgogne serrée dans ses bras. « Lors soudainement lui fut advis, rapporte-t-il lui-même, qu'il véoit devant luy un homme, « la face pâle, les pieds nus, un bourdon en sa main, et « au costé senestre avoit une grande plaie de laquelle le « sang couloit à grans ruisseaux. Je suis, dit-il, l'infor-« tuné Jehan de Blaisy qui souloye estre réputé entre les « gens d'armes, et les grans princes m'avoient assez chier… « Lors ledit solitaire dit ainsi : Hélas, hélas, es-tu Jehan « de Blaisy, le chevetaine esleu de Dieu et du roy pour « garder Paris de ses grans tourbeillons, es-tu celuy qui « par haulte emprinse fis mettre au forreau les espées de « XXX à XL chasteaux d'Auvergne ? » Jean de Blaisy se contenta de répondre qu'il était envoyé par Dieu pour annoncer à toute la chrétienté que le moment était venu de renoncer à ses vices et de se réunir contre les infidèles, déjà prêts à franchir le Danube.

Les barons et les chevaliers se laisseront-ils toujours séduire par le roi Orgueil et ses épouses Convoitise et Luxure, au lieu de suivre ces nobles dames qu'on appelle Miséricorde, Vérité, Paix et Justice? « Encores il nous « devroit souvenir des exemples de notre temps, c'est « assavoir en espécial de la desconfiture de Crécy et de « Poitiers, lesquels Dieu consenti pour la corruption des « vertus qui souvent furent foulées et abandonnées comme « scevent ceulx qui se trouvèrent presens » Nicopoli laissera des souvenirs plus cruels encore que Crécy et Poitiers; c'est en relevant un front purifié par le repentir, c'est en plaçant la croix sur ses épaules dégagées désormais du fardeau des désordres et des inquiétudes du monde, que la chevalerie, reconstituée en ordre religieux comme au temps de Hugues de Payens et de Geoffroi de Saint-Omer, pourra sauver l'Europe et venger ses défaites; mais surtout qu'on n'aille point calmer avec de l'or ceux qu'il faut punir avec du fer; qu'on fuie la médiation du duc de Milan et « de tous ces faux chrestiens, « aliés aux ennemis de la foy, qui vendroient leur « père pour argent, et toutesfois ce seront eulx qui « se montreront plus grans amis du duc de Bour- « gogne [1]. »

[1] Ms. 10486 de la Bibliothèque de Bourgogne. Comparez quelques lignes de Froissart : « On tenoit le duc de Milan pour « chrétien, et il quéroit alliance à un roi mécréant, » etc. *Chron.* IV, 50. — L'autre ouvrage de Philippe de Maizières est coté à Londres, Royal mss. 20, B VI.

Philippe de Maizières jouissait alors de toute l'autorité acquise à sa sagesse et à son expérience : Charles V, avant de mourir, l'avait désigné comme l'un des conseillers de son fils. Qu'advint-il toutefois de ses remontrances? Il suffit, pour le savoir, d'ouvrir le compte d'Oudot Douay, où l'on trouve la mention suivante :

« A Nicolas Pasté, apostat, onze mille ducats, pour « laquelle somme ledit messire Nicole respondit pour « monseigneur de Nevers envers le Bazart, empereur des « Turcs. »

Si Jean sans Peur, sorti des prisons de Bajazet, grâce à l'or qu'on prodigua pour sa rançon, songea à recourir au fer, ce fut seulement pour faire assassiner le duc d'Orléans, qui dans son testament avait désigné Philippe de Maizières pour exécuteur de ses dernières volontés.

## II. Pétrarque. — Chaucer.

Lorsque Froissart rencontra, en 1368, Pétrarque à Milan, il avait trente et un ans, Pétrarque, près de soixante-quatre. Froissart ne jouissait pas encore de tout l'éclat de sa renommée. Rien ne manquait à la gloire de Pétrarque. Cependant lorsqu'on remarque que le poëte italien recevait avec empressement tous ceux qui venaient à lui, et que d'autre part le jeune clerc de la reine d'Angleterre se sentit toujours porté à *s'accointer* des hommes que recommandaient leur sagesse et une haute réputation de science ou de génie, il est difficile de croire que Pé-

trarque n'ait pas accueilli Froissart, soit dans sa maison située vis-à-vis de la basilique de Saint-Ambroise, soit dans sa villa de Linterno, où il avait, dit-on, formé une académie de trente jeunes poëtes qui récitèrent des épithalames aux noces du duc de Clarence et d'Yolande de Milan. Il faut regretter que Pétrarque ait cru devoir détruire, parmi les lettres qu'il écrivit, toutes celles qui ne lui semblaient pas dignes de son talent, et l'on sait aussi que Froissart nous a laissé fort peu de détails sur les cinquante premières années de sa vie. Quant à Philippe de Maizières, qui sans doute les connut l'un et l'autre, il se borne à nommer Jean de Dondi, qui fut à la fois le médecin de Pétrarque et son ami.

Il est encore d'autres noms qui pourraient ne pas être étrangers aux relations de Froissart et de Pétrarque. Quand Pétrarque nomme les cardinaux de Boulogne et de Talleyrand *magni apostolicæ cymbæ remiges,* et que Froissart les appelle également les plus grands du collége, on ne peut oublier que le cardinal de Boulogne, protecteur de Pétrarque, appartenait de fort près, par sa naissance, aux maisons qui se firent honneur d'accueillir Froissart. Son chapelain Philippe de Vitry, qui devint depuis évêque de Meaux, entretenait des relations non moins intimes avec Pétrarque qu'avec Machault et Deschamps, ces amis de Froissart. Nous remarquons aussi que l'archevêque de Sens, Guillaume de Melun, qui traita avec Galéas Visconti à l'époque où celui-ci choisit Pétrarque pour son ambassadeur en France, était le frère de ce sire

de Melun que nous avons cité si fréquemment dans les chapitres précédents comme l'un des plus généreux et des plus constants protecteurs de Froissart.

Le chroniqueur Froissart voulut réunir le nom de poëte à celui de chroniqueur. Le poëte Pétrarque se fit couronner au Capitole comme poëte et comme historien. Tous deux furent chanoines. L'un observe qu'en Italie les prébendes donnaient plus de pain et de vin qu'il n'en pouvait consommer lui-même; mais l'autre se plaint de ce que les siennes lui rapportent si peu. Quoique chanoines, tous deux célèbrent l'amour chaste et pur, en donnant à leurs dames les mêmes traits, les mêmes cheveux blonds, le même penchant à errer dans les jardins, dans les prairies, à s'y couronner de violettes, et d'ailleurs la même sévérité, à ce point qu'à l'époque trop promptement écoulée dont ils rappellent les souvenirs, l'un et l'autre ne pouvaient s'approcher d'elles que dans les réunions où elles brillaient sans rivales, et que tous les deux eussent expiré de douleur si, grâce à une bonne parente qui les prenait un peu en pitié, ils n'eussent parfois obtenu un mot, un sourire, doux rayons d'honneur et de vertu, *dolci rai d'honor, di virtute.*

Froissart nomme dans ses chroniques la Sorgue, dont Pétrarque fut l'ermite. A son premier voyage à Avignon, il trouva la cour pontificale, la ville et la campagne si transportées d'enthousiasme pour les vers de Pétrarque, que tout le monde ne songeait plus qu'à la poésie; le laboureur arrêtait sa charrue, le maçon laissait re-

tomber sa truelle pour répéter quelque sonnet ou quelque chanson : les notaires et les médecins eux-mêmes ne s'entretenaient plus que de Virgile et d'Homère. Avignon, s'abandonnant mollement à la volupté et aux plaisirs, rappelait ces académies qui, du temps des Romains, florissaient sur ces mêmes rives du Rhône.

Pétrarque visita aussi la patrie de Froissart. Il cite dans ses lettres le Brabant et le Hainaut, et on a de lui un célèbre sonnet sur les ombrages inhospitaliers des Ardennes :

Boschi inhospiti e selvaggi,
Onde vanno a gran rischio huomini ed arme.

Mais Pétrarque est plus grave, plus triste que Froissart. Il chante les peines de l'amour, rarement ses illusions et ses espérances. Parfois il choisit les mêmes héros que lui, et c'est ainsi qu'il célèbre tantôt le roi de Bohême, tantôt le duc de Lancastre :

'L duca di Lancastro, che pur dianzi
Er' al regno de' Franchi aspro vicino.

Mais il n'eût pas compris que Froissart se servît, pour raconter leurs hauts faits, de la langue française, car il ne pardonne pas à Philippe de Vitry de l'employer dans ses lettres, et le gronde de ce qu'il ne secoue point la poussière gauloise des grands chemins qui conduisent au Petit-Pont et à la bruyante rue du Fouarre (1). Ce qu'il

(1) Gallicus pulvis. *Epist. Fam.*, p. 578.

eût loué sans réserve dans Froissart, c'était ce désir do voir ét d'apprendre qu'il éprouvait non moins vivement que lui, *multa videndi ardor et studium.*

Pétrarque ne cite pas davantage Chaucer ; mais celui-ci, en rapportant la touchante histoire de Griselidis, n'oublie pas d'ajouter qu'il l'a apprise à Padoue du poëte lauréat, dont la douce rhétorique a enluminé toute l'Italie de poésie :

> Whos rethorike swete
> Enlumined all Itaille of poetrie.

Attaché pendant de longues années au duc de Lancastre, qui fut célébré à la fois par Pétrarque et par Froissart, il s'était trouvé en contact avec deux littératures riches et fécondes, et l'on remarque tour à tour dans ses œuvres des imitations de Dante et de Pétrarque, ou bien des traductions du roman de la Rose et des fabliaux.

Nous nous bornerons à rechercher ce que furent les rapports de Chaucer avec Froissart, et quelle influence ils exercèrent sur le poëte anglais.

Lorsqu'en 1361 Froissart se voyait accueilli avec empressement à Eltham ou à Berkhamstead par une princesse de Hainaut devenue reine d'Angleterre, Chaucer venait d'épouser la sœur d'une des damoiselles qui l'avaient accompagnée, Philippe de Roet, qui était peut-être sa filleule. Comme Froissart, il composait des ballades et des virelais, tantôt pour la reine, tantôt pour la jeune duchesse de Lancastre, dont il pleura également la

mort prématurée en des vers touchants. Tous les deux ont pour ami Richard Stury. La seule fois que Froissart nomme « Joffroi Chaucier, » c'est en plaçant son nom à côté de celui de Richard Stury parmi ceux des ambassadeurs qui négocièrent en 1376, à Montreuil, le mariage de Richard II avec une fille de Charles VI ; mais ils comptaient d'autres amis communs dans la noble maison de Burghersh, dont l'héritière épousa le fils aîné de Chaucer. Enfin le jour des épreuves arriva. Chaucer, qui nous dépeint si énergiquement les épouvantables clameurs de Jack Straw et de sa bande, se vit accusé d'avoir encouragé l'insurrection, et réduit à fuir au delà de la mer. Ses biographes remarquent qu'il trouva un asile dans le Hainaut : ne fut-ce pas au presbytère de Lestines ?

Ce fut peut être à Lestines ou à Coudenberg qu'Eustache Deschamps rencontra Chaucer, qu'il compare à Socrate, à Sénèque et à Ovide. Plus tard, Eustache Deschamps chargeait lord Clifford, qu'il appelait l'amoureux Clifford, de faire parvenir ses vers à Chaucer. Le nom de Clifford se retrouve dans les chroniques de Froissart comme dans les drames de Shakspeare.

Les persécutions avaient cessé. Chaucer rentra en Angleterre et y recouvra ses emplois et ses pensions, même le tonneau de vin que chaque année lui délivrait le grand boutillier d'Angleterre, et quand le duc de Lancastre, au grand étonnement de tous, épousa lady Swynford, Catherine de Roet, il se trouva son beau-frère ; grâce à

ce coup inattendu de la fortune, un petit-fils de la belle Alix de Salisbury recherchera plus tard la main de la petite-fille du poëte qui avait composé ses vers sous les ombrages du parc de Woodstock, tout rempli des souvenirs de la belle Rosemonde.

Entre Froissart et Chaucer il y a plus d'un rapport, plus d'un point de comparaison. C'est la même attention à observer, à saisir, à reproduire avec autant de finesse que de vérité ce qui se passe autour d'eux, le même penchant à se mêler à la vie élégante des cours, à se lier avec les hommes les plus distingués. Le même enthousiasme les porte à admirer et à raconter les fêtes, les tournois et les joutes. Mais Chaucer a plus de malice et d'ironie ; les tableaux qu'il présente ne sont pas toujours irréprochables ; c'est à Pétrarque, c'est à Boccace que remontent les *Canterbury Tales ;* mais nous retrouvons la poésie plus chaste de Froissart dans des œuvres moins étendues, dans ses ballades, dans ses virelais. Tantôt dans son poëme de la *Cour d'amour* il rédige les préceptes d'amour comme Froissart lui-même les eût rédigés, tantôt il chante le beau mois de mai et ses tièdes matinées qui voient éclore la fleur élégante que les Français, dit-il, nomment la belle marguerite, et c'est sans doute à Froissart qu'il fait allusion quand il écrit dans le prologue du *Testament of Love :* « Des esprits supérieurs se « sont *délités* (pourquoi n'emploierions-nous pas à pro- « pos de Froissart le langage même de Froissart ?) à dic- « ter en français, et ils ont accompli de nobles choses :

« *In french hath many soveraine wittes had grete delyte to*
« *endite, and have many noble thinges fulfilde.* »

Le hasard avait réuni aux fêtes de Milan les génies les plus éminents du XIVe siècle, à qui trois langues, trois littératures durent leurs progrès et leur avenir : Pétrarque, qui assouplit la langue encore inculte et rude de Dante, Froissart, qui rendit également plus élégante, plus rapide, celle de Villehardouin et de Joinville, Chaucer, que Pope, son imitateur, appelle le créateur du pur anglais.

III. Christine de Pisan. — Gerson. — Le religieux de Saint-Denis. — Jean de Venette. — Jacques de Guise.

A la même époque où Galéas Visconti et Henri de Lancastre protégeaient Pétrarque et Chaucer, ils cherchaient à attirer également à leur cour une femme dont le père était italien, dont le fils vécut en Angleterre, mais qui s'était attachée tellement à la France que jamais on ne rencontra de sentiments patriotiques plus nobles, plus élevés, plus vifs que les siens. Nous avons nommé Christine de Pisan.

Les relations de Christine de Pisan avec Froissart ne sont indiquées dans aucun témoignage contemporain, mais il est impossible qu'elles n'aient point existé ; Froissart dut rencontrer Christine de Pisan, non-seulement à Paris, à l'époque où elle recueillait de la bouche de son

mari, fils d'un ancien serviteur de Charles V, tous les détails relatifs à la vie intime de ce prince, mais aussi chez son ami, le sire de Werchin.

Jean de Werchin, que nous avons cité ailleurs parmi les protecteurs les plus éclairés de Froissart, était aussi l'un de ceux que Christine de Pisan célébra dans ses vers, car elle le choisissait pour juge des débats d'amour et lui disait :

Bon séneschal de Haynaut, preux et saige,
Vaillant en fais et gentil en lignaige,
Loyal, courtois de fait et de langaige,
Duit et appris
De tous les biens qui en bon sont compris.

Et elle ajoutait dans le *Débat des deux Amans* :

Le séneschal de Hainaut, or voyés
S'il est d'amours à droit bien convoyés.
Ses jeunes jours sont-ils bien employés?
Est-il oiseulx ?
Va-il suivant armes? Est-il pareceux ?
Que vous semble-il? Est-il bien angoisseux
D'acquierre los?

Supérieure par le génie de l'histoire comme dans l'art des vers, Christine de Pisan a laissé une des narrations les plus précieuses de son temps dans le *Livre des faits et bonnes mœurs du sage roi Charles V*, et nous lui restituerons l'honneur d'avoir écrit un autre chef d'œuvre, le *Livre des faits de Jean Bouciquault*, composé, croyons-nous, à

la prière de Guillaume de Tignonville, à qui elle dédia ses épîtres sur le *Roman de la Rose* ([1]).

Il est assez aisé d'expliquer comment ce livre excellent devint si rare qu'on en connaît à peine un ou deux manuscrits. L'auteur nous apprend qu'il fut écrit en 1408 ; or, cette même année, Guillaume de Tignonville fut privé de la prévôté de Paris : on alléguait pour prétexte je ne sais quelle querelle avec l'université, mais Juvénal des Ursins a soin de nous dire que le véritable motif de sa disgrâce était son attachement au feu duc d'Orléans, et sa résistance aux intrigues des Bourguignons : il avait en effet dirigé l'enquête qui avait eu lieu immédiatement après l'attentat de la Vieille rue du Temple. Le livre que Christine de Pisan avait écrit pour lui, l'aurait suivi dans le silence et dans l'obscurité où s'acheva sa vie.

En poésie, Christine crut comme Froissart à la dignité de l'amour qui était à ses yeux l'une des bases de la chevalerie. Elle composa un livre pour combattre la doctrine relâchée de Jean de Meung, et s'éleva éloquemment dans la *Cité des dames* « contre ceulx qui dient que n'est pas « bon que femmes aprengnent lettres. » Les nobles dames auxquelles elle adressait ses discours, étaient les duchesses de Berry, de Bourgogne et de Hollande, la comtesse de Clermont et Valentine de Milan, qu'elle peignait, alors que

([1]) Nous donnons à la fin de ce volume les preuves qui nous paraissent établir les droits de Christine de Pisan à revendiquer le *Livre des faits de Bouciquault*.

rien ne présageait encore son triste veuvage, « forte et con-
« stante en courage, de grant amour à son seigneur, de
« bonne doctrine à ses enfants. » On peut seulement lui
reprocher d'avoir placé à côté de son nom celui d'Isabeau
de Bavière « en laquelle, dit-elle, n'a rien de cruaulté, ne
« quelconque mal vice, mais toute bonne amour et béni-
« gnité. » (¹)

Ce fut aussi à Isabeau de Bavière que la fille de l'as-
trologue de Charles V offrit ses épîtres sur le *Roman de
la Rose*. « Comme je aye entendu, lui dit-elle, que votre
« très-noble excellence se délite à ouïr choses vertueuses
« et bien dictées. » Et elle poursuit en repoussant, sous le
patronage de la reine de France, ces outrages adressés à
toutes les dames.

A la doctrine chaste et pure qu'avait répandue le cha-
noine Froissart, et après lui Christine de Pisan, un autre
chanoine répond par l'apologie du *Roman de la Rose,* ce
premier évangile du communisme appliqué à l'amour.
On ne saurait assez s'en étonner quand on remarque que
c'est Jean de Montreuil qui appelle *tantum opus* cette in-
terminable suite de rimes, où la forme est si étrange et
le fond si peu irréprochable. Mais qu'on ne croie point
que parmi les théologiens, le *Roman de la Rose* obtienne
partout, grâce à ses allégories, une indulgence évidem-
ment excessive. Dans ce débat de chanoines sur la doc-
trine d'amour, le dernier prêtre qui élève la voix, la voix

(¹) Ms. de la Bibl. de Bourgogne, 9561.

la plus austère et la plus puissante, est le chancelier de l'université, Jean de Gerson. Il intervient pour déclarer que s'il possédait le manuscrit unique du *Roman de la Rose*, et que celui-ci valût mille livres, il n'hésiterait pas à le livrer aux flammes : *Si esset mihi liber romancii de Rosa qui esset unicus et valeret mille pecuniarum libras, comburerem eum.*

A l'époque où maître Thomas Froissart résidait à Bruges comme médecin du jeune comte de Nevers, Jean de Gerson y devint l'aumônier de Philippe le Hardi [1] et de plus, doyen de Saint-Donat; mais il n'y résida pas longtemps [2]. L'hôtel du doyen de Saint-Donat était tombé en ruines pendant la longue absence du dernier titulaire, Guillaume Vernachten, qui avait suivi Louis de Male en France; d'un

[1] Il recevait à ce titre deux cents francs de pension

[2] Anno 1393 die 18ª aprilis, quæ erat vigilia Passchæ, exceptus fuit in decanum, venerandus, discretus et reverendus vir, magister Joannes Gersonne, Parisius theologiæ professor.

Anno 1396, 12ª octobris, receptus fuit in corporali possessione decanatus, dominus Joannes Gersonne. *Reg. capit. de S. Donat* — Le lendemain, Gerson délégua ses pouvoirs au chanoine Gilles Huusman, mais il était revenu à Bruges en 1399, car le 7 janvier de cette année, il sollicita du chapitre l'autorisation de s'absenter. Mais il ne le faisait qu'à regret : Consideretur quod perfectus esse Brugis potest solo etiam vitæ exemplo, si verba deessent : ubi tamen proficere beneficium perstringit prælatura tam solemnis. *Oper. Gerson.*, IV, p. 727. — En 1394 et en 1400 Philippe le Hardi donna à Gerson deux robes de quatre-vingt francs.

autre côté, Gerson ne pouvait s'éloigner longtemps de la chaire qu'il occupait à l'université de Paris ; mais les faveurs de Philippe le Hardi n'enchaînèrent pas sa conscience. Un jour viendra où Jean sans Peur ne se contentera pas d'accuser devant le pape « maistre Jehan de « Jarson de publier paroles sonnans en dénigration de sa « bonne fame et renommée [1], » mais il le fera déposer aussi de sa dignité de doyen de Saint-Donat, et le privera de tout ce qu'il possède à Bruges ; une partie de ses biens servira à rebâtir l'hôtel du doyen ; une autre partie à indemniser les chanoines d'un dîner que Gerson leur doit, et qu'il ne leur a pas donné [2]. Quel était le motif de cette colère et de ces vengeances ? Jean de Gerson avait osé s'élever contre le meurtre du duc d'Orléans ; et dans cette noble lutte contre des rhéteurs trop complaisants, empressés à glorifier le crime de Jean sans Peur, il devait rencontrer, à côté de maître Jean Petit, le fils d'un vigneron qui deviendra évêque de Beauvais, et qui montrera vis-à-vis du parti bourguignon la même complaisance en conduisant Jeanne d'Arc au bûcher de Rouen.

Et à ce moment encore bien éloigné du temps dont nous esquissons les souvenirs littéraires, quelles voix protesteront contre le supplice de cette jeune fille, nourrie

[1] Déclaration du 9 octobre 1414 (Archives de Lille).

[2] Domini de capitulo dictam pecuniam arrestarunt pro certo prandio, in quo dicebatur dominus Joannes Gerson, dum esset decanus, esse obligatus. *Reg. capit. de S. Donat.*

dès sa jeunesse de toutes les inspirations du patriotisme, et aussi peut-être de celles de l'histoire, car le domaine de Vaucouleurs, où se passa son enfance, appartenait au sire de Joinville? Quelles voix défendront ce cœur noble et pur, dont la flamme même du bûcher se détourna comme par respect, disent les auteurs contemporains? celle d'un théologien, Jean de Gerson [1], celle d'une femme, Christine de Pisan; le théologien, en justifiant au nom de la religion un sublime dévouement; la femme, en célébrant comme l'honneur de son sexe la libératrice de la France.

Christine de Pisan avait un fils que le comte de Salisbury vit à Paris aux fêtes de Noël 1398 et qui le suivit trois mois après en Angleterre. Le comte de Salisbury, héritier d'un nom illustré autant par les lettres que par les armes, aimait les poëtes et composait lui-même des vers. Près de lui se trouvait, à la même époque, un clerc qui écrivit depuis, pour satisfaire à son dernier vœu, un poëme très-intéressant sur la déposition de Richard II [2]. Ce clerc, dont nous ignorons le nom, nous apprend qu'il avait vu les bords de la Meuse. Ne connaissait-il pas

[1] L'apologie de la Pucelle, par Gerson, porte une date qui a aussi son éloquence : « Lugduni, 1429, die 14a maii in vigilia « Pentecostes, post signum habitum Aurelianis in expulsione « obsidionis anglicanæ, actum est a domino cancellario. »

[2] Son récit est fort curieux, quand il rapporte que le comte de Salisbury l'amena avec lui, afin de l'égayer dans son inutile et périlleux effort pour sauver la couronne de Richard II :

> Le conte, qui grand désir avoit
> De se partir pour deffendre le droit

Froissart ? Quand, dénonçant à la postérité la trahison dont le petit-fils d'Édouard III fut la victime, il ajoute :

> Hélas ! quels gens ! Qu'estoyent-ils pensans ?
> Il m'est advis...
> Qu'à tous jours mais
> On les devroit tenir pour mauvais,
> Et que chroniques nouveaux en fussent fais
> Afin qu'on vist plus longuement leurs fais,

on croit trouver dans ces vers une allusion à ces pages inachevées où notre chroniqueur, troublé par la douleur que lui cause la révolution d'Angleterre, s'excuse de ne pouvoir la raconter, et laisse ce soin à ceux qui viendront après lui.

Lorsque Froissart se rendit, en 1393, à Abbeville, il y trouva plusieurs clercs chargés « d'entendre et d'exposer « les lettres en latin. » L'un de ces clercs était le célèbre historien qu'on appelle communément le religieux de Saint-Denis, parce que jusqu'ici son nom a échappé à

> Du roy Richart, assez prié m'avoit
> D'oultre passer
> Avecques lui, pour rire et pour chanter,
> Et je m'y volz de bon cuer accorder.

Rien ne manque d'ailleurs à l'éloge qu'il fait du comte de Salisbury ; Froissart n'eût pas mieux dit :

> Moult largement donnoit et de preulx dons,
> Hardi estoit et fier comme lions,
> Et si faisoit balades et chansons,
> Rondeaux et lais
> Très bien et bel ; si n'estoit-il qu'homs lais

toutes les recherches. Froissart l'avait déjà rencontré au camp de l'Écluse. L'un et l'autre se trouvèrent en relation avec le duc de Berry.

Le religieux de Saint-Denis écrit en latin et avec la gravité qui convient à la langue ecclésiastique. Il peint avec éloquence les divisions et les malheurs de la France. Comme Froissart, il suit les événements de fort près; comme lui aussi, il regrette la chevalèrie, mais il déplore plus vivement les calamités qui pèsent sur le pauvre peuple, le sac des villes, l'incendie des monastères. N'avait-il pas vu le sire de Helly, ce même chevalier qui, avec Jacques du Fay, sauva à Nicopoli les prisonniers chrétiens, se signaler à la tête des pillards bourguignons par une croisade contre l'abbaye de Saint-Denis?

Il ne serait peut-être pas bien difficile de retrouver le nom du religieux de Saint-Denis. Deux textes que nous avons sous les yeux pourraient mettre sur la voie. Un discours sur les prétentions des rois d'Angleterre, rédigé sous le règne de Richard II(¹), porte en marge ces mots ajoutés par l'auteur lui-même : « Combien que j'ay oy dire au chantre « et chroniqueur de Saint-Denis, personne de grant reli- « gion et révérence, que la coutume qu'il appelle loi « *salica* fu faite devant qu'il eust roy chrestien en « France. » D'autre part, nous rencontrons dans la *Chronique de l'abbaye des Dunes*, par Adrien de But, ce passage

(¹) On y parle du roi Édouard, « dernièrement trépassé. » Manuscrit de la Bibliothèque de Bourgogne, 10306.

où il parle de Brandon, autre historien de ce monastère : *Brando communicari meruit cum notario regis Francorum, monacho in Sancto-Dyonisio, a quo de retroactis non solum gestis, sed quœ suis in diebus evenerant, coegit, usque ad diem extremum vitœ, videlicet* 1428. Il suffirait donc de rechercher quel clerc fut en même temps chantre à Saint-Denis et notaire de Charles VI. Certains détails biographiques viendraient confirmer ces rapprochements. Nous avons été tenté de nous y arrêter ; ainsi, en voyant le témoignage du religieux de Saint-Denis invoqué simultanément dans un manuscrit de Philippe le Hardi et dans la *Chronique des Dunes*, découvrant aussi dans son ouvrage une faible allusion à des bienfaits qu'il aurait reçus du duc de Bourgogne, remarquant enfin que personne ne sait mieux que lui ce qui se passe en Flandre, nous étions disposé à nous demander s'il ne faut pas retrouver en lui Georges de Mare ou de Meire, clerc et notaire de Charles VI, qui reçut une pension du duc de Bourgogne et qui était sans doute le parent d'un jeune page flamand du même nom, que le religieux de Saint-Denis nous montre dans son beau récit couvrant de son corps le duc d'Orléans et se faisant tuer plutôt que de l'abandonner. Nous aurions encore à discuter d'autres hypothèses, mais elles deviennent inutiles, quand il est à peu près hors de doute que les archives et les bibliothèques de Paris renferment la solution définitive de cette question [1].

[1] Déjà, avec une obligeance dont nous sommes fort reconnaissant, M. le comte de Laborde, directeur général des archives

A cette époque où les mots *science* et *clergie* sont encore synonymes, il y a bien d'autres clercs qui sont chroniqueurs et que Froissart put connaître. Ainsi, rien ne s'oppose à ce qu'il ait visité, lors de son premier voyage à Paris, le couvent des Carmes de la place Maubert, où résidait le continuateur de Guillaume de Nangis, Jean de Venette, qui, de même que Pétrarque et Eustache Deschamps, loue le talent poétique de Philippe de Vitry. Nous irons plus loin, car nous croyons que Jean de Venette a connu le premier livre des chroniques de Froissart, et que Froissart, à son tour, a eu sous les yeux le travail de Jean de Venette.

Lorsque Jean de Venette dit en parlant des guerres de Bretagne : *Ab aliis conscribenda relinquo qui de his plenius sciunt veritatem,* il désigne clairement le chapitre où Froissart annonce qu'il « contera aucune partie des « guerres de Bretagne ainsi qu'il s'en est enquis au pays, « où il a conversé pour mieux en savoir la vérité [1] ; »

de l'empire, a fait commencer des recherches qui, jusqu'à ce moment, n'ont pas produit de résultats. Nous devons les mêmes remerciements à MM. Duffus Hardy et Bakhuizen van den Brink, qui ont fait examiner, à notre prière, les comptes de la maison d'Édouard III et de la reine Philippe, à Londres, et ceux du sire de Châtillon, provenant de Schoonhove, aujourd'hui conservés à La Haye.

(1) M. Géraud a déjà remarqué dans son édition de la continuation de *Guillaume de Nangis* qu'en certains endroits du récit de la guerre de Bretagne, le texte de Jean de Venette rappelle celui de Froissart. II, p. 350.

mais, quand Froissart termine son récit des prophéties de frère Jean de la Roche-Taillade par ces mots : « Toutes-« voies a-t-on vu avenir, ce disent les aucuns, qui ont « mieux pris garde à ses paroles que je n'ai, moult des « choses que il mit avant, » on reconnaît aussitôt une allusion à ce passage de la continuation de Guillaume de Nangis, où l'auteur, avant de rapporter les discours du moine prisonnier à Avignon, observe qu'il a vu s'accomplir beaucoup de choses qu'il avait prédites : *Vidi multa evenire postea de his quæ prænosticat.*

Mais, sans aller si loin, le Hainaut a aussi ses religieux, qui, selon le précepte des livres saints, ont soin de recueillir l'histoire des hommes dont leurs contemporains attestent la gloire, *homines magnæ virtutis in generationibus suis gloriam adepti.* Tandis que Froissart, fêté à toutes les cours, chevauchait de pays en pays avec ses valets et ses chiens en laisse, un pauvre frère mineur, qui se nommait lui-même *minor minorum*, errait à pied, par le soleil comme par la neige, de monastère en monastère, pour consulter les vieux titres, les vieux documents. « Jacques, raconte-t-il lui-même, s'efforce autant qu'il « est en lui de servir le pays de Hainaut, auquel il dévoue « ses études et sa vie. Il a entrepris son travail avec d'au-« tant plus de zèle que les anciens princes de ce pays ont « fondé le monastère qu'il habite, et qu'ils l'ont rendu plus « fameux en ordonnant que leurs corps y reposassent et « en y faisant élever leurs tombeaux. N'était-il pas hon-« teux que tant d'actions mémorables restassent cachées

« sous le boisseau? C'est pourquoi Jacques, fidèle à
« l'exemple de ses ayeux et ne pouvant pas servir autre-
« ment ses princes parce qu'il était pauvre et mendiant.
« est allé, comme la Moabite, dans le champ de Booz.
« et là, à la suite des moissonneurs, il a recueilli, non
« sans peine, quelques épis dont il a formé une
« gerbe. »

Ce cordelier se nommait Jacques de Guise. Issu de l'une des plus illustres maisons du Hainaut, il s'était fait, par humilité, pauvre et mendiant, et il croyait que sous sa robe de bure il pouvait, en saisissant la plume de chroniqueur à défaut de l'épée de chevalier, servir en même temps sa patrie : *Adhæreat lingua mea faucibus meis si non meminero tui*. Froissart vivait encore quand, après vingt-cinq ans de pénibles recherches, Jacques de Guise mourut, le 6 février 1399, dans le couvent des Cordeliers. à Valenciennes, et peut-être lui envia-t-il le bonheur de quitter la vie au pied de ces tombeaux, qui, en lui rappelant l'éclat de la gloire, l'instruisaient aussi à s'en détacher pour porter plus haut ses regards et ses pensées.

# CHAPITRE XII.

## FROISSART CHEZ ROBERT DE NAMUR.

### I. Robert de Namur. — Son courage et sa science. — Périls qu'il courut à Londres. — Sa mort.

Lorsque Gui de Blois se retira à Avesnes, Froissart, qui ne pouvait plus compter sur sa généreuse hospitalité, chercha autour de lui un autre protecteur, et, sans sortir de l'illustre maison qui l'avait accueilli pendant vingt ans, il s'attacha à Robert de Namur (1). Il le connaissait depuis

(1) Froissart place le patronage de Gui de Blois avant celui de Robert de Namur, quand il dit du premier « qu'il lui fist mettre « sus et édifier son histoire, » et du second « qu'il le pria et re- « quis de la poursuir. » Il y a d'ailleurs dans le prologue quelques lignes qui indiquent assez qu'il appartient à l'époque du grand travail de révision qui eut lieu vers 1390. Ce sont celles où il forme le vœu de pouvoir continuer le livre qu'il a commencé. Il faut aussi remarquer que le patronage de Robert de Namur est postérieur au *Buisson de Jonèce*, composé en 1373,

longtemps, et nous avons énuméré ailleurs les titres que possédait Robert de Namur comme chevalier aux sympathies de Froissart : c'est ici le lieu d'ajouter qu'il pouvait en exister d'autres non moins étroites, non moins vives. Robert de Namur avait autrefois voulu se faire clerc, et il était ausssi savant que brave.

Froissart, qui plaçait encore le nom de Gui de Blois au commencement de son quatrième livre, inscrit celui de Robert de Namur dans un prologue qui forme en quelque sorte une introduction générale à toutes ses chroniques. Il fit plus, car il compléta la seule lacune qui existât encore dans son travail par quelques chapitres qui comprenaient les années 1350 à 1356 [1].

Froissart se souvenait que c'était à son nouveau seigneur et maître qu'il devait l'admirable épisode du

puisqu'il ne l'y nomme point parmi ses protecteurs.— Un frère de ce prince, Louis de Namur, avait protégé le chroniqueur, Jean de Warnant, à qui il donna, en 1384, deux chapellenies, l'une à Saint-Aubin de Namur, l'autre au château de Peteghem. Celle de Peteghem, fondée en 1309, par Clément V, valait vingt-cinq livres de rente.

[1] Cette narration forme les vingt-deux premiers chapitres du livre II, imprimés par M Buchon, d'après une copie moderne du manuscrit Soubise qui est perdu. On la retrouve donnée comme supplément à la fin du premier volume du Froissart du British museum, Arundel, 67. Elle est postérieure à 1388, époque de son voyage en Béarn, puisqu'il y raconte les démêlés du sire d'Albret avec les habitants de Cabestain (Capestang), d'après ce que ceux-ci lui dirent Je la crois écrite vers 1391.

siége de Calais, et nous retrouverons les mêmes inspirations dans le tableau d'un combat naval contre les Espagnols, où Robert de Namur commandait « une nef nommée « la Salle du Roi » avec laquelle il lutta contre un grand vaisseau espagnol qui croyait déjà l'avoir conquis et qui l'emmenait à sa suite. En vain Robert de Namur criait-il à ses compagnons d'armes : « Rescouez la Salle du Roi ! » la nuit et le vent étouffèrent sa voix, et il n'eut d'autre ressource que de s'élancer l'épée nue au milieu de ses ennemis et d'en faire ses prisonniers.

Bien différents étaient les récits que Robert de Namur avait rapportés d'un voyage en Angleterre, sous le règne du faible successeur d'Édouard III, qui confirmait trop ce que Froissart avait écrit ailleurs qu'en Angleterre « à un « vaillant roi succède toujours un moins suffisant de sens « et de prouesse. » Ses prodigalités dépassaient toutes les bornes ; la confiance qu'il accordait tour à tour à l'un ou à l'autre de ses courtisans n'était pas moins excessive. « Notre « roi se gouverne follement et croit mauvais conseil » murmurait-on en Angleterre, et la plus grande injure qu'on lui pût faire (on est étonné de voir Froissart la reproduire), c'était de dire, qu'à coup sûr, « à voir ses mœurs et con- « ditions, » il n'était pas le fils d'un prince, mais d'un chanoine. Le duc de Lancastre osa le répéter en présence de Richard, mais seulement quand il l'eut déposé : il voulait jeter un peu de boue sur un front où il craignait qu'on n'aperçut encore la trace auguste d'une couronne.

Robert de Namur se trouvait au château de Windsor

quand on y apprit le commencement de l'insurrection de Jack Straw et de Wat Tyler. Il accompagna le roi à la Tour de Londres avec le sire de Gommignies, le jeune sire de Sanzelle et d'autres chevaliers du Hainaut, et fut comme eux le témoin des désordres et des violences d'une plèbe furieuse, campée sur les bruyères de Blackheath. Selon un manuscrit de Froissart, conservé en Angleterre et cité par Johnes, Robert de Namur vit avec douleur qu'on ne tira pas une punition plus sévère des rebelles qui avaient pendant trois jours rempli la capitale de terreur. — N'avez-vous pas eu peur, demandait-il à Henri de Sanzelle? et comme celui-ci avouait qu'il avait été fort effrayé, Robert de Namur ajouta : Si le roi n'avait pas été avec nous, nous eussions été en grand danger.

Six mois après tout était oublié, et Robert de Namur qui était allé jusqu'en Allemagne, au devant d'Anne de Bohême, conduisait la jeune reine à Westminster, où il y eut « au jour des épousailles, moult grandes festes. » Deux ans plus tard, on retrouve Robert de Namur dans l'église de Saint-Pierre de Lille, où les plus illustres chevaliers de Flandre et de Hainaut, en rendant un dernier hommage à la maison désormais éteinte des comtes de Flandre, saluaient la grandeur naissante de la maison des ducs de Bourgogne.

Malheureusement, la vie de Robert de Namur se prolongea peu. La peste qui ravageait toute l'Allemagne s'était avancée du Rhin jusqu'à la Meuse. Le comte Guillaume de Namur y succomba le 1er octobre 1391 ; quel-

ques mois après, le 18 août 1392, son frère Robert le suivit dans la tombe.

De même que Gui de Blois, Robert de Namur se trouvait chargé de lourds emprunts faits aux marchands lombards. Nous avons vu son testament, passé à Namur dans la maison de Marion Bonne-Chose, le 12 février 1367, et son codicille du 10 novembre 1386. Ces dates peuvent expliquer pourquoi nous y avons inutilement cherché le nom de notre chroniqueur.

**II. Froissart à Paris. — Meurtre d'Olivier de Clisson. — Jean le Mercier et le sire de Rivière. — La duchesse de Bourgogne et la duchesse de Berry.**

Froissart était absent à l'époque de la mort de Robert de Namur; il avait suivi son neveu, le comte Guillaume II, à Paris où il était allé, paraît-il, pour relever quelques fiefs. Il s'y trouvait le jour de la Fête-Dieu 1392, lorsque le roi Charles VI tint cour ouverte à l'hôtel Saint-Paul, et il y obtint, « par le record des dames, » le prix du mieux joutant. Après les joutes vint le souper; après le souper on dansa et carola jusqu'à une heure après minuit. Enfin les chevaliers s'éloignèrent : les gens du sire de Craon attendaient au carrefour Sainte-Catherine le sire de Clisson pour l'assassiner. « Pour ces jours, j'estois à Paris, dit « Froissart, si en dus par raison estre bien informé selon « l'enqueste que je fis. Je fus adonc informé, ajoute-t-il,

« que de ceste aventure il n'eut rien esté, si le duc de « Berry voulsist et que trop clairement l'eust brisée [1]. »

Eu effet, dès que les ducs de Berry et de Bourgogne, « qui ne disoient pas tout ce qu'ils pensoient, » eurent ramené le roi de cette forêt du Mans où pendant une demi-heure on l'avait abandonné aux clameurs sinistres et menaçantes d'un spectre qui joua trop bien son rôle, dès que ces princes virent remis en leurs mains tous les pouvoirs du gouvernement, ils poursuivirent Clisson à peine guéri de ses blessures, et si le connétable n'eût fui de Paris à Montlhéry, de Montlhéry à Châtel-Josselin, Dieu sait le sort qui lui eût été réservé.

Le connétable de Clisson était le fils de ce sire de Clisson qu'avait fait décapiter Philippe de Valois. Son beau-frère, Gui de Laval, avait épousé la veuve de Bertrand du Gues-

(1) *Chron.* IV, 28. Les ennemis du sire de Clisson l'accusaient d'avoir dit à un chambellan du duc de Berry : « Que vous semble-il de nostre roy ? Je tout seul l'ay fait roy et seigneur de « son royaume et mis hors du gouvernement et des mains de ses « oncles, et vous jure que quand il ot son gouvernement du « nouvel, il n'avoit de toutes les monnoyes du monde que deux « francs et maintenant il est riche. » Longtemps avant, il ne cessait, ajoutaient-ils, de répéter : « Sire, vous n'avez mais à « languir que VI ans, et l'autre fois que V ans, et ainsi chaque « année si comme le temps approchait. » LEGLAY, *Anal. hist.*, p.158. L'ordonnance qui fixait la majorite des rois à l'âge de quatorze ans n'avait pas encore été publiée. *Juv. des Ursins*, 1392. — La rédaction du livre III de Froissart est antérieure à cette époque. Voyez le chapitre 130.

clin. Bertrand du Guesclin avait lui-même une sœur qui épousa un sire de Mauny. Que de liens entre toutes ces familles qu'unissait d'ailleurs le même amour de la gloire!

Malgré toutes les persécutions de ses ennemis, Clisson conserva tant qu'il vécut l'épée de connétable, et quand il se sentit près de mourir, il appela le petit-fils de Beaumanoir pour le charger de la porter au roi : il ne pouvait la remettre en des mains plus fidèles.

Les mêmes vengeances devaient atteindre les conseillers de Charles V, Jean le Mercier et le sire de Rivière.

Jean le Mercier ne parvint pas à fuir. Il ne cessait de pleurer dans sa prison du château Saint-Antoine, si bien qu'il en devint presque aveugle, « et estoit grand pitié à le « voir et ouïr se lamenter. »

Le sire de Rivière eût pu fuir et ne le voulut point : « Je suis en la volonté de Dieu, avait-il répondu « à ceux qui le lui conseillaient, je me sens pur et « net; Dieu m'a donné ce que j'ai et il me le peut « oster quant il lui plaist: la volonté de Dieu soit faite! « J'ai servi le roi Charles, de bonne mémoire, et le roi « Charles, son fils, bien et loyaument... Si on trouve en « mes faits chose où rien ait à dire, je sois puni et corrigé. » Le sire de Rivière pouvait se rendre ce témoignage. « Il ne vouloit, dit Froissart, que tout bien et loyauté... « Il avoit toujours esté doux, courtois, débonnaire et pa- « tient aux povres gens... Moult de gens parmi le royaume « en avoient pitié. » Une femme, qui ne lui pardonnait pas d'avoir fait la guerre au duc de Bretagne, réclamait

sa tête; c'était la duchesse de Bourgogne « crueuse et « haute dame. » Une autre femme le sauva, ce fut la jeune duchesse de Berry, Jeanne de Boulogne. Peut-être nous trompons-nous, mais en relisant les pages si touchantes qui retracent ses instances et ses prières, nous ne pouvons-nous empêcher de croire que Froissart implora pour son bon ami le sire de Rivière, cette jeune et belle princesse qu'il avait vue dans le comté de Foix et qu'il avait accompagnée lors de son mariage depuis Morlaas jusqu'à Riom.

Froissart ne quitta Paris que vers la fin de l'automne 1392. Nous le savons par une ballade où Eustache Deschamps s'adresse en ces termes à son « compains. »

> Et dont viens-tu ? di moy de tes nouvelles ?
> Qu'as-tu tant fait à la court, à Paris ?
> — Que j'y ay fait ? j'y ai véu maintes querelles,
> De plusieurs gens, qui ne sont pas amis.
>
> . . . . . . . . . . . . . . .
>
> L'un à l'autre font tant de chières belles,
> Mais par derrier sont mortels ennemis.
> A celle court l'un prant sur les gabelles,
> Et l'autre tent ses compains soit desmis
> De sen estat sans ce qu'il soit oïs;
> L'autre requiert la confiscation
> D'un innocent, sans condempnation.

### III. Froissart à Abbeville. — *Esbattemens*. — Le cardinal de Luna. — Le duc d'Orléans.

Dès que le printemps fut revenu, Froissart se rendit à Abbeville, où le roi de France et le duc d'Orléans, son frère, suivaient de plus près les négociations entamées à Lelinghen : « Pour savoir la vérité de leurs traités, ce que « savoir on en pouvoit, je fus, dit-il, en la bonne ville « d'Abbeville, comme cil qui grand connoissance avoit « entre les seigneurs. » Bien que l'objet de ces traités fût très-grave, puisqu'il s'agissait de la cession du Périgord, de l'Agenois et du Limousin, une courtoisie gracieuse et élégante tempérait toutes les discussions, et les princes français « prioient amoureusement leurs cousins d'Angle- « terre. » Le roi de France, de son côté, « s'esbatoit, car « en Abbeville et environ Abbeville a tant d'esbattemens « et de plaisances qu'en ville qui soit en France. Et y a « dedans la ville d'Abbeville un jardin très-bel, enclos de « la rivière de Somme, et là se tenoit le roi de France « moult volontiers, et le plus des jours y soupoit, et disoit « à son frère d'Orléans que le séjour d'Abbeville lui fai- « soit grand bien. »

Assez près de là, dans un couvent de Cordeliers bâti aux bords de la Somme, s'était retiré un légat de Clément VII, que les ambassadeurs anglais n'avaient point

voulu écouter. C'était le cardinal de Luna, qui monta l'année suivante sur le siége d'Avignon et dont le pontificat devait prolonger le schisme pendant vingt-trois ans de luttes, jusqu'au concile de Constance.

Cependant, le but que Froissart s'était proposé n'avait pas été complétement atteint. Les princes s'étaient engagés à tenir le traité secret, et il avoue que bien qu'il s'efforçât « d'ouïr et de savoir nouvelles, il ne put pour « lors savoir la vérité comme la paix estoit emprise. »

Nous connaissons d'ailleurs un document qui constate sa présence à Abbeville à cette époque ; c'est une quittance du 7 juin 1393, ainsi conçue : « A tous ceux qui ces « présentes lettres verront ou orront, Maihieu, garde lieu- « tenant du bailli d'Abbeville, salut. Savoir faisons que « par devant nous est aujourd'hui venus, en sa personne, « sire Jehan Froissart, prestre et canoine de Chimay, si « comme il dist, et a recognut avoir eu et receu de monsei- « gneur le duc d'Orléans, la somme de vint frans d'or pour « cause d'un livre, appelé le *Dit royal*, que mondit sei- « gneur a acaté et eu dudit prestre [1]. »

Froissart ne songea-t-il pas à s'attacher au duc d'Orléans, à qui était passé le comté de Blois, et qui brillait, dit Christine de Pisan, « par sa belle parleure aornée natu-

[1] *Les ducs de Bourgogne*, par M. le comte de Laborde, III, p. 69. Je trouve le volume acheté à Froissart décrit dans l'inventaire du sire de Rochechouart (1427) : item, le *Dit royal*, en françois, rimé, en lettre de forme, couvert de velours noir et est ledit livre tout neuf.

« rellement de rhétorique (¹) ? » Quelle fut la raison qui l'en détourna ? On voit aisément qu'il condamnait les mœurs frivoles et légères d'un prince que les comptes mêmes de sa maison nous montrent tout occupé à parfaire la devise de ses six couleurs sur les houppelandes noires et jaunes de ses fous, messires Ogier, Coquinet, Hanotin et Gillot, et égarant, dans des plaisirs indignes de lui, les heureuses qualités de son esprit. Nous regrettons, toutefois, de ne pas trouver Froissart, chroniqueur et poëte, près du berceau du jeune fils du duc d'Orléans, nommé Charles, qui sera aussi un grand poëte.

(¹) *Faits et Mœurs de Charles V*, II, 15. Christine de Pisan ajoute dans le *Débat des deux Amans :*

> Celui est bon, sage en fais et en dis,
> Juste, loyal et aux bons de jadis
> Veult ressembler, car maintenir toudis
> Lui plaît justice.
> . . . Je ne cuide que nul autre le vaille.

## CHAPITRE XIII.

### DERNIER VOYAGE EN ANGLETERRE.

I. — Lettres de recommandation — Douvres. — Cantorbéry. — Leeds. — Eltham. - Wyclef. — Les priviléges d'Aquitaine et le duc de Glocester. — Froissart offre un livre au roi.

Les trêves conclues entre la France et l'Angleterre devaient se prolonger encore pendant plusieurs années, et Froissart résolut d'en profiter pour revoir le pays où il avait reçu une si généreuse hospitalité.

Une autre reine semblait lui promettre un accueil non moins gracieux que celui qu'il avait trouvé autrefois près de madame Philippe de Hainaut : c'était Anne de Bohême, que les Anglais nommaient encore longtemps après la bonne reine Anne. Le duc Wenceslas, dont elle était la nièce, et Robert de Namur, qui était allé la chercher en Allemagne, avaient pu l'un et l'autre lu présenter Frois-

sart; peut-être l'avait-elle invité, lors de son passage à Bruxelles, à venir la voir à Londres, de même qu'elle appelait Chaucer à Eltham ou à Sheen pour y lire ses vers (¹).

Froissart rapporte que tous les préparatifs de son voyage étaient terminés, quand des messagers abordèrent en Flandre et y achetèrent toute la cire qu'ils y purent trouver, en racontant que le roi voulait honorer la mémoire de la jeune reine qu'il venait de perdre, par des funérailles d'une magnificence inouïe; « de laquelle « mort, ajoute Froissart, furent tous ceux qui l'aimoient « tous troublés et courroucés. »

Un an se passa, et Froissart, regrettant de plus en plus de n'avoir pas exécuté son projet, s'adressa à ses seigneurs et amis, afin qu'à défaut de la reine dont il espérait la protection et l'appui, il pût se présenter, avec leurs lettres, à la cour de Richard II qu'il ne connaissait point.

« J'eus très-grand affection et imagination, dit-il, « d'aller voir le royaume d'Engleterre, et plusieurs rai- « sons m'esmouvoient à faire ce voyage. La première « estoit pour ce que de ma jeunesse j'avois esté en la cour « et hostel du noble roi Édouard et de la noble royne « Philippe, si désirois à voir le pays. Et me sembloit en « mon imagination que, si vu avois le pays, j'en vivrois « plus longuement; et, si je n'y trouvois les seigneurs

(¹) When this boke is made, yeve it the quene
On my behalfe, at Eltham or at Shene.

CHAUCER, *Legende of good women.*

« lesquels à mon département j'avois laissés, je y verrois
« leurs hoirs et cela me feroit grand bien. Aussi pour
« justifier les histoires et matières dont j'avois escrit
« d'eux. Et en parlai à mes chers seigneurs qui pour le
« temps régnoient, monseigneur le duc Aubert de Ba-
« vière et à monseigneur Guillaume, son fils, pour ces
« jours comte d'Ostrevant, et à ma très-chère et honorée
« dame Jeanne, duchesse de Brabant et de Luxembourg,
« et à mon très-cher et grand seigneur Enguerrand, sire
« de Coucy, et aussi à ce gentil seigneur le chevalier de
« Gommignies, lequel, de sa jeunesse et de la mienne,
« nous étions vus en Engleterre, en l'hostel du roy et de
« la royne. » Tous ces seigneurs remirent à Froissart des
lettres pour le roi d'Angleterre et ses oncles; le sire de
Coucy, comme français, se contenta de lui en faire par-
venir une pour sa fille, la duchesse d'Irlande.

Froissart de son côté se prépare à ce voyage. « J'avois
« de pourvéance, dit-il, fait escripre, grosser et enluminer
« tous les traités amoureux et de moralité que au terme
« de trente-quatre ans je avois, par la grâce de Dieu et
« d'amour, faits et compilés. » Ces traités ayant été en-
fermés avec soin dans un de ces coffrets qu'il portait avec
lui en Écosse et en Italie, il achète des chevaux et s'em-
barque à Calais ([1]). Cette fois, il a choisi sans doute pour
son passage un de ces vaisseaux nommés *lins*, « qui vont

([1]) « Moult de fois en mon temps, je fus en la ville de Calais. »
*Chron.* IV, 15.

« par mer de tous vents et sans périls. » Aucune tempête ne soulève les flots, et un beau soleil éclaire les roches blanchies d'écume, sur lesquelles plane aujourd'hui le grand nom de Shakspeare, quand il aborde à Douvres [1], le lundi 12 juillet 1395; mais, premier désappointement, dès qu'il touche le rivage de l'Angleterre, il n'y trouve personne qu'il ait vu au temps où il y fut jadis; « tous « les hôtels sont renouvelés de nouvel peuple; » les hommes qui les habitent étaient des enfants à son dernier voyage; il ne les a pas connus, et ils ne le connaissent pas davantage.

Le surlendemain, à neuf heures, il assiste à la grand' messe dans l'église de Cantorbéry, dépose son offrande aux reliques de saint Thomas et n'oublie pas d'aller prier au pied de la tombe du Prince Noir. Le roi d'Angleterre arrive lui-même le 15 juillet à Cantorbéry, *à très-grand arroi* et bien accompagné de seigneurs, de dames et de damoiselles. Froissart nous dit fort naïvement que, pour mieux les reconnaître, il se mit entre eux et entre elles, mais il en était à Cantorbéry comme à Douvres. Tout lui sembla *nouvel,* il n'y « connoissoit âme, car le temps estoit « bien changé en Angleterre depuis le terme de vingt- « huit ans. » Aussi au premier moment fut-il comme tout ébahi. Son vieil ami, Richard Stury, était lui-même

(1) « Si séjournai là deux jours et une nuit. » (Manuscrit de Mons.) Il était arrivé à Douvres le lundi matin, et partit le mardi soir pour se trouver le mercredi à la grand'messe à Cantorbéry. M. Buchon place par erreur ce voyage en 1394.

absent. Heureusement le grand sénéchal d'Angleterre, Thomas de Percy, à qui il s'adressa, se montra « doux, « raisonnable et gracieux. » Thomas de Percy, frère du comte de Northumberland, appartenait à cette illustre maison qui, trente-deux ans auparavant, avait offert l'hospitalité à Froissart au château d'Alnwick. Il était « gentil, loyal, imaginatif et sage. » A lui, mieux qu'à personne, revient l'honneur de patroner le chroniqueur qu'il a vu dans son enfance aborder ses enquêtes. Il s'offre avec empressement pour présenter Froissart « corps et « lettres » (c'est son expression) à son maître le roi Richard.

Tout est pour le mieux, quand surgit un nouvel obstacle: le roi vient de se retirer pour sommeiller un peu; il se réveille, mais il veut monter aussitôt à cheval pour retourner à Ospringhe, et il ne reste à Froissart d'autre parti que de le suivre, mêlé aux courtisans et aux officiers de la couronne. Tous, sans doute, étaient assez fatigués du voyage et n'étaient guère disposés à conter, mais, par une de ces bonnes fortunes qui arrivent toujours à ceux qui les méritent, un chevalier de la chambre du roi, qui était resté à Ospringhe à cause d'un léger mal de tête, « s'accointa » de Froissart et Froissart de lui. Il interrogea beaucoup; Froissart « recorda assez, » et, le lendemain, l'entretien se poursuivit en chevauchant vers Leeds, « bel chastel et délectable en la comté de « Kent. »

Guillaume de Lisle (tel était le nom de notre cheva-

lier (') apprit à Froissart beaucoup de choses qu'il ignorait, mais la conversation fut interrompue avant d'arriver à Leeds. Là, Froissart trouva le duc d'York, qui lui fit bon accueil et l'assura qu'il se souvenait de l'avoir vu autrefois près de sa mère. Ce fut le duc d'York qui présenta notre chroniqueur au roi, qui le reçut joyeusement et doucement, disant que puisqu'il avait été de l'hôtel du roi son aïeul et de la reine son aïeule, il devait se considérer comme étant toujours de l'hôtel du roi d'Angleterre.

Cependant Thomas de Percy avait prévenu Froissart que le moment n'était pas venu d'offrir son livre. Le roi était trop occupé de grandes besognes. La première, c'était son mariage avec une princesse de France ; la seconde, la réponse à donner aux députés de l'Aquitaine, qui se plaignaient de la violation de leurs priviléges. La troisième, Froissart ne l'indique pas, bien qu'il n'ait pu l'ignorer; ce fut au château de Leeds, le 18 juillet, que Richard II déféra à l'université d'Oxford l'examen du *Trialogus* de Wyclef.

Trois jours après, Froissart chevauche de nouveau à la suite du roi entre Leeds et Rochester, entre Rochester et Dartford. Guillaume de Lisle est toujours avec lui, mais

(') Il est cité dans les actes de Rym r comme ayant accompagné, en 1386, le duc de Lancastre en Espagne. Froissart nomme ailleurs Jean de Lisle « appert chevalier durement. » *Chron.* I, 2, 55.

il a un autre interlocuteur, Jean de Grailly, fils du célèbre captal de Buch, qui lui rapporte les événements de Gascogne. Le 20 juillet, on arrive au château d'Eltham, où jadis Froissart servait la reine Philippe de dittiés amoureux. C'étaient les mêmes fêtes, les mêmes plaisirs qu'alors, mais il était permis de se demander quelle en serait la durée, quel en serait le terme, surtout quand, du haut des terrasses d'Eltham tout ombragées de pampres [1], on découvrait au loin la bruyère de Blackheath et les créneaux de la tour de Londres.

En effet, autour du roi, il n'y avait que jalousies,

[1] « Richard Stury me le dit et conta mot à mot en gambiant « les galeries à l'ostel de Elthem, où il faisoit moult bel et moult « plaisant et ombru, car les alées pour lors estoïent toutes cou- « vertes de vignes. » (Manuscrit de Mons.) — Un mot sur ce manuscrit, dont la reliure fleurdelysée porte encore la trace des fermoirs et des cinq cloux qui l'ornaient autrefois. C'est incontestablement celui que le chanoine de Villers légua à la cathédrale de Tournay et qui se trouve mentionné par Sanderus (Bibl. ms., II, p. 223) et par Lacurne de Sainte-Palaye (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, XIII, p. 578); peut-être provient-il des ducs de Bourbon, car le chanoine de Villers possédait plusieurs manuscrits qui leur avaient appartenu. Bien qu'il ait été en certains endroits abrégé par le copiste, il offre pour le livre III un texte qui peut fort bien avoir été la première rédaction de Froissart. Il serait intéressant de le comparer aux manuscrits 8328 et 8329 de Paris et à ce que l'on a conservé du manuscrit de Saint-Vincent de Besançon. Le manuscrit de Mons ne renferme que les livres III et IV des chroniques.

divisions, haines déclarées ou secrètes. On le vit bien dans le conseil qui se tint à Eltham le 22 juillet pour résoudre la grande question des priviléges de l'Aquitaine. Richard II, qui aimait beaucoup le pays où il était né, fût volontiers resté fidèle à son serment de les maintenir, mais le duc de Glocester répliqua durement « que le roi « n'estoit pas sire de son héritage s'il n'en pouvoit faire sa « volonté. » Il désirait que l'Aquitaine fût donnée en apanage au duc de Lancastre, afin de l'éloigner de l'Angleterre. Subtil, malicieux, faisant le pauvre quoiqu'il eût réuni à son duché trois comtés et une pension de quatre mille nobles, il considérait le trésor royal comme une proie abandonnée à son avarice. Quant au duc d'York, il était insouciant, léger, uniquement occupé de la belle et gracieuse fille du comte de Kent qu'il venait d'épouser, et, quand il vit le duc de Glocester quitter brusquement le conseil, où l'on murmurait fort de ses paroles, il s'enquit de ce qu'il se proposait de faire, apprit qu'il allait dîner, et sortit aussitôt pour le rejoindre. Tels étaient les fils d'Édouard III, qui entouraient un jeune prince faible et présomptueux.

Ce fut à Eltham que Froissart retrouva Richard Stury, qui avait assisté à ces orageux débats. Celui-ci « le « recueillit doucement et grandement, » et, « tout en « gambiant ès allées à l'issue de la chambre du roy, » il lui raconta la scène dont il venait d'être le témoin.

Trois jours après, le dimanche 25 juillet, le duc d'York, Thomas de Percy et Richard Stury parlèrent à

Richard II du livre que le chanoine de Chimay se proposait de lui offrir, et le roi voulut le voir : « Si le vit « en sa chambre, car tout pourvéu je l'avois et lui mis sus « son lit. Il l'ouvrit et regarda dedans et lui plut très-« grandement ; et plaire bien lui devoit, car il estoit enlu-« miné, escript et historié, et couvert de vermeil velours « à dix cloux d'argent dorés d'or et roses d'or au milieu, « et à deux grands fremaulx dorés et richement ouvrés « au milieu de roses d'or. Donc me demanda le roy de « quoy il traitoit et je lui dis : D'amours ! De ceste res-« ponse fut-il tout resjoui et regarda dedans le livre en « plusieurs endroits et y legy, car moult bien parloit et « lisoit françois, et me fit de plus en plus bonne chère. »

**II. — Chevauchées et causeries. — Henri Chrystead. — Guillaume de Lisle. — L'Irlande et le purgatoire de saint Patrice.**

Le même jour, un écuyer d'Angleterre, nommé Henri Chrystead, « homme de bien et de prudence grandement « et bien parlant françois, » *s'accointait* de Froissart ; un autre jour, ce fut le tour de Marke, le roi d'armes d'Angleterre et d'Irlande. Notre chroniqueur n'était plus aussi isolé à la cour d'Angleterre. Il l'accompagna dans les derniers jours de juillet à Leeds, puis se rendit successivement à Eltham, à Sheen, à Chertsey, à Kingston, à Windsor, interrogeant et écoutant toujours « à grand « loisir » en chevauchant sur les grandes routes.

Quels étaient ces récits qui charmaient Froissart ? Nous ne les connaissons que par ce qu'il nous en a conservé lui-même, et cela suffit pour que nous y prenions le même plaisir. « Messire Jean, disait Henri Chrystead, avez-vous « point encore trouvé en ce pays, ni en la cour du roi « nostre sire, qui vous ait parlé du voyage que le roi a « fait en Irlande, et comment quatre rois d'Irlande, grands « seigneurs, sont venus à obéissance au roi d'Engle-« terre? » — « Nennil, répondit Froissart, pour mieux « avoir matière de parler. » — « Je vous le dirai, dit « l'écuyer, afin que vous le mettiez en mémoire perpé-« tuelle quand vous serez retourné en vostre pays, et « vous aurez de ce faire grand plaisance et loisir. » Le récit de Henri Chrystead commença par une assez longue description des tribus encore presque sauvages de l'Irlande. Les Irlandais faisaient une guerre redoutable à leurs ennemis, car ils les enlaçaient dans leurs bras sans descendre de cheval, et leur arrachaient le cœur pour le dévorer. A combattre de semblables adversaires, il y avait de l'honneur, mais peu de profit. On chercha à civiliser ceux que l'on ne pouvait vaincre. « Je leur disais « tout en riant, raconte Henri Chrystead, qu'il leur con-« venoit de eulx mettre à l'usage d'Angleterre, car de ce « faire j'estois chargé. » On apprit donc aux rois d'Irlande à porter des braies, à se couvrir de manteaux, à monter à cheval sur des selles semblables à celles des chevaliers anglais; mais, quand ils consentirent à venir à Dublin, ils amenèrent avec eux leurs ménestrels, qu'ils faisaient

manger à leur écuelle et boire dans leurs coupes, et ceux-ci protestèrent quand on mit des nappes sur les tables. La poésie, qui perpétue les souvenirs des temps héroïques, n'est-elle pas la gardienne fidèle des traditions et des mœurs ?

Les paroles de sire Henri Chrystead intéressaient vivement Froissart. Il ne l'écoutait pas avec moins d'attention quand il lui dépeignait tout ce pays formé « étrangement « et sauvagement » de hautes forêts, de grosses eaux et de lieux inhabitables; mais rien n'était plus merveilleux que ce que l'on racontait du purgatoire de saint Patrice :

> ... En Irland est un lieu,
> De jour et de nuit art comme feu,
> Que homme appelle purgatore.
> Si périlleus est-il encore
> Que, s'il vient ascune gens
> Qui ne soit bien repentans,
> Tantost sont ravis et perdus [1].

Marie de France avait aussi écrit des vers sur le purgatoire de saint Patrice. Dans un autre poëme composé plus tard, on rapporte que Notre-Seigneur jugea que le seul moyen de dompter la rudesse des Irlandais était de leur permettre de voir, eux vivant, quelle serait la récompense des bons et quel serait le châtiment des méchants. Il conduisit donc saint Patrice dans le désert et, lui montrant

[1] *Livre de Clergie*, ms. 12118 de la bibl. de Bourgogne.

une fosse ronde et obscure, il lui annonça que tout mortel, exempt de pêché, qui y passerait un jour et une nuit, y apprendrait les mystères d'une autre vie, mais que, s'il y entrait sans avoir la conscience pure de toute faute grave, il ne reparaîtrait jamais. Saint Patrice craignit que la curiosité des Irlandais ne les égarât souvent sur la pureté de leur conscience, et de peur d'accidents fâcheux, il fit entourer de murs élevés la caverne qui conserve son nom [1].

Froissart, qui avait peut-être entendu parler du purgatoire de saint Patrice à quelques chevaliers français de la suite de Jean de Vienne qui s'y rendirent en 1385, était bien moins crédule que curieux : il demandait à Guillaume de Lisle qui l'avait visité, si ce que l'on en racontait était bien digne de foi. Celui-ci l'affirma; mais interrogé sur les songes merveilleux et les *moult grandes imaginations* qu'il avait eus pendant son sommeil sur les degrés de pierre de la caverne de Neglis, il avoua qu'il avait tout oublié. Froissart eût été plus heureux s'il avait pu s'adresser à un brave chevalier nommé Guillaume Staunton, qui, vers la même époque, y fit un célèbre pèlerinage.

Guillaume Staunton rédigea lui-même le récit de sa vision, et s'il n'y avait mis son nom, nous croirions volontiers que ce n'est qu'un poëme allégorique, composé par Froissart après son entretien avec Guillaume de Lisle. Que de tourments, que d'angoisses accablent les chrétiens qui

[1] Le Purgatoire de S Patrice, ms. 9035 de la Bibl. de Bourgogne.

pendant leur vie ont eu sans cesse le précepte à la bouche et n'y ont jamais joint l'exemple! Staunton en est si vivement ému qu'il oublie la prière qui doit lui ouvrir les portes du ciel. Mais saint Jean la lui remet en mémoire, et lui montre une tour merveilleuse, dont l'élévation est si grande qu'on croirait ne pouvoir jamais y arriver, mais à laquelle conduit toutefois une étroite échelle qui descend jusqu'à la terre. Cette échelle, ce sont les aumônes et les œuvres de charité qui permettent à la fragilité humaine de se rapprocher de Dieu. Rien ne manque, du reste, aux joies du paradis. Ceux qui s'aimèrent sur la terre, s'y voient de nouveau réunis, car s'il en était autrement, il n'y aurait point pour eux de vrai paradis. Ailleurs se trouvent les uns près des autres, les prêtres fidèles à la loi divine et les bons chanoines. Sans doute Froissart se serait écrié comme le pieux chevalier : « Laissez-moi ici ; « que je ne retourne plus sur la terre ; » mais une voix céleste lui aurait aussi répondu que, pour mériter son salaire, l'ouvrier que Dieu envoie ici-bas tracer son sillon, doit d'abord achever sa journée (1).

(1) Nous devons à M. Thomas Wright la vision de Guillaume Staunton. Elle porte la date de 1409. — En 1358, deux nobles Italiens, Malatesta, de Rimini, et Beccaria, de Ferrare, obtinrent d'Édouard III une attestation qu'ils avaient accompli selon l'usage et même avec courage ce célèbre pèlerinage : « Quod purga-« torium sancti Patricii in multis corporis sui laboribus peregre « visitans, per integræ diei et noctis unius continuatum spa-« tium, ut est moris, clausus manserat in eadem, et peregrina-

## III. Froissart au château de Pleshey. — Robert l'Ermite en Angleterre. — Jean Boursier.

A ces joyeux propos se mêlait le langage grave et sérieux de « cil vaillant ancien chevalier » messire Richard Stury, qui ne cachait à son ami, ni la sourde agitation du temps présent, ni les craintes que lui inspiraient un prochain avenir. Froissart étudiait avec soin le caractère des princes qui se partageaient, ou l'influence à la cour, ou la faveur populaire ; et après avoir vécu pendant plusieurs semaines avec le duc d'York, il alla, vers les derniers jours de septembre, au nord de la Tamise faire une visite au duc de Glocester en « un sien chastel et belle place » de Pleshey, où il entretenait trois ou quatre ménestrels et où il avait de plus fondé un collége de douze chanoines.

Le duc de Glocester, si hautain, si orgueilleux, ne dédaigna pas de raconter à Froissart ses conférences avec Robert l'Ermite. Il lui dit qu'à Lelinghen il avait répondu à ses ouvertures en protestant de son désir de voir la paix rétablie, et, tout récemment encore, quand Robert l'Ermite s'était rendu à Pleshey, il lui avait tenu le même

« tionem suam rite perfecerat et etiam animose. » — En 1397, Richard II accorde au vicomte de Périgueux un sauf-conduit pour s'y rendre.

langage. Ce que le duc ne dit point, c'est que Robert l'Ermite, le trouvant dur, plein de dissimulation, guidé par la pensée secrète qu'il était de son intérêt de perpétuer la guerre, lui annonça que Dieu frapperait sévèrement quiconque oserait s'opposer à la paix. Deux ans après, le duc de Glocester était conduit de Pleshey au château de Calais où on l'étouffa.

Froissart, revenu de Pleshey, trouva Robert l'Ermite à Windsor. Il nous dit qu'il avait « moult douce et belle « parole, et qu'il convertissoit par son langage tous les « cœurs qui l'oyoient parler, » et ailleurs : « qu'il estoit « bien éloquent et sage et plein de bonnes paroles douces « et courtoises. » Issu d'une famille de chevaliers de Normandie, il ne portait, en signe de pénitence, que des vêtements gris, et sa vie était austère. Trois siècles s'étaient écoulés depuis la célèbre vision de Pierre l'Ermite dans l'église de la Résurrection, à Jérusalem, lorsqu'il crut entendre, sur le rivage de la terre sainte, la même voix qui lui ordonnait de prêcher la paix à l'Europe, pour qu'elle se liguât de nouveau sous la bannière de la croix [1]. Pierre l'Ermite vit périr aux bords du Danube les bandes indisciplinées qui l'avaient proclamé leur chef. C'est à peu près aux mêmes lieux qu'un désastre plus terrible et plus complet encore attend ceux que Robert l'Ermite entraînera dans cette dernière croisade.

Froissart quitta la cour d'Angleterre à Windsor [2], mais

[1] *Chron.* IV, 12 et 82.

[2] Froissart ne dit rien du séjour qu'il fit à Londres, mais il

le roi lui fit remettre, avant son départ, un gobelet d'argent doré, pesant plus de deux marcs, et contenant cent nobles « dont je valus mieulx, dit-il, tout mon vivant. » Le chevalier chargé de le lui porter s'appelait Jean Bourchier ([1]) ; il avait été, peu d'années auparavant, rewaert de Flandre « régnant pour le roy d'Engleterre, et envoyé « vers ceulx de Gand pour eulx conseiller et gouverner. »

cite deux fois dans ses chroniques l'hôtellerie du Faucon tenue près de Grace-Church, par Thomelin de Colebrooke, de Winchester. — Elle n'était probablement pas inférieure à celle du Tabard, à Southwark, si agréablement décrite dans le prologue des *Canterbury Tales*.

([1]) « Ung sien chevalier que on nommoit messire Jehan le « Boursier. » (Ms. de Mons.) Froissart dit ailleurs qu'il était « vaillant homme et sage assez. »

# CHAPITRE XIV.

## FIN DE LA VIE DE FROISSART.

### I. Projets de croisade. — Conférences de Saint-Omer. — Le moûtier de Liques.

Froissart, qui avait quitté Windsor vers la mi-octobre 1395, et qui paraît être retourné en France en traversant la Bretagne, trouva au-delà de la mer tous les chevaliers prêts à prendre les armes pour aller combattre l'Amorath-Baquin. C'était son bon et cher seigneur Enguerrand de Coucy qui devait servir de conseiller au comte de Nevers, choisi comme chef de la croisade, et Froissart se trouvait peut-être avec lui à l'hôtel d'Artois quand le duc et la duchesse de Bourgogne lui dirent en signe de grand amour : « Nous savons bien que sur tous « les chevaliers de France, vous estes le plus coustumier « en toutes choses. »

Rien ne flattait davantage la vanité de Philippe le Hardi

que le choix de son fils pour le commandement de cette grande expédition qui devait relever en passant le drapeau de Baudouin de Flandre à Constantinople, avant de renouveler en terre sainte les exploits de l'épée libératrice des Godefroi et des Robert. Froissart, qui nous apprend ailleurs que la cour du duc de Bourgogne était aussi splendide que celle d'un roi, crut devoir composer un poëme :

Pour plus hounourer la journée
Qui au Jourdin est ajournée.

Froissart avait sans cesse éprouvé, comme tous les hommes de son temps, un vif enthousiasme pour les croisades. Il loue fort le comte de Foix de son projet d'y prendre part. Comme maître Jehan, le chapelain d'Hesdin, ou maître Pierron Ruissole, le clerc de Gui de Dampierre, qui suivirent, l'un et l'autre, saint Louis à Tunis, il eût voulu se trouver au nombre de ceux qui allaient combattre :

En terre sainte où Dieus reçut souffrance,
La targe au col et ens au point la lance,
Pour remonstrer no force et no puissance
Aux coers malvès.

Mille souvenirs rattachaient d'ailleurs les plus illustres maisons de l'Occident à ces terres lointaines où elles avaient laissé, non-seulement les cendres profanées de leurs pères, mais des châteaux, des villes, des princi-

pautés ou même des royaumes ; c'était la nouvelle France, comme on disait au XIIIe siècle, une nouvelle France déjà couverte de ruines. Quelques chevaliers descendaient des rois de Jérusalem ; d'autres des empereurs de Constantinople. Les sires d'Enghien portaient le titre de ducs d'Athènes, les sires de Saint-Omer celui de ducs de Thèbes, leurs vassaux avaient occupé des fiefs aux bords de l'Alphée et de l'Eurotas. En Syrie, que d'autres fiefs, que d'autres donjons! Le sire de Mimars avait deux filles nobles et belles, l'une s'appelait Douce et l'autre Tourterelle. Eustache Grenier, qui était sire de Sidon, leur préféra Ermeline, qui lui apporta en dot la ville de Jéricho. Un sire de Chauvigny se fit même roi de Mélide en Arabie. Quelle ardeur ne devait-on pas porter à reconquérir ces domaines où l'on devenait, par le droit de la conquête, le successeur d'Agamemnon, d'Alexandre ou de Macchabée !

Cependant, au milieu de cet enthousiasme, Froissart, plus prudent et plus sage, reconnaît avec tristesse que jamais moment ne fut plus mal choisi pour une croisade. Il fait des vœux pour qu'elle soit glorieuse : il n'ose l'espérer. Il voudrait qu'elle n'affaiblît pas les forces de la France qui s'y engage témérairement, et il s'en émeut en secret, car il sait bien que le peuple anglais, indigné de voir Richard II restituer Brest aux Français, ne tardera pas, avec lui ou après lui, à recommencer la guerre. Les journées de Crécy et de Poitiers ne présagent-elles pas celle d'Azincourt ?

Ne pourroit un homme conquerre
En armes, los, pris et honneur,
Sans aler en estrange terre?
Que quiert un homme de valeur
Mieulz qu'à son naturel seigneur
Servir, crémir et foy porter,
Ses gens et son païs garder
Encontre tous ses ennemis?
A ces points doit-on regarder
Pour acquerre honneur et amis (¹).

Qu'on ne juge pas toutefois par ces vers où se révèle la pensée de l'auteur, de la forme générale du poëme. Froissart, après avoir vu le roi d'Angleterre accueillir si volontiers un livre qui traitait d'amours, ne pouvait sortir d'une voie où il avait si bien réussi, et cette fois il composa plus de quatre mille vers qu'il intitula *le Trésor amoureux*.

Dans les premiers jours d'octobre 1396, Froissart se rendit à Saint-Omer, et il nous décrit cette ville comme la plupart de celles qu'il a vues, en disant qu'elle était « belle de murs, de portes, de tours et de beaux clochers. » Nous croyons que ce fut alors qu'il offrit *le Trésor amoureux* au duc de Bourgogne. Ce prince avait pris la plus grande part à la conclusion du mariage de Richard II, et Froissart nous apprend qu'il cherchait ainsi à se concilier les communes de Flandre qui étaient toujours restées favo-

(¹) *Trésor amoureux*. Comparez le discours d'Aubert de Bavière à son fils. *Chron.* IV, 47.

rables à l'alliance anglaise. Nous ne pouvons oublier que ce fut un chevalier attaché au duc de Bourgogne qui remit à Richard II l'anneau de mariage et la dot de la jeune reine. Onze ans plus tard, il reçut du successeur de Philippe le Hardi une autre mission qu'il accomplit trop fidèlement dans la vieille rue du Temple. Nous avons nommé Raoul d'Auquetonville.

Froissart put donner à la même époque un manuscrit de ses chroniques, conservé aujourd'hui dans le dépôt de Paris, où l'on remarque un écu à la croix cantonnée de quatre alerions (¹), à Gérard de Montaigu, secrétaire et maître des comptes de Charles VI, qui se trouvait alors à Saint-Omer. Gérard de Montaigu était depuis 1391 garde des archives du royaume de France : c'était un titre suffisant pour que Froissart crût devoir s'assurer sa protection ou son amitié.

Il avait d'ailleurs beaucoup à voir et à apprendre à Saint-Omer où l'on se préparait à la remise solennelle d'Isabeau de France à Richard II. Le duc de Bourgogne logeait à l'abbaye de Saint-Bertin. Un somptueux banquet y fut offert aux ducs de Lancastre et de Glocester. Celui-ci ne pouvait assez admirer les richesses du royaume de France : il est vrai que, pour se le rendre plus favorable, on lui avait promis cinquante mille nobles, indépendamment de beaucoup de beaux joyaux. Il acceptait tout ce qu'on lui donnait « mais, toujours, demeuroit la racine

(¹) Il porte le nº 8327.

« de la rancune dans le cœur. » Richard II avait abordé à Calais, et, le 27 octobre 1396, Charles VI remit lui-même au petit-fils d'Édouard III une enfant de huit ans, toute baignée de larmes, appelée à perpétuer la dynastie des vainqueurs de Crécy et de Poitiers, et que rejeta bientôt une autre dynastie, celle du vainqueur d'Azincourt ([1]).

On avait résolu d'élever sur le lieu de l'entrevue de Charles VI et de Richard II un autel qui consacrât en quelque sorte la réconciliation des deux peuples ; mais elle ne fut pas même assez longue pour que cet autel fût construit. Les Anglais accusaient les Français de dire : Prenez toutes les filles du roi, mais rendez-nous Calais.

Déjà Froissart s'était éloigné, et nous ne savons trop pourquoi. Il était sorti de Saint-Omer et s'était avancé jusqu'à Liques, dans une riante vallée où s'ouvraient devant lui deux routes qui conduisaient, l'une à Ardres où était Charles VI, l'autre à Guines où se trouvait Richard II. Hésita-t-il sur la route qu'il fallait choisir ? Aima-t-il mieux, pour ne pas opter, ne prendre ni l'une ni l'autre ? Rien ne serait moins conforme aux habitudes de Froissart qui

([1]) *Chron.* IV, 50,51. Les fêtes de Saint-Omer avaient aussi attiré des ménestrels. L'un d'eux nommé Loribaut offrit une chanson « de la royne d'Engleterre » au duc d'Orléans. Il était gardien des livres de ce prince, mais Eustache Deschamps parle de lui en termes fort satyriques.

savait bien que le même accueil l'attendait dans les deux camps, et nous sommes réduit à croire qu'il manqua d'argent pour continuer son voyage. Eustache Deschamps était alors à Saint-Omer, et c'est lui qui nous apprend qu'on vola à Froissart sa bourse, à Liques, aussi bien qu'à Avignon, et il l'en raille fort agréablement.

Dont venez-vous? – Je viens de Saint-Omer.
— Or me dictes des nouvelles du roys.
L'avez-vous veu aux tentes assembler?
Arons-nous paix de tous poins ceste foys?
Dictes-nous en, car vous avez la vois
D'avoir escrit de leur faiz queroniques.
– Je vous jure sur Dieu et sur la crois,
Je n'ay rien veu fors le moustiers de Liques,
Quant à chose dont je doye parler,
Excepté ce que j'ay veu les Anglois
A Saint-Omer, et venir et aler
Vers la reine d'Angleterre à hault doys;
Et si dit–on qu'à la fin de ce mois
L'avoiera-l'en vers Calais. près des diques,
Au roy anglais : puis mon départ d'Artois
Je n'ai rien veu fors le moustier de Liques,
Et les chevaux qu'on y fait establer,
Dont Pompée fut pour tel fait destrois;
N'autre chose ne vous sçay raconter,
Fors d'un varlet breton qui par ses doys
IIII. XX francs, sans dire : je m'en vois,
Et un roncin qui estoit bons et friques,
M'a desrobé, n'en cherchant parmi les bois,
Je n'ay rien veu fors le moustiers de Liques.

ENVOY.

Princes, j'aray bien pou à sermoner,
A escripre, n'à vos faiz ordonner
De ce traicté des noces autentiques,
Et pour ce veuil cy mon œuvre finer,
Et en finant, puis bien à tous jurer :
Je n'ay rien veu fors le moustier de Liques.

## II. Désastre de Nicopoli. — Révolution d'Angleterre. — Mort de Richard II, à Pomfret.

Charles VI était revenu depuis quelques semaines à Paris, quand un neveu de Gui de Châtillon, Jacques de Helly, entra tout housé et éperonné à l'hôtel Saint-Paul et, se jetant aux genoux du roi, lui annonça la défaite de Nicopoli.

On accusait Godemar du Fay d'avoir causé, par sa faiblesse ou sa trahison, le désastre de Crécy. Jacques du Fay avait sauvé à Nicopoli, d'un désastre non moins sanglant, les débris de l'armée chrétienne, c'est-à-dire le comte de Nevers et quelques autres barons, parmi lesquels se trouvaient le comte d'Eu, le sire de Coucy, le maréchal Boucicquault et Gui de la Trémouille. Encore, tous ne revirent-ils pas la patrie. Le sire de Coucy qui avait été, raconte-t-on, protégé par un manteau merveilleux, tombé du ciel, au moment où les Icoglans de Bajazet le dépouillaient pour le décapiter, le comte d'Eu qui, par jalousie contre lui, avait causé la perte de la ba-

taille, rendirent tous les deux le dernier soupir près de la ville de Brousse, qui rapportait son origine à Annibal, autre victime de l'inconstance de la fortune.

Bientôt, des nouvelles non moins tristes arrivent d'Angleterre. Une révolution s'y est accomplie. Richard II, abandonné de ses courtisans, trahi même par son lévrier qui ne connaissait que le roi et qui alla *festoyer* le duc de Lancastre comme roi d'Angleterre, est conduit de la tour de Londres au château de Pomfret dont les portes ne s'ouvriront que devant son cercueil.

Au moment où Froissart écrivait les derniers chapitres de ses chroniques, il ignorait encore les *incidences* de la mort de Richard II. C'est à l'un de ses compatriotes dont l'œuvre tient par les mêmes liens que la sienne aux traditions littéraires du château de Beaumont, que nous devons le récit des derniers moments de ce pauvre prince, qui montra bien, en se défendant contre ses meurtriers, qu'il était véritablement le fils du Prince Noir : « Le roy estoit tout « seul à table, lequel ne vouloit mengier, pour ce que son « escuier ne voloit faire assay devant lui comme il avoit « à coustume de faire, et le roy Richart lui demanda : « Quelles nouvelles ? Et l'escuier respondi : Je n'en sçay « nulles aultres fors que sires Pierres d'Exton est venu, « je ne sçay quelles nouvelles il apporte. Dont le roy « Richart prya à l'escuier que il taillast et que il fesist « assay comme à son office appartenoit. Dont se mist l'es- « cuier à genoulz par devant la table, et cria merchi aux « roy Richart que il li volsist pardonner, car on li avoit

« deffendu de par le roi Henry. Dont le roy Richart se
« courcha, et prist ung coutiel de la table et en féri l'es-
« cuier en le tieste, disans : Maudis soit Henry de Lan-
« castre ! A cette parole vint sires Pierres d'Exton,
« lui VIII$^{me}$, en le cambre dou roy Richart, où il séoit à
« table. Et chascuns avoit ou lanche ou hache en sa main,
« et quant le roy Richart les vit venir ainsy armés, il
« bouta la table arrière de lui et sailly en milieu
« d'eulx VIII, et osta à l'un d'iceulx une hache et se mist
« bien gentement à deffence et gaillardement, et en lui
« deffendant en tua IIII de VIII........ Et quand le roy
« fu mors, li chevaliers qui li avoit donné le cop de le
« mort, se assist dalés le corps et commencha à plorer,
« disant : Hélas! quel cose avons-nous fait? Nous avons
« mis à mort celui qui a esté nostre souverain seigneur
« l'espace de XXII ans. Or, ai-je perdu mon honnour (1). »

Froissart ne peut se résigner à cette horrible fin d'un roi puissant qu'il avait vu si aimable et si joyeux quand

(1) Ms. de la Bibl. de Bourgogne, 10233 *bis* f°.275, v°. L'ordre de faire périr Richard II avait été, dit-on, donné le 6 janvier. Le 29, sa mort était déjà connue à Paris. Rymer, III, 4, p. 176. — Henri IV semble, au contraire, vouloir la cacher dans les chartes, où il parle de son prédécesseur. Le 18 mai seulement, il s'exprime en ces termes : « Feu nostre très-cher cousin « Richart, de bonne mémoire, n'adgairs roi d'Engleterre, que « Dieu assoille! » — La plupart des témoignages contemporains sont peu favorables à Henri IV. Gerson se borne à dire : *De boni regis Richardi morte et causis illius satis impiis taceo.*

il l'entretenait d'amour : « Les fortunes de ce monde sont « trop merveilleuses, s'écrie-t-il, c'est trop fort de ce qui « doist estre. » Il annonce que, bien que ce soit malgré lui, il racontera ce qu'il pourra apprendre de sa mort, mais il semble qu'il n'en ait pas le courage. Le clerc de la bonne reine Philippe eût fait volontiers comme le clerc Magdelain, qui se revêtit de l'habit royal pour rallier les partisans de son maître et qui avait non-seulement les traits majestueux du roi, mais aussi son noble langage.

Le hasard avait fait naître Richard II le jour des Rois, et le sénéchal d'Aquitaine avait dit le même jour à Froissart que ce présage lui assurait une couronne. Confiant dans les prophéties attachées à son berceau, il voulait. pour qu'on admirât davantage cette couronne, la porter dans un palais plus beau que celui de Paris, et il avait fait construire à grands frais la vaste salle de Westminster. Comme l'avenir devait tristement démentir ces rêves de la vanité ! C'était dans cette salle à peine achevée qu'un parlement prononça sa déchéance, et c'est là aussi que, deux siècles plus tard, un autre parlement renouvellera, au nom du peuple, le procès de la royauté en condamnant Charles Ier (1).

Froissart avait vu en quelque sorte commencer sous

(1) Ce rapprochement se présente tout naturellement à l'esprit, quand on trouve parmi les noms des feudataires présents à la cérémonie du couronnement de Richard II, celui de Cromwell. Voyez la relation officielle dans les actes de Rymer.

ses yeux la triste vie de Richard II, quand il abordait ses enquêtes en France : à sa mort s'arrêtent, avec la dernière année du xiv[e] siècle, ses chroniques qui, pour l'Angleterre aussi bien que pour la France, retraçaient de si nombreuses et de si frappantes péripéties. Vingt lignes qui suivent ne sont que des notes incomplètes qui ne vont guère plus loin que l'année 1400 ou 1401 [1]. Elles ont suffi néanmoins pour permettre de croire qu'il continua, comme il l'avait souvent annoncé, ses recherches historiques jusqu'à son dernier jour.

### III. On sait peu de chose des dernières années de Froissart. — Sa retraite à Chimay. — Sa mort.

Une ombre épaisse couvre encore les dernières années

[1] Il résulte de plusieurs passages de Froissart, notamment des premières lignes du chapitre 82 (livre IV), que la phrase relative à Aubert et Guillaume de Bavière, *pour ce temps comtes de Hainaut et d'Ostrevant,* est bien antérieure à la mort de Richard II. On pourrait donner d'autres exemples de cette locution dans Froissart. Ce qu'il dit de la déposition de Benoît XIII, s'explique par la soustraction d'obédience prononcée en 1398. Quant à la mission du légat de Boniface IX en Allemagne (Antoine de Montecatino), elle est de 1401. — Cependant on a voulu prolonger sa vie jusqu'en 1444, en alléguant cette phrase sur l'exil de Geoffroi d'Harcourt en 1344, que cent ans après on voyait encore les traces de la haine qu'il en conçut. Mais ce n'est là qu'une expression toute proverbiale, et Froissart dit de même à propos des ravages des Navarrais en 1358, que cent ans après ils n'étaient « ni réparés, ni restaurés. »

de la vie de Froissart. Nous ne savons ce qu'il fit depuis son voyage de Saint-Omer, et peut-être cette absence complète de données biographiques indique-t-elle seulement qu'il sentit enfin le besoin d'un peu de repos après une vie si vagabonde et si agitée.

On assure qu'il se retira pendant quelque temps à l'abbaye de Cantimpré, près du prieur messire Jean le Tartier, qui s'occupait de compilations historiques. A Cantimpré, il se trouvait aux portes de Cambray, où Pierre d'Ailly, l'ami de Gerson et de Clémangis, venait de monter sur le siége épiscopal. Nous n'avons rien appris des relations qui se formèrent ou plutôt qui se continuèrent vers cette époque entre le savant prélat et l'illustre chroniqueur, mais nous en retrouvons la trace dans les chapitres relatifs à la grande assemblée tenue à Reims pour l'union de l'Église, où Pierre d'Ailly reçut la haute et difficile mission d'exhorter les deux papes à ne pas tarder plus longtemps à la rétablir. L'évêque de Cambray était, dit Froissart, « bien enlangagé en latin et en fran- « çois. » Il lui donna sans doute sur ses inutiles efforts tous les détails qui sont parvenus jusqu'à nous.

Une tradition constante porte aussi que Froissart acheva sa vie dans la ville de Chimay, qui formait le douaire de Marie de Namur, veuve de Gui de Blois (1). Ainsi, son

(1) Marie de Namur épousa plus tard Pierre Brebant, surnommé Clignet, amiral de France, l'un des favoris du duc d'Orléans. D'après Monstrelet, le comte de Namur fut irrité à un tel point





dernier sentiment aurait été une noble fidélité, non seulement à sa « haute histoire, » mais aussi à cette illustre maison de Blois « qui mist grand entente à ce qu'il voul- « sist l'ordonner et la dicter. »

Froissart, ajoute-t-on, fut enseveli dans la chapelle Sainte-Anne, dans l'église de Chimay. Selon une assertion assez douteuse, sa tombe fut brisée et enlevée; une autre opinion explique fort tristement, par sa pauvreté et l'absence de ses parents et de ses amis, la sépulture qu'il aurait reçue sans qu'on prît soin de graver sur la pierre un nom qui suffisait pour l'illustrer. Quoiqu'il en soit, tous les efforts qui ont été tentés pour la retrouver sont restés stériles, et les restes de l'infatigable chroniqueur, à qui la plupart de ses contemporains durent leur gloire, ne sont gardés au sein de la mort que par le silence et par l'oubli. Mais à quelques pas de là, une statue de Froissart lui tient lieu de tombeau, de même qu'une autre statue indique son berceau à Valenciennes.

de ce mariage, qu'il fit trancher la tête à un de ses frères bâtards qui l'avait négocié. En effet, Clignet était de naissance obscure, et si pauvre qu'il vivait au jour le jour. Christine de Pisan dit de lui :

... En mains lieux pour amours s'est armé.

Son plus notable exploit fut de piller le bagage des Anglais pendant la bataille d'Azincourt.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

# APPENDICE.

I.

# ÉTIENNE MARCEL.

Des jugements bien différents les uns des autres ont été portés, même par les contemporains, sur le mouvement communal de 1355 à 1358, et l'on peut y suivre les variations de l'opinion publique, toute favorable d'abord à l'intervention des états généraux, puis peu à peu inquiétée et effrayée par les violences auxquelles donne lieu la faiblesse ou l'absence de l'autorité supérieure. Les chroniques de Froissart reflètent ces impressions, qui se modifient et s'assombrissent à mesure que les événements se succèdent. On y voit Marcel dominer la commune de Paris, et la commune de Paris dominer les états généraux ; mais nulle part le caractère du célèbre prévôt des marchands ne se révèle mieux que dans des documents émanés de lui-même et restés longtemps inédits. M. Augustin Thierry se proposait de les faire

figurer dans une nouvelle édition de son *Essai sur l'histoire du tiers état,* et si nous les reproduisons ici comme appendice à une étude sur Froissart et sur la littérature du XIVe siècle, c'est qu'ils offrent un précieux commentaire sur des faits historiques que les manuscrits de Froissart ne rapportent pas d'une manière uniforme ; c'est aussi qu'ils méritent l'attention à un autre titre. En effet, le style y est plus vif, plus rapide, plus clair, plus moderne, si nous pouvons parler ainsi, que dans les autres pièces de la même époque. On sent que Paris, qui voulait exercer sur les autres villes une influence absolue par les idées, les précédait aussi jusque dans les formes de la langue, mieux étudiées, plus cultivées que partout ailleurs.

Lorsqu'on veut juger l'époque à laquelle Marcel a attaché son nom, il faut avant tout se demander ce qu'avaient été les premières années du XIVe siècle. Plus on les étudie, plus on est attristé à la vue de la misère et de la confusion qui les avaient remplies : sur le trône, la dynastie de Philippe le Bel frappée et tout à coup éteinte ; autour du trône, des ambitions rivales multipliant les intrigues et les luttes ; partout ailleurs les guerres civiles et les guerres étrangères se mêlant et se perpétuant ensemble. Et cependant, au milieu de cet état prolongé d'inquiétude et de souffrance, on découvre sans cesse une vague aspiration de la nation vers un temps meilleur, un espoir quelquefois étouffé, mais aussitôt renaissant, de se retrouver grande et forte, une invincible tendance à se sauver elle-même en relevant et en défendant de son sang les libertés publiques, devenues plus saintes depuis qu'elles restaient associées dans tous les esprits aux pieuses traditions du règne de Louis IX.

Les Anglais avaient défait le roi Jean à Poitiers, comme ils avaient vaincu Philippe de Valois à Crécy. Entre ces deux journées, il y a quelque chose de plus que l'affaiblissement de la royauté pendant une courte période de dix années : la défense du territoire et de l'honneur national a reculé de plus d'un siècle. A Crécy, les communes avaient combattu, et avec tant de courage que les bourgeois d'Orléans arrêtèrent un instant les Anglais victorieux. A Poitiers, on a dédaigné leur appui. Enfin, dernier rapprochement qui explique toute la situation, l'on avait vu la noblesse mourir à Crécy, tandis que Philippe de Valois quittait le champ de bataille. A Poitiers, la noblesse avait fui, laissant le roi de France prisonnier au pouvoir des Anglais.

Tels furent les événements dont l'influence dut nécessairement s'exercer sur les délibérations des états généraux et sur ces mémorables ordonnances dont Boulainvilliers disait, sous Louis XIV, qu'elles eussent à jamais assuré la liberté publique, s'il eût été possible que la France pût être heureuse. L'initiative était venue de la ville de Paris, et, afin de mieux faire comprendre le but tout national qu'elle se proposait, elle avait eu soin d'associer aux réformes administratives les mesures les plus énergiques pour s'opposer à l'invasion des Anglais. Un homme dirigeait la commune de Paris, et, par la commune de Paris, gouvernait la France. Cet homme, dont la figure, selon l'expression de M. Augustin Thierry, a de nos jours singulièrement grandi pour l'histoire mieux informée, est l'un des plus riches bourgeois de Paris [1],

[1] A Paris, comme en Flandre, les plus riches bourgeois appartenaient au commerce de la draperie. Étienne Marcel était de

et ses fonctions de prévôt des marchands l'ont placé à la tête de la commune : c'est Étienne Marcel.

Dans une assemblée tenue à Paris, le prévôt des marchands, qui, pendant longtemps [1], n'avait élevé la voix que pour invoquer les intérêts les plus chers de la nation, la délivrance du roi prisonnier, la réunion des hommes d'armes contre les Anglais, la répartition équitable des impôts, le cours régulier de la justice, la suppression des mauvaises monnaies, prit la parole pour lui-même et en son propre nom. Il venait justifier le meurtre des maréchaux de Normandie et de Champagne et d'un avocat du roi au parlement, nommé Regnaud d'Acy, qu'avait mis à mort sans forme de justice une multitude furieuse. Parmi ceux qui écoutaient la harangue du prévôt des marchands se trouvait un religieux du couvent des Carmes de la place Maubert, qui s'appelait Jean de Venette, et que nous ne désignerons toutefois que par le nom plus connu de Continuateur de la chronique de Guillaume de Nangis. Il aimait Marcel, et, comme lui, il voyait dans la convocation des états généraux le salut de la France ; mais il gémissait secrètement sur ces violences : *Utinam consilium nunquam ad effectum devenisset! Quare ista*

ce nombre. On le voit, en 1352, vendre des draps *royez bruns* de Gand au duc de Normandie. (*Comptes d'Étienne de la Fontaine*, publiés par M. Douët d'Arcq.) Je ne puis que rappeler ici la part que les marchands drapiers, placés à la tête de la bourgeoisie, prirent aux mouvements de la commune de Paris en 1358 et en 1382, et je me borne à faire remarquer que les rapports commerciaux qu'ils entretenaient avec les villes flamandes ont pu déguiser souvent des relations politiques.

(1) *De republica multum sollicitus pro tunc.* CONT. CHR. GUILL. DE NANGIACO ; éd. de M. Géraud, II, p. 247.

*flagitia perpetrarunt? Tantum nefas impunitum non remansit.*

Ce religieux obscur, qui, chaque soir, se retirait dans sa cellule pour interroger sa conscience, tandis que partout autour de lui on n'écoutait que la clameur des passions, avait compris la grave et impartiale mission de l'historien. Il ne faut pas se demander si le maréchal de Normandie, qui vient de violer les franchises de l'église Saint-Méry, a tué Geoffroi d'Harcourt en guerre loyale, et s'il n'a peut-être pas coopéré à la mort de son neveu, décapité à Rouen par trahison. Il ne faut pas rechercher si le maréchal de Champagne a excité les nobles de sa province à prendre les armes, et si Regnaud d'Acy a déjà été mis en accusation par les états généraux. Peu nous importe de savoir que ces conseillers exhortaient le duc de Normandie à traiter avec les Anglais qui ruinaient le royaume, pour exterminer les communes empressées à le défendre : il suffit (tel est l'ordre invariable des desseins de la Providence) que Marcel ait déplacé l'autorité légale, en la livrant à l'effervescence populaire, pour que tôt ou tard, dominé par les *menus*, comme il les appelle lui-même, il devienne inévitablement la victime des mêmes violences et des mêmes haines, qui le traîneront, lui aussi, nu et couvert de plaies, sur le pavé du Val des Écoliers, où ont été abandonnés sans sépulture les corps des maréchaux de Champagne et de Normandie [1].

[1] « Plusieurs tenoient que c'estoit ordenance de Dieu, quar « il estoit mort comme il avoit fait morir lesdis mareschaux. » *Chron. de Saint-Denis*, éd. de M. Paulin Paris, VI, p. 133.— Sur les *menus*, voyez le *Livre de Paix*, de Christine de Pisan, au chapitre intitulé : « Comment il n'appartient que les menus po- « pulaires soient mis ès offices et estas de la cité. »

Marcel, qui expia par son sang le sang qu'il fit répandre, fixe à d'autres titres l'attention des historiens. Il fut l'éloquent organe des griefs, des besoins et des intérêts de son pays et de son temps. Au milieu du désordre qui régnait, il conçut le plan d'une organisation vigoureuse qui transforma la capitale du royaume, et qui, si elle ne put transformer le royaume même, y laissa du moins après elle de longs et vifs regrets justifiés par de nouveaux désastres et de nouveaux malheurs.

Il y a aussi dans la vie de Marcel quelques pages qui réclament une réhabilitation. On lui reprocha d'être l'allié des Anglais, et personne ne fit plus que lui pour les repousser. On l'accusa de soutenir les *Jacques* et de chercher l'extermination de la noblesse ; or il ouvrit un refuge aux nobles dans les murs de Paris, et s'opposa de toutes ses forces aux fureurs de la Jacquerie. On nous le montre avide, ambitieux, cherchant à concentrer le gouvernement entre ses mains : mais il faut se souvenir qu'en dehors de l'unité, représentée par les états généraux, les rênes du gouvernement flottaient au hasard entre le roi, prisonnier à Londres, et le duc de Normandie, errant en France de province en province, tous les deux désarmés le même jour à Poitiers, l'un par la fortune du combat, l'autre par le déshonneur de sa fuite.

Les documents historiques qui s'occupent de Marcel sont nombreux, mais la plupart sont postérieurs à sa chute. Il n'en est que plus intéressant d'étudier le célèbre prévôt des marchands dans deux lettres également précieuses, quoiqu'elles soient de nature différente.

Dans la première, que les chroniques de Saint-Denis appellent « unes bien merveilleuses lettres closes (1), »

(1) *Chroniques de Saint-Denis*, VI, p. 104. Cette lettre se trouve

Marcel, au faîte de sa puissance, répond en termes altiers aux menaces du duc de Normandie, qui veut réduire les Parisiens par la famine. La seconde, écrite le 11 juillet 1358, et antérieure seulement de vingt jours à sa mort, n'est qu'une longue apologie de tout ce qu'a fait le prévôt des marchands. Il semble qu'avant de descendre dans la tombe, et à défaut du témoignage de ses amis qui seront entraînés dans sa perte, il veuille plaider lui-même sa cause devant la postérité, et ce qui accroît l'importance de ce document, c'est qu'il est adressé aux communes de Flandre, dont Paris réclamait, en 1358 aussi bien qu'en 1382, l'alliance et l'appui (1).

Il faut ajouter que ces lettres de Marcel, détruites en France, se sont conservées dans les archives des communes flamandes, et ce sont les seules qui soient parvenues jusqu'à nous. J'avais copié celle du 18 avril, il y a plusieurs années, dans un cartulaire de Bruges. J'ai retrouvé la dernière aux archives d'Ypres, et c'est là probablement un de ces documents, cachés avec soin après la bataille de Roosebeke, qui donnèrent lieu d'accuser, à cette époque, les échevins d'Ypres, condamnés à remettre toutes leurs chartes au château de Lille, d'avoir « autres « choses qu'ils n'avoient point apportées (2). »

aussi mentionnée dans l'ordonnance d'abolition du 10 août 1358. Secousse, t I, p. 213.

(1) Parmi vingt-et-un bourgeois désignés comme amis de Marcel, les *Chroniques de Saint-Denis* citent Colin le Flament, Hannequin le Flament, Pasquet le Flament, Jacques le Flament, trésorier des guerres, et Jacques le Flament, maître de la chambre des comptes. Elles nomment ailleurs Geoffroi le Flament, du porche Saint-Jacques.

(2) *Acte du mois de janvier* 1382 (v. st.). (Archives de Lille.)

I.

Très-redoubté seigneur, plaise vous remembrer comment vous nous avés convent que se aucune chose senestre vous estoit rapportée de nous, vous n'en croiriés rien, mais le nous feriés savoir; et aussi se aucune chose nous estoit rapportée de vous, nous le vous ferions savoir : et pour ce, très-redoubté seigneur, vous certifions en vérité que vostre peuple de Paris murmure très-grandement de vous et de vostre gouvernement pour trois causes : premier que les ennemis de vous, de nous et du royaume nous roignent et nous pillent de tous lés, du costé devers Chartres, et nul remède n'y est mis par vous qui li deussiez mettre; et aussi que tous les soudoiers qui jà en arrière sont venus à vostre mandement, du Dalphiné, de Bourgoigne et d'ailleurs, pour la deffense du royaume, n'ont fait honneur ne proufit à vous, ne à vostre peuple, mais ont tout le païs mangié et le peuple pillié et robé, nonobstant que il aient esté bien paiés, et ce savés vous bien, car plusieurs plaintes vous en ont esté faictes, tant par moy comme par autres, pour lesquelles vous leur deustes mander qu'il s'en alassent en leur païs; et néant-

moins vostre peuple tient que vous les tenés entour vous, ou aucuns d'eux ausquels vous avés baillié à garder les forteresses de Meaulz et de Monstereau, qui tiennent les rivières de Saine, de Marne et d'Yonne, desquelles vostre bonne ville de Paris doit estre nourrie et soustenue, que tant amés, si comme tousjours avés dit; la tierce cause du murmure du peuple est que vous ne mettés aucune paine à garnir les forteresses qui sont devers vos ennemis, mais trop bien avés saizi celles dont vivres nous pevent venir, et, qui pis est, les avés garnies de gens qui nul bien ne nous veullent, si comme plainement vous appert et à nous par lettres qui furent trouvées ès portes de Paris, lesquelles vous furent monstrées en vostre grant conseil, et encore desgarnissiés vostre ville de Paris d'artillerie pour garnir les forteresses de Meaulz et de Monstereau garnies de gens qui nul bien ne nous veullent, comme dit est, et bien appert par les paroles que dictes vous ont, que bien savons que telles sont : « Sire, quelconque persone qui sire « soit de ce chastel se peut bien vanter que ces villains « de Paris sont en son dangier et que bien près leur peut « rongnier les ongles. » Si vous plaise savoir, très-redoubté seigneur, que les bonnes gens de Paris ne se tiennent pas pour villains, mais sont prudes hommes et loiaulx, et tels les avés trouvé et trouverés, et disent outre que tuit cil sont villains qui font les villainies : touttes lesquelles choses sont au très-grant desplaisir de tout vostre peuple, et non sans cause, car premier vous leur devés protection et deffense, et eux vous doivent porter honneur et obéissance, et qui leur faut de l'un ne sont tenus en l'autre; et aussi semble à vostredit peuple, selon raison et vérité, que mielx fussent emploiés gaiges à gens qui se combatent aus ennemis du royaume que à ceulx

qui prennent les deniers d'icellui, robent et pillent le peuple d'icellui, et aussi leur semble que vous et les gens d'armes qui sont en vostre compagnie fussent mielx à vostre honneur entre Paris et Chartres, là où sont les ennemis, que là où vous estes, qui est paiis de pais et sans guerre ; et aussi est vérité que lesdictes forteresses par vous saisies de nouvel, estoient en gouvernement de très-bonnes gens et sans aucun mauvais soupçon, et n'estoient point en frontière, ne ne vous coustoient rien à garder, et est aussi vérité que quiconque a deux choses à garder et garnir, il doit mielx et plus tost garder et garnir la plus vallable, la plus honorable, et proufitable, quant elle est plus ennoie et plus doubtable, et vous en vostre nouvel conseil vouliés desgarnir Paris d'artillerie pour garnir les forteresses dessus éclaircies, laquelle chose vostredit peuple n'a voulu souffrir; car par ce voient la destruction et perdition du roiaume, de vous et de tout le peuple. Si vous supplions très-umblement, très-redoubté seigneur, que il vous plaise à venir en vostre bonne ville de Paris et leur donner protection et deffense, si comme faire le devés, et aussi veuilliés oster d'entour vous toutes gens qui à vostredit peuple n'ont bonne volonté, lesquels vous povés bien cognoistre par les consaulx qu'il vous donnent, et avec ce remettre lesdictes forteresses de Meaux et de Montereau ès mains de vos féauls et loiauls subjets, où par avant estoient, afin que vostre peuple de Paris n'ait cause de commotion pour faute des vivres, et que il se délaissent de leur murmure ; et aussi vous supplions qu'il ne vous veuille desplaire si nous avons retenu l'artillerie qui avoit esté jà menée au Louvre par Jehan de Lyons, car en vérité nous l'avons fait en bonne intention et pour plus grans maulx et périls

eschever ; car le peuple estoit si esmeu pour ce, que grans maulx en fussent venus se nous ne leur eussions eu convent de la retenir.

Très-rédoubté seigneur, plaise vous savoir que le peuple de Paris se remembre moult de promesses que vous leur deistes de vostre bouche, à Saint-Jacques de l'ospital, as halles et en vostre chambre, outre lesquelles vous leur promeistes que, se vous ne deviez yssir que vous, trente ou quarante avecques vous, si ne pourriés vous plus souffrir les choses en l'estat où il estoient, et, Dieu merchi, les choses ont depuis pris moult petit amendement.

Très-redoubté seigneur, sur toutes ces choses et chascune d'icelles dessus éclaircies, vous plaise ordener par telle manière que ce soit à la loenge de Dieu, à honneur du roy, nostre sire, de vous, et au prouffit du peuple, en telle manière qu'il s'en puisse brièvement apercevoir, et nous veuillés avoir pour recommandés.

Li Saint-Esprit vous ait en sa sainte garde et vous doint bonne vie et longue.

Escript à Paris, le XVIII[e] jour d'avril.

## II.

Très-chiers seigneurs et grans amis, vous avez bien sceu comment en la bonne ville de Paris, après la prise du roy nostre sire, faicte à Poitiers, du commandement de monseigneur le duc de Normandie, convocation générale fu faicte des trois estas du royaume de France, clergié,

nobles et bonnes villes, pour avoir conseil sur le fait de la délivrance du roy nostredit seigneur et sur la défense du royaume et des subgés, et le bon gouvernement d'icelli qui, par longtemps, par les fauls et déloyaulz conseillers et corrompus officiers avoit petitement esté gouvernés, dont les grans maulz que chascun a veu, pour lesdites causes et pluseurs autres, sont avenuz au royaume et aus subgés, et aussi pour avoir finance convenable par consentement de tous pour le fait de la guerre. Et combien que desdis estas fussent à ladicte journée très-grans et notables nombres, et des remèdes sur tous lesdis poins et aussi des aides fussent tout en accort, toutevoies la chose fu empeschée, délaiée et froissée par les malices et fausses inductions desdis conseilliers et officiers, à l'oppinion desquels se enclina monseigneur le duc plus que à tout le bon conseil qui donnet li fu par tous les estas dudit royaume, dont grant mal s'ensuyvirent et grans perditions de paiis. Et pour ce furent faictes autres assemblées pour lesdictes causes, lan [1] lesdictes sainctes ordonnances faictes premièrement et en escript rédigées furent par tous loées et approuvées, promises et jurées, et par monseigneur le duc en las de soye et en cire vert confermées et par li promises et jurées, èsquelles avoit cinq poins principaulx : premièrement que justice fust réformée, tenue et gardée; la multitude de mauvais et corrompus officiers qui destruisoient le peuple ostée; les grans aliénations faictes du patrimoine du royaume en personnes indignes, au grant dommage du roy et du royaume, fussent rappellés et au patrimoine réincorporés; la personne de monseigneur le duc de bonnes personnes sages et loyauls,

[1] *Lan* pour *là où*.

de bons, vrais et loyaulx conseilliers fust associée et bien aornée, et regetés de sa compaignie plusieurs de petit estat et de petit sens, qu'il créoit plus que mestiers ne li fust, qui estoient u sont de mauvaise fame et renommée; défense bonne et convenable par fait d'armes contre les ennemis fust aus subgés du royaume administrée et prestée, les prises qui se faisoient sur le peuple sans rien paier, dont li peuple avoit esté très-grandement domagiés, fussent du tout ostées. Lesquelles ordonnances en tous les poins dessusdis furent par monseigneur le duc et plusieurs mauvais estans près de li froissiés et cassées, et grans divisions entre les estas engenrées, car li plusieurs des nobles, des choses par euls consenties, accordées, promises et jurées, et aussi du clergié, se départirent, et du tout des bonnes villes se divisèrent, ne rien des choses accordées ne paièrent, et à la josne volenté de monseigneur le duc du tout se confermèrent, afin que sur euls, sur leurs terres, ne sur leur subgés ne fust aucune chose prise, ne levée. Et pour ce, très-chier seigneur et très-vray ami, que nous et plusieurs autres bonnes villes les susdictes ordonnances, par nous et tous autres, comme dit est, accordées et jurées, vousisimes tenir et accomplir sens comparoison, et par ces deffaus et plusieurs autres veyens nous et le royaume en estat de perdition, et pour ce que souvent à monseigneur le duc et son conseil en faisiens requeste de y remédier, nous avons moult encouru la male volenté de li et desdis nobles, en nous mettant sus à grant tort que nous vouliens avoir le gouvernement du royaume, et combien que monseigneur le duc bel en respondesist et à faire le promesist, rien n'en faisoit, mais tout le contraire, et contre nous et ceuls qui ensuyvoient nostre opinion estoit en corage se forment meus que par

maintes voies procuroit et faisoit procurer nostre destruction, et se estudioit faire, en la bonne cité de Paris, des menus contre nous grant commocion, pour laquelle chose et aucunes autres aucun mauvais de ses conseilliers en très-bon petit de nombre en ont esté justement mis à mort, qui en ce et en plusieurs autres grans mauls le norrissoient et entroduisoient : depuis lesquelles choses ledit monseigneur le duc avecques grant quantité de nobles, veullans la destruction universele de nous, des gens des bonnes villes et de tout le plat paiis, sont en armes et en host pour nostre destruction devant la bonne ville de Paris, et ont esté à Meaulx, lan de bonne foy les citoyens les avoient receus, lan ils ont destruit la cité et tous les citoiens et fait plusieurs horribles mauls, selon ce que de ce et des choses dessusdites et de plusieurs autres vous porra plus plainement apparoir par certains rooles, lesquels nous vous envoions soubs le contre-scel de la ville de Paris clos. Et vous supplions et prions, tant et si acertes comme plus poons, que, tout vostre commun assemblé et en audience, vous plaise lesdis rooles faire lire avecques ces présentes, et clèrement exposer à vostre commun les choses qui contenues y sont.

Très-chiers seigneurs et bons amis, nous pensons que vous avez bien oy parler comment très-grand multitude de nobles, tant de vostre paiis de Flandres, d'Artois, de Boulonois, de Guinois, de Ponthieu, de Haynault, de Corbiois, de Beauvoisis et de Vermendois, comme de plusieurs autres lieux, par manière universele de nobles universaument contre non nobles, sens faire distinction quelconques de coulpables ou non coulpables, de bons ou de mauvais, sont venus en armes, par manière d'ostilité, de murdre et de roberie, deçà l'yaue de la Somme et aussi

deçà l'yeau d'Oise, et combien que à plusieurs d'euls rien ne leur ait esté meffait, toutevoies il ont ars les villes, tué les bonnes gens des paiis, sens pitié et miséricorde quelconques, robé et pillié tout quanques il ont trouvé, femmes, enfans, prestres, religieux mis à crueuses gehines, pour savoir l'avoir des gens et ycels prendre et rober, et plusieurs d'iceuls fait morir ès gehines, les églises robées, les calices, sainctuaires, chapes ostées et robés, les prestres célébrans pris et les calices ostés de devant euls, et li aucun d'euls le corps Nostre-Sire geté à leurs varlès, le précieux sang Nostre-Sire geté à la paroit, les vaissaulx où estoit le corps Nostre-Sire pris, les églises, abbaies, priorés et églises parochiauls que il ne ardoient mis à raençon, et les personnes de Saincte Église, les pucelles corrompues et les femmes violées en présence de leur maris, et briefment fait plus de mauls, plus cruelement et plus inhumainement, que oncques ne firent les Wandres, ne Sarrasin, et plusieurs desdictes pilles [1] ont porté en Flandres, en Artois et en Vermendois, et très-grant quantité en ont laissée à Compiègne, qui èsdis fais les a soustenus et soustient, à la destruction du plat païs et des bonnes villes, et encore èsdis mauls persévèrent de jour en jour, et tous marchans qu'il treuvent mettent à mort, et raençonnent et ostent leurs marchandises, tout homme non noble de bonnes villes ou de plat paiis et les laboureurs tous mettent à mort et robent et dérobent) ont pris quarante et cinq mules chargiés de draps de Flandres et d'ailleurs, et yceuls ont pilliés et ostés aus marchans qui les menoient avecques lesdis draps. Et ainsi véons clèrement qu'il nous en-

(1) *Pille,* butin.

tendent universaument tous des bonnes villes et du plat paiis, sens pité ne miséricorde, se Dieux ne nous secourt et aide, et no bon amy, frère et voisin, mettre à destruction. Et bien savons que monseigneur le duc nous, nos biens et de tout le plat paiis a mis en habandon aus nobles, et de ce qu'il ont fait et feront sur nous les a advoés, ne n'ont autres gaiges de li que ce que il peuvent rober, et combien que lidit noble, depuis la prise du roy nostre sire, ne se soient volu armer contre les ennemis du royaume, si comme chascun a veu et sceu, ne aussi monseigneur le duc, toutevoies contre nous se sont armé et contre le commun, et pour la très-grant hayne qu'il ont à nous, à tout le commun, et les grant pilles et roberies que il font sur le peuple, il en vient grant et si grant quantité que c'est merveille. Si avons bien mestier de l'aide de Nostre-Sire, de la vostre et de tous nos bons amis, et ceuls qui aideront à défendre le bon peuple, les bons laboureurs et les bons marchans, sens lesquels nous ne poons vivre, contre ces murdriers, robeurs et cruaus ennemis de Dieu et de la foy, acquerront plus grant mérite envers Nostre-Sire que se il aloient tout croisié contre les Sarrasins, et certes il ont jà fait tant de mauls deçà la Somme et en Beauvoisis et deçà l'yaue d'Oise, et tant tué de laboureurs, qu'il est grand doubte que ceste année, qui èsdis paiis estoit très-fertile de blés et de vins, ne soit du tout gastée et périe, et qu'il n'y ait qui labeure et cueille les vins, ne aussi où mettre les vins pour les vassiauls des villes qui sont tous ars et aussi les villes.

Très-chiers seigneurs et très-bon amy, toutes les choses dessusdites nous vous escripsons, pour ce que nous savons certainement que la bonne ville de Paris, et les bons marchans de la bonne ville de Paris et des bonnes

villes, le bon commun et les bons laboureurs vous amés et avez tousjours amé, et à trois fins les vous escripsons : la première, afin que vous véez la bonne raison et justice que nous avons, et le grant tort, desloyauté et injustice que on a sur nous et sur le peuple; la seconde fin, afin d'avoir vostre conseil et aide, car les choses nous sont grandes, pesans et périlleuses, et non pas tant seulement à nous et au paiis qui sont domagiés, mais aussi à vous et aus autres paiis lan il convient courre marchandise, et lan il convient porter les vivres de blés et de vins des paiis qu'ils ont ainsi gastés sens cause, et bien poez veoir que se on gastoit le paiis de Laonnois, ainsi que on a gasté le paiis de Beauvoisis, tout le paiis de delà l'yaue d'Oise, qui sert de vins le bon paiis de Flandres, de Haynaut, de Cambrésis, seroit destruit, dont grant dommage s'ensuivroit audit paiis; la tierce fin, car plusieurs nobles dudit paiis de Flandres qui ont faictes lesdictes roberies, et des autres paiis dessusdits, et qui lesdictes roberies ont portées èsdis lieux dessusdis, que tous lesdis biens que vous sentirez estre en vostre terre et pooir vous leur ostez de fait, et mettez en vostre main comme en main seure. Et pour ce que li dessusdit sont encore en faisant lesdis mauls à host devant la bonne ville de Paris, afin de nous destruire, qui rien ne leur avons meffait, et combien que tous ne les cognoissiens mie, de plusieurs nous vous envoions les noms en un roolet clos et scellé du scel de ladicte ville de Paris, lesquels ou plusieurs d'euls, par la poissance que Dieux vous a donnet, nous vous supplions, tant comme nous poons, que sur leurs corps et sur leurs biens, à l'onneur et salvacion de nous, vous y veulliez pourveoir par tele manière que vos grans discrécions verront qu'il sera à faire, et qu'il n'ayent plus hardement

ne poissance de nous meffaire, car à vostre requeste ainsi le vous feriens-nous en cas pareil.

Très-chier seigneur et bon amy, pour ce que aucun d'euls ou de leurs amis se voudroient envers vous excuser des mauls qu'il ont fais en Beauvoisis et aussi sur nous, pour ce que aucunes gens du plat paiis de Beauvoisis commencèrent le riot sur les gentils hommes, en euls tuant, leurs femmes et enfans, et en abattant leurs maisons, et que à ce nous leur fusmes aidant et confortant, et de ce puet ou porroit estre faicte à hault et noble prinpce, monseigneur le conte de Flandres, et à vous information et relacion mains véritable, plaise-vous savoir que lesdites choses furent en Beauvoisis commencées et faictes sens nostre sceu et volenté, et mieuls ameriens estre mort que avoir approvè les fais par la manière qu'il furent commencié par aucuns des gens du plat paiis de Beauvoisis, mais envoiasmes bien trois cens combatans de nos gens et lettres de crédance pour euls faire désister des grans mauls qu'il faisoient, et pour ce qu'il ne voudrent désister des choses qu'ils faisoient, ne encliner à nostre requeste, nos gens se départirent d'euls, et de nostre commandement firent crier bien en soixante villes, sur paine de perdre la teste, que nuls ne tuast femmes, ne enfans de gentil homme, ne gentil femme, se il n'estoit ennemi de la bonne ville de Paris, ne ne robast, pillast, ardeist, ne abatist maisons qu'il eussent, et au temps de lors avoit en la ville de Paris plus de mille que gentils hommes que gentils femmes, et y estoit ma dame de Flandres [1],

[1] Marguerite de Brabant, fille du duc Jean III et de Marie d'Évreux, était, par sa mère, cousine de Charles le Mauvais, roi de Navarre. Elle vivait en mauvaise intelligence avec Louis de Male, et tandis que celui-ci soutenait le duc de Normandie, elle secondait sans doute à Paris les intrigues du roi de Navarre.

ma dame la royne Jehanne ([1]) et madame d'Orliens ([2]), et à tous on ne fit que bien et honneur, et encores en y a mil qui y sont venus à seurté, ne à bons gentils hommes ne à bonnes gentils femmes, qui nul mal n'ont fait au peuple, ne ne veulent faire, nous ne volons nul mal. Et depuis les choses avenues en Beauvoisis, monseigneur de Navarre, qui oudit paiis estoit à gens d'armes, auquel il vindrent courre sus, et lesquels il desconfit par quatre fois, et leurs capitaines prist et copa les testes, mist le paiis tout à pais et, du consentement des nobles du paiis de Beauvoisis et de Veqcin, qui avoient esté domagé et injurié, et aussi des gens des villes du plat paiis de Beauvoisis, ordonna que de chascune ville quatre des plus principauls de ceuls qui avoient fait les excès seroient pris et justicié, et dix du paiis de Beauvoisis seroient pris qui savoient les domages qui avoient esté fait aus gentils hommes, les villes et les personnes, par qui ce avoit esté fait, et seroit rapporté à monseigneur de Navarre, et il feroit faire restitucion convenable des domages ausdis gentils hommes, et parmi ce les bonnes gens du plat paiis de Beauvoisis, les villes et le paiis devoient demourer en seurté et en pais. Ce nonobstant, les gentils hommes du paiis de Beauvoisis, de Veccin, monseigneur de Navarre parti, et aussi li autres nobles des paiis dessusdis que rien ne touchoit, se assemblèrent, et tout le paiis de Beauvoisis destruisirent et pillèrent, et, sur l'ombre dudit fait de Beauvoisis, li gentil homme en plusieurs

([1]) Jeanne d'Évreux, veuve de Charles le Bel, mère de la duchesse d'Orléans et tante de la comtesse de Flandre ; elle favorisait activement son neveu le roi de Navarre.

([2]) Blanche de France, fille de Charles le Bel et de Jeanne d'Evreux, par conséquent cousine du roi de Navarre.

et divers lieux ont faictes grans assemblées, et s'en sont venu en plusieurs lieux desdis paiis deçà la Somme et la rivière d'Oise, et sur yceuls qui du fait de Beauvoisis rien ne savoient et qui en estoient pur et ignoscent, ont couru, robé, pillié, ars et tué, et tous les paiis destruis, et encores font de jour en jour.

Très-chier seigneur et bon ami, veulliez nous pardonner et avoir pour excusés se si tart vous avons escript desdictes choses, car li chemins estoient très-périlleux et mal seur, et ces gentils hommes tous les paiis et tous les chemins occupoient. Toutevoies, veulliez savoir que, combien que plusieurs gentils hommes et gens d'armes en très-grant nombre soient devant la bonne ville de Paris avecques monseigneur le duc, que nous et nostre commun sommes bien tout un et en bonne volenté de défendre, et y a, Dieu mercy, très-bonne ordonnance et grant marchié de vivres et très-grant quantité, et pour l'onneur de la bonne ville de Paris défendre, et eschiver que nous qui aviens toujours esté franc, ne chéons en la servitute en laquelle nous veulent mettre ces gentils hommes, qui sont plus villain que gentil, nous exposerons nos corps et nos biens et morrons ançois tuit que nous souffrons qu'il nous mettent en servitute. Car de nous et des autres, il se sont vanté qu'il nous osteront tout que un blanchet qu'il nous lairont, et nous feront traire à le cherue avecques les chevaulx ; mais, à l'aide de Dieu, de vous et de nos bons seigneurs et amis et de très-excellent prinpce, monseigneur de Navarre, ouquel nous trouvons très-grant confort et très-grant aide et ayme très-parfaitement les bonnes villes et le bon commun [1], nous les en garderons bien.

[1] Charles le Mauvais, roi de Navarre, fils de Philippe, roi de

Très-chier seigneur et bon ami, nous nous recommandons à vous et nous offrons à vous de quanques nous savons et poons faire, et vous prions que les dessusdis rooles et ces présentes, après ce que vous les aurez veues et leues, vous plaise envoier en aucunes des bonnes villes dudit paiis de Flandres aus bonnes gens et commun d'icelles, ausquelles prions et requérons semblablement comme à vous faire les choses dessusdictes.

Li Sains-Esperis, par sa grâce, vous veuille sauver et garder. Sur toutes les choses que nous vous escripsons, nous désirons moult avoir nouvelles de vous et response; sy vous supplions qu'il la vous plaise à faire le plus hastivement que vous porrez bonnement.

Escript à Paris, le xi[e] jour de juillet, l'an lviii.

Les tout vostres,

Le prévost des marchans et les eschevins et les maistres des mestiers de la bonne ville de Paris (1).

Ces lettres retracent toute la situation. D'une part, le respect de l'autorité s'affaiblit; d'autre part, le patrio-

Navarre, et de Jeanne, fille unique de Louis le Hutin, petit-fils de Louis d'Évreux et de Marguerite d'Artois, arrière-petit-fils de Philippe le Hardi et de Marie de Brabant. Le roi de France, disait plus tard Édouard III, ne craint que trois princes, le roi de Navarre, le duc de Bretagne et le comte de Foix; « quar eux « supplantés, il ne tient compte des autres. » (Archives de Lille.)

(1) Lettres closes où l'on aperçoit encore les traces du sceau de la ville de Paris. Au dos, on lit ces mots : *Che sont les lettres et les briefs du roy de Navarre, de le ville de Paris et de le ville d'Amiens.* Les deux rôles qui étaient joints à la lettre de la ville de Paris ont disparu, et il en est de même des lettres du roi de

tisme s'élève : et dans ce double caractère, qui nous permet tour à tour de blâmer et de louer Marcel, nous retrouvons encore l'image de la France du XIVe siècle, pleine d'enthousiasme et d'ardeur belliqueuse sous un pouvoir faible et chancelant qui ne la protége plus.

Il faut bien se garder de confondre la commune de Paris qui sauva la France de la conquête des Anglais, avec cette même commune de Paris qui, après le traité de Troyes, se précipita au-devant d'eux pour acclamer leur venue. Entre ces deux époques, il y a toute la distance qui sépare les Caboche, les Legoix et les Saint-Yon d'Étienne Marcel, dont le nom vivra dans les célèbres ordonnances de 1355 et de 1356. N'oublions pas que le dernier vœu du duc de Normandie, devenu Charles le Sage, fut le retour aux institutions qu'avaient fondées les états généraux et aux réformes qu'ils avaient conçues. Les biens du prévôt des marchands, confisqués après sa mort, avaient été rendus à sa famille, et lorsqu'en 1413 le parti de l'ordre triompha à Paris de la faction des bouchers, l'un des échevins choisis pour remplacer les Saint-Yon fut Jean Marcel, parce qu'on croyait ne pouvoir opposer à l'anarchie aucun nom placé plus haut dans la mémoire du peuple par d'éclatants services rendus à la cause des libertés publiques.

Navarre et de la ville d'Amiens. Je suis disposé à penser que la lettre de Marcel avait été envoyée à Jean de Pecquigny, et celui-ci l'aurait transmise aux échevins d'Amiens et d'Ypres. Les relations de Jean de Pecquigny avec la commune d'Amiens sont assez connues : celles qu'il entretenait avec la commune d'Ypres remontaient à 1351 (voyez mon *Histoire de Flandre*, 1re édit., t. III, p. 366).

## II.

### CHRISTINE DE PISAN

ET LE

# LIVRE DES FAITS DE BOUCIQUAULT.

L'auteur du *Livre des faits de Bouciquault* s'exprime ainsi à la fin du vingtième chapitre de la troisième partie : « En cest estat est à cestuy jour, dixiesme de mars, « mille quatre cens huict, le fait de l'Église, » ce qui doit s'entendre de l'année 1408 avant Pâques, ou 1409, style moderne. Cette année la fête de Pâques arrivait le 7 avril, et comme le manuscrit unique de Paris offre à la dernière page cette mention : « Fait et escript jusque ycy le « IXe jour d'avril l'an de grâce mil CCCC et IX, » nous pouvons le considérer comme offrant un texte original : il en résulte que l'auteur et le scribe terminèrent en moins d'un mois les dix-sept derniers chapitres (1).

(1) Le manuscrit du poëme de la *Mutation de Fortune*, 9508, conservé à la Bibliothèque de Bourgogne, porte la note suivante : *Ci commence un quayer escript en un jour trestout.* Ce cahier de huit feuillets à deux colonnes ne comprend pas moins de mille vers.

Or quel était, en 1408, l'auteur capable d'écrire cette admirable monographie, si ce n'est Christine de Pisan? C'est peu que le titre du *Livre des faits de Boucquault* rappelle celui du *Livre des faits et bonnes mœurs de Charles V*; il y a des rapports bien plus frappants encore dans les qualités de la pensée et du style, qui nous montrent une érudition féconde sans cesse unie aux sentiments les plus nobles, les plus élégants, les plus gracieux.

Nous n'insisterons pas sur les relations littéraires de Christine de Pisan avec le prévôt de Paris Guillaume de Tignonville, l'auteur des *Dits moraux* : elles sont assez connues. Christine de Pisan l'appelait son très-chier seigneur, et s'adressant à lui « soubs la fiance de sa sagesse et « valeur, » elle le requérait « comme très-savant, si que « sa sagesse lui fust force, aide, défense et appui. »

Le sire de Tignonville s'efforçait, avec les sires d'Ivry, de Crésèques et d'autres amis, de ranimer les dernières traditions de la chevalerie, et c'est ainsi que nous expliquons ce passage du *Livre des faits de Boucicquault* : « Il est à sçavoir que plusieurs chevaliers de grant « renom et gentils hommes vaillans, poursuivant le noble « faict et hautesse des armes, ont advisé que, affin que « le nom de si vaillant preudhomme ne soit péri, ains soit « demeurant au monde avec les vivans par longue mé- « moire et que les autres s'y puissent mirer, que bon se- « roit que certain livre de luy et de ses faicts fust faict... « Si prie et requiers humblement aux nobles et notables « personnes par l'ordonnance desquelles il a esté fait, que « ils me veuillent pardonner si, si suffisamment que la « matière le requiert, ne l'ay sceu traiter. Si leur plaise « corriger les défaults et avoir agréable mon labeur tel

« comme il est. Et aussi je supplie le bon chevalier de « qui il est fait, que pareillement me veuille pardonner si « j'ay eu hardiesse d'entreprendre à parler de luy sans en « avoir auparavant congé de luy et licence, car j'ay receu « la charge et commission de ce faire. »

En effet, Guillaume de Tignonville aimait beaucoup Bouciquault, et nous verrons ailleurs qu'il s'était déclaré, comme lui, le champion de la loyauté en amour.

Déjà, dans le *Débat des deux Amans,* l'une de ses premières et de ses plus faibles compositions, Christine de Pisan, après avoir rendu hommage à la mémoire de Bertrand du Guesclin, invoquait l'exemple des exploits et des vertus du vaillant maréchal Bouciquault, comme la source des premières inspirations de son fils, « bel en- « fant, plaisant et gracieux, » qui, à vingt-cinq ans, devait être, lui aussi, maréchal de France :

Mais sans aler
Plus loings quérir, encor povons parler
De notre temps, ne devons pas celer
Les bons vaillans qui, sans eulx affoler
Ne eulx malmettre,
Vouldrent leurs cuers en parfaite amour mettre,
Ne me fault jà autre preuve promettre
Ne autre escript pour témoing, n'autre lettre ;
Car véritable-
Ment le scet-on, le vaillant connestable
De France, dont Dieu ait l'âme acceptable,
Le bon Bertran, le preux et le valable,
Du Gué-Aquin,
Qui aux Anglois fist maint divers butin,
Dont ot honneur, leurs chasteaux à butin
Mettoit souvent, où feust, soir ou matin
(Et renommé
Sera toujours et des bons réclamé,

Premièrement pour amours fu armé,
Ce disoit-il, et désir d'estre amé
Le fist vaillant.
De bonne heure le fist si travaillant
Amours, qui fait chascun bon cuer veillant
A poursuivre honneur s'il est vueillant
Los qui mieulx vault
Que riens qui soit, et le bon Bousicaut
Le mareschal, qui fu preux, sage et caut,
Tout pour amours fu vaillant, large et baut,
Ce devenir
Le fist. Y tel celle voie tenir
Ces II enfans veulent et maintenir
D'armes le fais. pour le temps à venir
Louenge acquerre.

Quelques années ont suffi pour que le jeune Jean Bouciquault ait fait oublier son père. Ses vertus égalent son courage, et on ne sait s'il est plus aimé de ceux qui l'entourent ou plus redouté de ceux qu'il combat. Voyez avec quel enthousiasme Christine de Pisan le célèbre dans son poëme du *Chemin de longue estude*, écrit en 1402 :

En sçay un si vaillant.
. . . . . . . . . . . .
Si n'a-il ou monde pareil
De ce qu'il fault à l'appareil
De chevalier...
C'en est le mirouer, par m'âme,
Car ou monde n'a si notable
Chevalier, ne si deffensable.
Par toute terre en est renom
Et partout est congneu son nom.
C'est la fleur du monde sans faille.
. . . . . . . . . . . . .
Chascun scet qu'en Lombardie
Ès guerres du duc de Milan

Il n'y ot pareil, ce dit-l'en.
Ès autres contrées loingtaines,
Soit en Grèce, soit en Athènes,
Ou bas monde, n a région,
Meismes le fleuve de Gion,
Qu'il n'ait passé et tout cerchié,
Et de tout est venu à chié
A son honneur si grandement
Que je croy véritablement
Qu'oncque Hector de Troye le fort,
Ne Troylus et son effort,
Ne César le grant empereur,
Ne Alexandre le conquéreur,
En armes tant ne s'avancèrent,
N'en prouèce ne le passèrent (1).

Nous trouvons dans ces vers, où l'on nomme Bouciquault « le miroir de la chevalerie, » la première pensée du livre où « chevalerie sera louée en la personne de ce « vaillant et noble chevalier, afin que les autres s'y « puissent mirer. »

Bouciquault avait visité, l'épée ou le bourdon à la main, la terre des Pharaon où régnaient les infidèles, Constantinople qu'attendait le même sort, Jérusalem d'où ils ne devaient plus sortir. Poëte en même temps que chevalier, il avait été vivement ému à la vue de toutes ces ruines que l'Orient offrait à chaque pas, et dans ses longs voyages il n'avait pas oublié celles de Troie.

Christine de Pisan nous décrit les mêmes lieux dans un de ses poëmes, et si les distances qu'elle nous fait franchir rapidement sont un peu fortes, n'oublions pas que ce poëme est intitulé le *Chemin de longue estude*. Notre

(1) *Chemin de longue estude*, ms. 10982 de la Bibliothèque de Bourgogne.



point de départ sera le Bosphore; nous saluerons ensuite tour à tour les rivages les plus fameux, les îles les plus riantes des mers de l'Ionie et de la Grèce, depuis Pergame jusqu'à Rhodes, encore riche en merveilles. Nous commencerons par la description de Constantinople :

De marbre vi l'ençaint des murs,
De grant circuit, haulx et durs;
Maint hault palais, mainte maison
Y vi, qui de marbre ot cloison,
Maint édifice grant et bel,
Maint hault pilier et maint chambel...
Mais trop plaignoie les dommages
Des ruines de celle ville
Où il y en a plus de mille,
Lieux hauls, murs tous chéus par terre
Par meschief et par longue guerre...
Je vi les champs et le vignoble
Qui tout dedens Constantinoble
Sont pour assez vivres donner
A celle ville gouverner...
Le chastel vi de Thénédon
Où la mer fiert de grand randon,
Qui le bras Saint-George est nommée (¹).
Vi là grant terre renommée
Que jadis Frige on appelloit.
. . . . . . . . . . .
Là fu Troye,
La cité de grant renom.
Or n'y vois se ruine non,
Mais encore y pairent les murs
Selon la mer, haulz, longs et durs.

(¹) Et s'en alla le mareschal ceste nuit gésir au port de Ténédon devant la grande Troye. (*Livre des faits de Bouciquault*, I, 30.)

Rien ne doit nous arrêter entre les bords du Simoïs et ceux du Nil. Nous découvrons déjà

La terre du soudan
Qui aus crestiens fait maint dam ;
Vi après la cité du Kaire
Qui plus est grant qu'autres y paire,
Vi le Nil qui croist et descroit,
Vi le champ où le basme croist.

Nous abordons enfin le pèlerinage religieux, et le récit, que nous abrégeons beaucoup, continue en ces termes :

Encore voulz-je visiter
Le lieu où il convient monter,
Où la Vierge est très-honorée,
Sains Katherine aourée.
Dedens les désers entrâmes
D'Arabe, où a XII journées
Jusqu'au mont Synay finées.

. . . . . . . . . . . . .

Et si montâmes sur le mont
Où il a moult belle abbaye
Close, qu'el ne soit envaye
De serpentine ou male beste.
Là arrivâmes sans moleste;
Là ot mainte lampe et maint cierge.

. . . . . . . . . . . . . . .

En Égipte tous les lieux vis
Où Nostre-Sire repaira ;
Vi Nazareth où repaira
Et Bethléem où il fu né.

. . . . . . . . . .

Plus regarday et visitay
Jhérusalem et m'arrestay :
Vi le Saint-Sépulcre et baisay,
Et là un pou me reposay.
Quand j'os fait mes oblations
Et dites mes dévotions,

Je regarday comme il est fait,
A demy compas et de fait
Le hault et le lé mesuray,
Et encore la mesure ay ;
Ce fait, yssimes du repaire,
Montâmes ou mont de Calvaire
Où Jhésus o la croix monta,
Et en ce lieu vi Golgotha
Où la sainte croix Dieu fu mise (¹).

Évidemment ces vers de Christine de Pisan reproduisent ce qu'elle a entendu raconter à Bouciquault, qui venait de retourner de Constantinople et de Ténédos à Paris, et qui avait visité, à une autre époque, le Caire, où résidait le soudan, Saint-Paul au Désert, Sainte-Catherine du Sinaï et Jérusalem. Nous pourrions, en relisant le livre dont nous nous occupons, y retrouver vingt chapitres où le chroniqueur peut également invoquer comme source et comme autorité le chevalier même dont il retrace les hauts faits.

Cependant le lecteur attend peut-être une preuve plus décisive pour justifier les droits de Christine de Pisan à revendiquer le *Livre des faits de Bouciquault.* Nous la mettrons sous ses yeux.

Il faut remarquer d'abord que Christine de Pisan, écrivant des ouvrages fort étendus, soit en prose, soit en vers, répète parfois ce qu'elle a déjà dit en en modifiant la forme, c'est-à-dire en rimant ce qu'elle a dit en prose, ou bien en mettant en prose ce qu'elle a dit en vers.

(¹) « Messire Bouciquault alla en Jhérusalem au pèlerinage du « Saint-Sépulcre, qu'il visita très-dévotement, et aussi fut par « tous les saints lieux accoutumés... Ils prirent leur chemin à « aller à Saint Paul des Déserts, et de là à Sainte-Catherine du « Mont de Sinaï. » *Livre des faits de Bouciquault*, I, 15.

Ainsi elle avait tracé en ces termes l'éloge de Charles V dans le *Chemin de longue estude :*

Prudence et science
Avoit en lui notablement,
Telle que très-soingneusement
Il entendoit, je ne mens mie,
Assez des poins d'astronomie ;

et elle avait rapporté également combien d'excellents ouvrages de l'antiquité il avait fait

En françois du latin traire,
Pour les cuers des François atraire
A nobles mœurs par bon exemple :
Combien que le latin tout emple
Entendist, les voult-il avoir
Afin de ses hoirs esmouvoir
A vertu, qui pas n'entendroient
Le latin, si s'i entendroient.

Plus tard, elle répéta exactement la même chose dans son étude sur Charles V et dans le *Livre de Paix*. Le *Livre des faits et bonnes mœurs de Charles V* est entre toutes les mains. Je me bornerai à citer le *Livre de Paix :* « N'estoit-il pas grant clerc lui-meismes et droit philo- « sophe et bon astrologien et celle science moult amoit (¹). « Et qu'il fust clerc bien le demonstroit, car souveraine- « ment amoit livres, dont il en avoit à merveilles grant « quantité, et quoyque il fust souffisamment instruit en « la science de grammaire et que bien et bel entendoit son « latin, néanmoins, afin que ses frères et ceulx qui le temps « avenir lui succéderoient puissent avoir le bien d'en-

(¹) Voyez à ce sujet le *Livre des faits et mœurs de Charles V*, III, 3.

« tendre ce que les livres contiennent, fist translater par « très-souffisans clercs tous les plus notables livres. »

Il est certain que ces divers passages appartiennent à Christine de Pisan, et c'est en nous appuyant sur une base à l'abri de toute contradiction que nous appliquerons le même travail de comparaison et de déduction au *Livre des faits de Bouciquault*.

Nous lisons dans le poëme de *Mutation de Fortune:*

En ce lieu qui est lez et grant
Sont les meschiefs cas. Moult engrant
Y sont adès d'eulx entre-occire.
N'y a seigneur, ne a si grant sire,
Tant s'en sache bien entremettre,
Qui ou peuple sache frein mettre;
Tuit s'entr'ocient à l'estrive;
L'une part contre l'autre estrive
Entre eulx par esperis malins,
Entre les Guelphes et Guibelins;
N'en scèvent nulle autre adivision,
Fors que l'un dit que tout son lin
A tout temps esté Guibelin,
Et lui aussi Guibelin est,
Li autres dist que Guelfes rest
D'ancienneté de lignage,
Et que tous dis ont fait dommage
Les Guibelins aux Guelphes, dont
Hayr se doivent, pour ce adont
S'occient en la meisme ville
Dont ils sont, et plus de cent mille,
Pour telle cause, sans autre, occis
Se sont. et s'entr'occient cils.
C'est dommaige et grant pitié
Car s'entre eux avoit amitié,
C'est un pays moult glorieux (1).

(1) *Mutation de Fortune*, ms. de la Bibl. de Bourgogne, 9508, fo 39.

On retrouve à peu près la même pensée dans un discours sur les troubles de la France :

« Ha France! ne seras-tu pas acomparée aux estran-
« ges nations là où les frères s'entr'occient comme chiens.
« Les usaiges des Guelfes et Guibelins sont en vostre
« terre [1]. »

Si maintenant nous jetons les yeux sur les lignes suivantes du *Livre des faits de Bouciquault*, nous n'hésiterons plus à reconnaître la main qui les a tracées :

« Cette perverse coutume est partout le pays enraci-
« née; les hommes y sont divisés et ennemis mortels les
« uns contre les autres, ains seulement par dire :Tu es de
« lignaige guelphe et je suis du guibelin; nos devan-
« ciers se hayrent, aussi ferons-nous, — et pour cette
« cause seulement, et sans sçavoir autre raison, s'entr'oc-
« cient chascun jour comme chiens... Et est dommage
« d'iceluy pays et grand pitié, qui est un des meilleurs
« qui au monde soit [2]. »

La communauté d'origine de ces divers textes est hors de contestation.

Christine de Pisan avait dit aussi dans le *Chemin de longue estude* :

> Desoubz le ciel tout maine guerre,
> . . . . . . . . . . . . .
> Et meisme entre les Sarrazins,
> Le Basat contre Tamburlan
> Que Dieux mette en si très mal an
> Qu'ils se puissent entre eulx deffaire,
> Si n'i ait chrestien que faire!

Tout ceci rappelle le chapitre des *Faits de Bouciquault*,

(1) *Lamentation*, publiée par M. Thomassy, p. 145.
(2) Partie II, ch. 1er.

où l'on raconte « que Tamburlan assaillit le Bazat de « guerre et qu'il luy convint par force laisser en paix les « chrestiens. » Un autre chapitre, le septième de la première partie, offre les mêmes rapports avec quelques vers du *Débat des deux Amans* [1]. Nous pourrions aussi citer des maximes empruntées à Aristote, à Tulle et à Valère qui se retrouvent, et à peu près sous la même forme, dans le *Livre des faits de Bouciquault* et dans les autres ouvrages de Christine de Pisan.

Si dans le *Livre des faits de Bouciquault*, ni *les notables personnes* qui président à cet ouvrage, ni *la personne qui l'a mis par escript*, ne sont nommées, nous en savons la cause, c'est « affin que envieux ne disent que « aulcune flatterie leur feist dire. »

Quant à la malheureuse ortune du livre, nous avons déjà dit qu'il fallait l'expliquer par celle du noble chevalier qui le fit composer. Voici le texte de Juvénal des Ursins auquel nous faisions allusion : « Audit an, messire « Guillaume de Tignonville, qui estoit clerc et bien nota- « ble chevalier, fut désappointé de l'estat de prévost de « Paris. La vraye cause estoit pour ce qu'il fréquentoit « souvent en l'hostel de feu monseigneur le duc d'Or- « léans, et si ne vouloit pas faire beaucoup de choses « estranges qu'on vouloit qu'il fist en délaissant l'ordre « de justice ; et y fut mis messire Pierre des Essars, qui

[1] Christine de Pisan avait composé pour le duc d'Orléans le *Débats des deux Amans*, et elle a ajouté seulement au manuscrit de Bruxelles, 11034, une dédicace adressée, non pas, comme on l'a dit, à Philippe le Bon, duc de Bourgogne, mais à Charles d'Albret, qui fonda avec Bouciquault, pour la défense des dames et damoiselles, l'ordre de la Dame Blanche. — La Bibliothèque de Bourgogne, si riche en manuscrits du XIVe siècle, en possède vingt-sept de Christine de Pisan.

« estoit de l'hostel du duc de Bourgogne, lequel en eut « un bon salaire (¹). »

Hélas, les persécutions allaient commencer pour Christine aussi bien que pour le prévôt de Paris. Le *Livre des faits de Bouciquault* fut peut-être sa dernière composition littéraire. Elle s'efforce dès ce moment de calmer par sa parole éloquente les discordes civiles qui se déchaînent autour d'elle. En 1414, elle achève le *Livre de Paix,* suprême appel à la concorde et à la réconciliation, et c'est un touchant spectacle que celui de cette femme se jetant au milieu de la lutte acharnée des partis, en leur adressant ces vers de Virgile :

> Ne tanta animis assuescite bella,
> Neu patriæ validas in viscera vertite vires.

Mais sa voix ne fut pas écoutée, et l'année suivante vit la funeste bataille d'Azincourt, qui fut pour elle un inépuisable sujet de deuil, car les derniers débris de la chevalerie y disparurent, et Bouciquault lui-même fut fait prisonnier et conduit en Angleterre.

Il ne resta à Christine de Pisan qu'à s'enfermer *dans l'abbaye close,* où elle pleura pendant onze ans, jusqu'à ce qu'elle fit entendre un dernier chant d'allégresse en apprenant la levée du siége d'Orléans et les triomphes de Jeanne d'Arc qui venait de conduire Charles VII à Reims.

Pauvre Christine ! que sa vie fut malheureuse, et combien la postérité de qui elle attendait une juste réhabilitation n'a-t-elle point été ingrate pour elle ! On a

(¹) Juvénal des Ursins, 1408. Cf. les Registres du parlement, 5 mai 1408.



imprimé, commenté, traduit le *Roman de la Rose*, et personne n'a réalisé jusqu'ici le vœu de Gabriel Naudé : *Quoties ejus libros conspicio nondum typis exaratos, toties doleo apud me fatum tam candidæ et eruditæ virginis. Verum ipsæ aliquando meæ partes erunt hanc Andromedem a blattis et tineis vindicare*(1).

Née sous le beau ciel de l'Italie, elle était venue dans sa jeunesse habiter la France, pendant les années les plus florissantes du règne de Charles V : tout était alors bonheur, fortune et doux loisirs.

« Je fus née, nous raconte-t-elle, de nobles pa-
« rens ou pays d'Ytalie, en la cité de Venise, en laquelle
« mon père, né de Boulongne la Grasse, où je fus puis
« nourie, ala espouser ma mère qui née en estoit, par
« l'acointance que mondit père avoit de longtemps
« devant à mon aïeul, clerc licencié et docteur né de la
« ville de Fourli et gradué à l'estude de Boulongne la
« Grasse, qui salarié conseillier de laditte cité estoit. A
« cause de laquelle parenté mondit père ot la cognoissance
« des Venesiens, et fu pour la souffisance et autorité de sa
« science retenu semblablement conseillier salarié de la-
« ditte citté de Venise, en laquelle fu un temps résident à
« grant honneur, richèces et gaings. Or assez tost après
« ma nativité, mon père, pour certaines besoignes et ses
« possessions visiter, se transporta en la cité de Boulongne
« la Grasse (2). »

Ce fut là que Thomas de Pisan connut un docte ami de Pétrarque, le célèbre professeur Jean André, qui ensei-

(1) Voyez sur Christine de Pisan une intéressante notice de M. Thomassy. Paris, 1838.

(2) La *Vision* (ou mieux *l'advision*) de Christine de Pisan, manuscrit 10309 de la Bibliothèque de Bourgogne.

gna le droit pendant quarante-six ans, et qui, en l'honneur de sa fille Novella, donna ce nom à son commentaire sur les Décrétales (*Novella in Decretales*).

« Pareillement à parler de nouveaux temps sans querre « les anciennes histoires, Jehan André, le solempnel « légiste à Boulongne, n'a mie lx ans, n'estoit pas d'opi- « nion que mal feust que femmes feussent lettrées, quant à « sa belle et bonne fille qu'il tant ama, qui ot nom Nou- « velle, fist apprendre lettres et si avant ès lois que, quant « il estoit occupé d'aucun essoine parquoy ne povoit va- « quier à lire les leçons à ses escoliers, il envoioit Nouvelle « sa fille en son lieu lire aux escoles en chaire, et, afin que « la beauté d'elle n'empeschast la pensée des oyans, elle « avoit une petite courtine au devant d'elle, et par celle « manière soupplćoit et alégoit aucune fois les occupations « de son père, lequel l'ama tant que, pour mettre le nom « d'elle en mémoire, fist une notable lecture d'un livre « de loys qu'il nomma, du nom de sa fille, la Nouvelle [1]. »

Christine de Pisan, après avoir raconté l'arrivée de son père à Bologne, continue ainsi : « Lui vint tantost « nouvelles et certains messages tout en un temps de « II excellens roys lesquiels pour la grant fame de l'auto- « rité de sa science le mandoient, priant et promettant « grans salaires et émolumens chascun endroit soy, que « vers lui voulsist aler, dont l'un estoit le souverain des « roys crestiens, le roy de France, Charles le Sage, et « l'autre fu le roi de Honguerie. Adonc, comme la souf- « fisance de ces ambassadeurs pour la révérence de la di- « gneté desdits princes ne fust à mettre arrière, délibéra « mondit père à obéir à l'une des parties, c'est assavoir

[1] *Cité des Dames*, ms. 9393 de la Bibl. de Bourgogne.

« comme au plus digne, et aussi le désir de véoir les
« estudes de Paris et la hautèce de la court françoise, le fist
« venir vers ledit roy de France, espérant transitoire-
« ment veoir le roy, obéir à ses commandemens et visiter
« lesdites estudes l'espace d'un an, puis s'en tourner
« vers sa femme et famille, laquelle il ordonna demeurer
« sur ses possessions et héritages à Boulongne la Grasse.
« et toutes ces choses faittes et ordonnées, avec la licence
« de la seigneurie de Venise, se parti et vint en France,
« ouquel lieu fu du sage roy Charles très-grandement
« receus et honnourés, et tost après, l'expérience veue de
« son savoir et science, l'establi son conseillier très-espé-
« cial privé et chier tenus, lequel lui fut tant agréable que
« du partir au chief de l'an ne pot avoir licence, ains
« voult à toutes fins ledit roy que grandement à ses
« cousts et frais envoyast quérir sa femme, enfans et fa-
« mille, pour user à tousjours leur vie en France près de
« luy, en promettant possessions, rentes et pensions pour
« tenir honnourablement leur estat. Néantmoins, comme
« mondit père, en espérant tousjours le retour, retardast
« ceste chose près de l'espace de III ans, en la fin convint
« que fait fust, et fut fait le transport de nous d'Italie en
« France. Grandement fut receue la femme et enfants de
« mon père, lesquiels le très-bénigne bon sage roy voult
« véoir et recepvoir joyeusement, laquelle chose fu faitte
« tost après leur venue, atout leurs abis lombards, riches
« d'aournemens et d'atour selon l'usage des femmes et
« enfans d'estat. Au chastel du Louvre à Paris ou moys
« de décembre estoit ledit roy, lorsque la présentation du-
« dit ménage à belle et honorable compagnie de parens
« fu à ses yeulx manifeste, laquelle femme et famille à
« très-grant joye et offres il receupt [1]. »

[1] *Vision de Christine.*

Thomas de Pisan devint l'un des conseillers les plus intimes de Charles V. Le roi de France lui donnait beaucoup. Il ne dépensait pas moins, et Christine vit chez lui les plus notables personnages de l'époque, même les ambassadeurs du soudan de Babylone ([1]).

On ne s'étonne plus que Christine de Pisan nous ait conservé sur le règne de Charles V soit des faits importants, soit des anecdotes qui ne sont pas sans intérêt. Ainsi elle nous rapporte que lorsqu'il régla l'âge de la majorité des rois, il manda « les députés des bonnes « villes, des marchands et mesmement du commun, » et que cette ordonnance fut « jurée par les princes, nobles « et clercs et ceux des estas du peuple. » Ailleurs elle place dans la bouche de Charles V cette belle parole : que l'éclat si envié de la royauté, loin de ressembler à la gloire, n'était qu'un pesant fardeau, et que le seul bonheur qui y fût attaché était celui de faire le bien ([2]).

Christine de Pisan nous répète à plusieurs reprises que Charles V aimait beaucoup les bons clercs :

> Chiers avoit les clers scienceux,
> Les preux chevaliers et tous ceulx
> Qui à bonnes mœurs entendoient.

Il nous en coûte un peu de dire que, bien que Thomas de Pisan ne blessât en rien la foi, comme l'assure sa fille, sa principale science était l'astrologie, et c'est toujours d'après sa fille que nous ajoutons qu'il lisait si bien

([1]) « Et moy estant enfant, qui les vy en l'ostel de mon père » qui conseiller dudit roy estoit, m'esmerveillant de leurs estran- » ges habis, puis porter de ce témoignage. » *Livre de Paix*.

([2]) *Livre de Paix*. Cf. *Livre des faits de Charles V*, III, 30.

dans les étoiles, que Charles V lui dut ses plus belles victoires [1].

Ce fut le fils d'un serviteur de Charles V, qui ne connaissait pas moins bien les détails les plus intimes de sa vie, que Christine, à peine âgée de quinze ans, épousa de préférence à d'autres jeunes gens plus riches qui recherchaient sa main [2]. Elle en eut plusieurs enfants, mais elle n'avait que vingt-cinq ans quand il mourut à Beauvais, où il avait suivi Charles VI.

A cette époque, Thomas de Pisan ne vivait plus, et sa vieillesse avait été troublée par de sombres préoccupations. Avec le règne de Charles V avaient cessé les dons et les pensions. Les créanciers parurent, les procès se multiplièrent. Christine, élevée « en délices et mignotement, » se trouva abandonnée seule, sans appui, « avec petits orphelins, » sur une faible nef que battaient les flots d'une mer orageuse et menaçante. Rien n'est plus touchant que ses plaintes, quand elle se peint elle-même entourée à son foyer de ses petits enfants et se souvenant, dans sa misère présente, de son opulence d'autrefois. Elle avait, il est vrai, conservé « un mantel « fourré de gris, un surcôt d'écarlate; » mais les ser-

[1] *Vision de Christine*. Cf. *Livre des faits et bonnes mœurs de Charles V*, III, 24. Christine de Pisan place l'astrologie bien au-dessus de l'alchimie, qui, selon elle, ne mérite aucune confiance. Elle fait cette observation à propos d'un alchimiste allemand nommé Bernard, qui avait écrit à son père.

[2] Son nom était Étienne Castel, et il avait reçu de Charles V une charge de notaire. Bien que Christine l'appelle un jeune écolier né de nobles parents de Picardie, nous croyons qu'il était le fils d'Etienne Castel, armurier, brodeur et valet de chambre de Charles V à l'époque où il ne portait encore que le titre de duc de Normandie.

gents arrivaient, qui lui prenaient « jusqu'à ses chaus-
« settes, » et il lui fallait aller nu-pieds, que dis-je?
demander l'aumône et emprunter à des amis qui, la plu-
part, feignaient de ne plus la reconnaître. « Beau sire
« Dieu, s'écrie-t-elle, comment honteusement, à face rou-
« gie, le requéroie! » Et il n'est pas moins triste de l'en-
tendre ajouter, en parlant du palais où elle avait jadis été
accueillie avec tant d'honneur : « Ha, Dieux, combien
« de fois ay musé ad ce palais, en yver, mourant de
« froit! »

Mais Christine s'était souvenue de la fille du juriscon-
sulte de Florence, qui par ses études était parvenue à
égaler la science de son père. En vain lui disait-on que la
science ne convenait pas à une femme. Elle répondait à
ceux qui lui tenaient ce langage : L'ignorance convient
encore bien moins à un homme. Combien elle regrettait
de ne pas avoir travaillé davantage, étant jeune, et de
s'être fiée à la fortune, comme celui qui, en voyant
briller le soleil, oublie qu'il peut être obscurci par des
nuages. « Adonc, ajoute-t-elle, cloy mes portes, c'est-à-
« savoir mes sens, aux choses foraines et vous happay ces
« beaux livres et volumes. Je me pris aux hystoires an-
« ciennes dès le commencement du monde, les hystoires
« des Hébrieux, des Assiriens et des principes des sei-
« gneuries, procédant de l'une en l'autre, descendant aux
« Romains, des François, des Bretons et autres plusieurs
« historiografes. Et puis me pris aux livres des poëtes, et
« dont fus-je aise quand j'os trouvé le stile à moy natu-
« rel, me délitant en leurs soubtilles covertures et belles
« matières, musées sous fictions délictables et morales, par
« belle et polie réthorique aournée de soubtil languaige...
« Pour laquelle science et poésie, nature en moy resjouye

« me dit : Or veuil que de toy naissent nouveaux volumes,
« lesqueulx, le temps à venir perpétuelment, au monde
« présenteront ta mémoire. »

D'abord son esprit mélancolique la porta à tracer des élégies sur ses malheurs ; puis elle commença à écrire des dittiés sur l'amour, et, bien qu'elle exprimât, afin de plaire aux seigneurs, des émotions et des illusions qu'elle n'éprouvait plus, bien que ces dittiés fussent, comme elle le dit, « gais d'autrui sentement, » elle y trouvait une agréable distraction ; mais, de même que Froissart, elle mêlait l'amour à la sagesse, en plaçant dans l'antiquité l'amour près de Platon, et au moyen âge la sagesse près de Thibaud de Champagne. En effet, tantôt elle rapporte que Platon, touchant à sa dernière heure, aimait à lire les « plesans dittiés d'une femme poëte qui avoit nom Sapho, « qui escrivoit d'amours en vers joieux et gracieux [1] ; » tantôt elle nous raconte que le comte Thibaud ne chérissait en Blanche de Castille que sa vertu, et qu'il était si timide qu'il n'osait le lui dire : « Et faisoit « ses complaintes à amour en louant moult gracieusement « dames, lesquels moult beaulx dittiers que il fist furent « mis en chans moult délitables, et les fist escripre en sa « salle à Prouvins et aussi à Troye [2]. »

Peu à peu Christine de Pisan arrive à composer de grands poëmes, comme *le Chemin de longue estude* ou le *Livre de mutation de Fortune ;* mais elle s'élève bien plus haut encore ; à défaut de Froissart qui ne vit plus [3], elle veut rappeler à la chevalerie ses règles et ses devoirs. Si

(1) *Corps de Policie.*
(2) *Cité des Dames*, II, 65.
(3) Je ne crois pas que Christine de Pisan ait quelque part

elle consulte les livres saints, elle y lit que la véritable vie du chrétien est une droite chevalerie sur la terre, *militia super terram* [1]. Si elle ouvre les historiens de l'antiquité, elle y voit que, dès Romulus, ceux qui devaient être un jour les vainqueurs du monde s'honoraient du titre de chevaliers.

Romulus qui fonda Rome
De plusieurs hommes, prist la somme
De mile tous les plus esleus
Qui furent les meilleurs sceus,
Et milites les appella.
Chevaliers autant vault cela
Ce dire, comme un millier
Esleus et pris pour batailler [2].

Cette femme, faible et élevée dans le luxe, consacre désormais ses jours et ses nuits à l'étude. Détachée du culte de la fortune, elle invoque Minerve, « femme ita-« lienne » comme elle, puisque l'Italie est aussi la Grèce, la Grande Grèce comme l'appelaient les anciens [3]. Non-seulement on la voit composer pour Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, qui lui communique certains documents [4], le *Livre des faits et bonnes mœurs de Charles V,*

nommé Froissart; mais dans son poëme de la *Mutation de Fortune,* elle fait l'éloge des clercs qui écrivent

... Les histoires des vaillans
Qui furent preux et travaillans.

(1) *Roman d'Othea.*

(2) *Chemin de longue estude.* Tout ceci fut mis plus tard en prose dans le *Livre des faits et mœurs de Charles* V, II, 1.

(3) *Roman d'Othea.*

(4) M Paulin Paris a fait remarquer que la description de l'entrée de l'empereur à Paris paraissait avoir été empruntée par Christine de Pisan aux *Chroniques de Saint-Denis.* Chris-

élégant panégyrique de son bienfaiteur, mais elle approfondit aussi jusqu'aux secrets de l'art de la guerre, et écrit son livre des *Droits d'armes et de chevalerie,* où elle recueille l'avis des plus célèbres guerriers de son temps. Ni la philosophie morale, ni l'économie politique ne lui sont étrangères, et elle achève successivement divers traités consacrés à l'examen des questions les plus hautes, parmi lesquels on remarque le *Corps de Policie,* exposé complet de tout le système du gouvernement et des règles qui y doivent présider.

On ne peut assez admirer le zèle et l'activité de Christine de Pisan qui nous apprend elle-même que de 1399 à 1405 elle composa quinze grands ouvrages, sans compter plusieurs discours et plusieurs dittiés poétiques.

Néanmoins, ces ouvrages ne furent pas accueillis comme ils le méritaient. La misère des temps l'explique assez, et d'autre part la corruption des mœurs avait amené à sa suite le mépris des lettres et de leurs nobles enseignements. Les conseillers de Charles VI la repoussaient durement. « Quant je venoye, dit-elle, ramente-« voir l'estat de moy vesve, requérant encline devant eulx « par pitié leur secours, aucune apparence de pitié en eulx « trouvoie, » et elle répète les mêmes plaintes dans ses vers :

Hélas! où donc trouveront réconfort
Povres veuves de leurs biens despouillées,
Puisqu'en France, qui seult estre le port
De leur salut. . . . . . . . . .

tine de Pisan ne cache pas que Philippe le Hardi « lui fit bailler « mémoires véritables sur l'entrée de l'empereur à Paris, par « quoy elle sut toutes ces choses. » *Livre de Paix.*

Les nobles gens n'en ont nulle pitié?
Aussi n'ont clercs li greigneur, ne li mendre,
Ne les princes ne les daignent entendre.

. . . . . . . . . . . . . . .

Où pourront mais fuir, puisque ressort
N'ont en France, là où leur sont baillées
Espérances vaines? conseil de mort,
Voies d'enfer leur sont appareillées.

Un dernier mot pour clore cette note où nous ne voulons tenter ni la biographie de Christine de Pisan, ni la critique littéraire de ses ouvrages, mais ce mot suffira pour peindre la noblesse de son caractère. Au moment où elle ressentait toutes les privations attachées à la misère, privations d'autant plus cruelles qu'elle les partageait avec ses enfants, deux princes puissants se montraient disposés à lui offrir de l'or pour se l'attacher. L'un était le duc de Bourgogne, Jean sans Peur, qui avait assassiné le duc d'Orléans; l'autre, l'usurpateur du trône d'Angleterre, Henri de Lancastre, qui avait fait périr Richard II. Ni l'un ni l'autre ne purent rien obtenir. Christine de Pisan élevait son malheur aussi haut que sa vertu, en l'acceptant comme une noble épreuve où l'on retrouvait encore la miséricorde de Dieu : elle eût craint bien davantage les présents toujours intéressés du crime.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

# TABLE DES MATIÈRES.

## APPENDICE.



FIN DE LA TABE DES MATIÈRES.